



3 1761 06233868 6

PQ
1999
L6A64
1820
t. 6



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
ESTATE OF THE LATE
JOHN B. C. WATKINS





VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

TOME VI.

DE L'IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE LAURENS, AÎNÉ,
RUE DU POT-DE-FER, N° 16.





*La Grotte des Charades !
m'écris-tu .*

VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS,

PAR
LOUVET DE COUVRAY.

AVEC FIGURES.

TOME VI.

A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

~~~~~  
1820.

PQ

1999

LG Ab4

1820

T. 6

( J. N. 7 150 )

1037737

---

---

# FIN DES AMOURS

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

---

LE lendemain cependant je me sentis plus inquiet ; et, résolu de voir Justine à quelque prix que ce fût, je parlai de ma sœur à la comtesse. L'interminable dispute allait s'échauffer, lorsqu'un coup de marteau du maître, les portes de l'hôtel s'ouvrirent avec fracas. M. de Lignolle accourut à l'appartement de sa femme, et du plus loin qu'il nous vit, il s'écria : Félicitez-moi, mesdames, je rapporte de Versailles le brevet d'une pension de deux mille écus. — Pour qui ? demanda la comtesse. — Pour moi, répondit-il de l'air du monde le plus satisfait. — Monsieur, j'en suis fort aise, puisque vous en paraissez content ; mais qu'est-ce pour vous qu'une pension de 6000 livres ? — Je n'ai pas pu l'obtenir plus forte. — Vous m'entendez mal, reprit-elle d'un ton froid, qui contrastait merveilleusement avec la joie de son mari. Loin de me plaindre que la pension soit trop modique, je m'étonne que vous l'ayez sollicitée, vous, monsieur, qui possédez plus de 1,200,000 livres de biens-fonds, et à qui j'ai apporté près du double en mariage. — Madame, on n'est jamais trop riche.

— Hé! monsieur, tant d'honnêtes gens ne le sont pas assez? Pourquoi ne pas laisser les grâces de la cour se répandre sur ceux qui en ont un véritable besoin? — Il est vrai, dit le comte en se frottant les mains, qu'une foule d'amateurs s'étaient mis sur les rangs; je n'ai pas été seul favorisé. Les brevetés sont d'Aprémont, que vous connaissez... — Une seule de ses terres lui rapporte 20,000 écus! — Et de Verseuil!... — Il est lieutenant d'une province! — Et d'Hérival, aussi. — Son oncle, ancien ministre, l'a chargé de richesses qu'il dissipe, et d'honneurs dont il est indigne. — Et Flainville, encore. — Il a, par l'agiotage, quadruplé l'opulente succession de ses pères! — Et puis un M. de Saint-Prée.... Mais non, je me trompe, celui-là n'a rien obtenu. — Ah! le brave homme! m'écriai-je. Quel dommage! — Vous le connaissez? me dit la comtesse. — Oui, madame, Un vieux officier, plein de mérite et de courage! vous ne verriez pas sans admiration les cicatrices dont il est couvert; et le récit des malheurs qui ont renversé sa fortune vous intéresserait vivement. — Il est pauvre, s'écria-t-elle. — Très-pauvre. On s'est montré du moins assez juste pour recevoir l'aîné de ses garçons à l'école militaire, et sa fille cadette à Saint-Cyr. — Il a beaucoup d'enfans? — Trois autres demeurent encore à sa charge, et comme lui languissent oubliés dans un misérable village du Languedoc... — Là! dites-moi, n'est-ce pas une chose affreuse, que des courtisans qui nagent dans l'opulence, enlèvent à cette famille infortunée son honorable et dernière res-

source?... Elle se tourna vers son mari : n'en êtes-vous pas honteux? — Honteux! de quoi? répondit le comte. Si ce monsieur est malheureux, qu'il se plaigne; s'il est oublié, qu'il se montre. Que fait-il dans sa province? qu'il vienne à Versailles; qu'il paraisse à l'œil-de-bœuf. Est-ce à moi de l'aller chercher? Il a fait de malheureuses campagnes. Eh bien, dix mille officiers n'ont-ils pas été blessés comme lui? N'est-il pas guéri comme eux? A la cour, ce ne sont pas des cicatrices qu'il faut montrer. Il ne s'agit que d'avoir des amis, de la patience et de l'importunité. Si rien de tout cela ne manque à ce M. de Saint-Prée, son tour viendra. — La comtesse repartit avec la plus grande vivacité : Mais sans vous, peut-être, son tour était venu. — M. de Lignolle, affectant le ton de supériorité, répliqua : Que vous êtes enfant! Vous n'avez pas la moindre connaissance du monde. Supposons que, pour faire place à ce monsieur, je me fusse bonnement retiré; d'autres, moins délicats, l'auraient écarté. D'ailleurs, si dans la vie on était arrêté par la foule des petites considérations particulières, on ne songerait jamais à soi. — Madame de Lignolle rougit, pâlit, frappa des pieds : Bru-mont, vous l'entendez! voilà de ces raisons qui me mettent hors de moi. Cela me ferait sauter au ciel!..... Monsieur, je ne connais, comme vous le dites bien, ni le monde, ni le cœur humain, ni, Dieu merci, l'art des beaux raisonnemens; mais j'écoute ma conscience. Elle me crie qu'aujourd'hui vous avez surpris les ministres, trompé le roi, et volé des malheureux. — Madame, l'expression...

— Cui, monsieur, volé ! Son mari voulut sortir, elle le retint, et, d'un ton qui paraissait plus calme, elle continua : Si vous ne trouvez pas moyen, sous quelques jours, de vous démettre de votre pension en faveur de M. de Saint-Prée, je vous déclare que je me chargerai du soin de lui faire passer tous les ans 2000 écus, par une voie indirecte, et par forme de restitution. — Comme il vous plaira, madame. Vous le pouvez sans vous gêner beaucoup. Ce sera tout au plus le tiers de la somme annuelle que vous vous êtes réservée pour votre entretien. — Ne vous en flattez pas, monsieur, je ne toucherai point à cette portion de mon revenu. Quoique je ne vous en doive aucun compte, je suis bien aise de vous répéter ce que je vous ai déjà dit cent fois : Je ne me consolerais pas de dépenser follement 20,000 francs en bagatelles de toilette, lorsqu'il y a dans vos terres des misérables qui manquent de pain. Je ferai de mes économies un emploi selon mon cœur. Quant à la dette que vous venez de contracter envers M. de Saint-Prée, vous l'acquitterez avec les biens qui nous sont communs ; si vous m'en laissez le soin, j'engagerai mes diamans ; et, quand je les aurai fait mettre au Mont-de-Piété pour vous, nous verrons si vous ne les retirerez pas. — Non, madame. — Non ! Je pense que vous osez dire non ! Moi, je vous répète que je le veux, et que cela sera. Monsieur le comte, vivez en paix, croyez-moi, ne me poussez point à bout ; j'ai des parens, j'ai des amis, j'ai raison, ma séparation ne serait pas difficile à obtenir. Vous vous passerez bien de ma

personne, je le sais; mais la perte de mon bien pourrait vous laisser des regrets amers... Tiens, Brumont, car je ne puis m'en taire, tu vois l'homme du monde le plus insensible et le plus avare. Il faut que tous les jours je me dispute avec lui pour empêcher des lésineries ou des injustices. Depuis six mois que nous sommes ensemble, je n'ai pas eu la satisfaction de le voir une fois, une seule fois, secourir un malheureux! Son unique bonheur est de thésauriser. Il s'est fait un dieu de son or! Aujourd'hui qu'il vient d'augmenter ses richesses, il ne vit que dans l'espérance de les augmenter demain! Et demandez-moi pour qui? Pour des collatéraux; car, des pauvres, il ne sait pas s'il en existe, et des enfans, il n'en aura jamais... à moins qu'une malheureuse charade....

Depuis un quart d'heure la comtesse était fort en colère; tout à coup elle se mit à rire comme une folle. Cependant, après un court moment de réflexion, elle reprit :

A moins qu'une malheureuse charade... ne lui tienne lieu d'un enfant chéri.... Au reste, il a raison de les aimer, car elles ne lui coûtent rien à faire.... A propos d'enfans, monsieur, il me tarde de revoir les miens. L'automne dernière je désirais aller faire un tour dans le Gâtinois, vous m'avez retenue par des visites de mariage, et j'ai su que depuis vous avez fait à ma terre un voyage que vous vouliez que j'ignorasse. Maintenant que je vous connais, cette mystérieuse visite m'alarme pour mes paysans. Monsieur, je prétends qu'on ne change rien à leur condition; je prétends que

les vassaux de la marquise d'Armincourt n'aient pas à se plaindre d'être devenus ceux de la comtesse de Lignolle. Bonnes gens, ma bonne tante m'éleva parmi vous ; elle fit de vos honorables travaux mes premiers plaisirs, et de vos innocens plaisirs mes charmantes occupations. Elle vous apprit à me chérir, elle m'apprit à vous respecter, elle m'apprit à être heureuse de votre bonheur, fière de votre amour et riche de vos prospérités. Souvent elle me disait, je m'en souviens avec délices, elle me disait : Éléonore, ne trouves-tu pas bien doux d'avoir, à ton âge, autant d'enfans qu'il y a d'habitans dans ce village ? Oui, ce sont mes enfans. Oui, bonnes gens, je veux vous ramener votre mère. Elle ne vous paraîtra pas trop vieille encore, et j'espère que maintenant, comme lorsqu'elle était plus petite, vous la verrez avec attendrissement encourager vos travaux, ordonner vos fêtes, ouvrir vos bals, présider à vos banquets, récompenser vos laborieux garçons, et couronner vos jolies rosières.

Tout à l'heure la comtesse riait ; maintenant je voyais ses yeux se remplir de larmes.

Monsieur, reprit-elle aussitôt avec beaucoup d'impétuosité, je pars demain.—Demain, madame ! c'est trop tôt ; la saison. . . Pardonnez-moi, monsieur. Le printemps qui s'approche ramène les beaux jours. Il fait un temps superbe. Demain je pars pour ma terre du Gâtinois ; j'y reste quelques jours, je reviens ensuite chercher ma tante, dont les affaires seront finies, et je vais avec elle passer quelques semaines en Franche-Comté. J'ai aussi

des enfans dans ce pays-là. — Mais, madame. . . .  
— Monsieur, demain je pars, c'est une chose décidée. J'emmènerai mademoiselle de Brumont. Si vous êtes prêt, vous viendrez avec nous. Avez-vous affaire? Ne vous gênez pas. Je n'ai besoin ni pour mes travaux, ni pour mes plaisirs, d'un homme également incapable de contribuer au bonheur ou de compatir aux misères de personne.

A l'instant même elle ordonna qu'on préparât ses malles et sa voiture de campagne. M. de Lignolle s'en alla mécontent et soumis.

Cependant la comtesse versait quelques larmes; je voyais l'intérêt le plus tendre régner sur son visage, où le feu de la colère venait de s'éteindre : mon cœur se pénétrait du sentiment délicieux dont le sien paraissait vivement ému. La sensibilité, fille de la providence, et quelquefois du malheur, sœur de la commisération et mère de la bienfaisance, est, je crois, une de ces vertus qui, pour l'éternelle propagation de notre espèce, nous fut accordée à nous autres hommes, afin que nous puissions être aimés; et à vous, nos douces compagnes, pour que vous eussiez à tout âge et en tout temps un sûr moyen de plaire. Au moins j'ai toujours vu qu'il n'y a point de si vieille figure que ne puisse rajeunir son expression touchante; et tel est même son admirable pouvoir, qu'en embellissant la moins jolie, elle ajoute encore mille agrémens à la plus belle. Jugez donc combien, en ce moment, madame de Lignolle me parut plus brillante de ses attraits piquans et de son extrême jeunesse; et soyez moins étonné d'apprendre

qu'une cause, en soi digne d'éloges, ait produit, par l'occurrence, des effets condamnables.

Quelques minutes après son départ, M. de Lignolle revint à l'appartement de madame. Heureusement j'avais mis les verroux. — Vous vous êtes enfermée, cria-t-il ? — Oui, monsieur, répondit-elle. — Pourquoi donc ? — Parce que nous recommençons notre charade. — Est-ce une raison pour que je n'entre pas ? — Si c'est une raison ? Je le crois bien ! Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne voulais pas être dérangée quand je composais. Revenez dans un quart d'heure, la leçon sera peut-être finie.

Elle ne dura pas si long-temps, la leçon ; mais, après l'avoir prise et donnée, l'écolière et le disciple eurent une petite explication qu'il ne fallait pas que tout le monde entendît.

Éléonore, ma charmante amie, tout à l'heure je t'écoutais avec transport prêcher des vertus à ton mari qui ne les connaît pas, et que moi j'idolâtre. Tu m'es devenue plus chère, tu me parais plus jolie. — Hé bien, me répondit-elle, c'est ce que ma tante m'a toujours dit. Toujours elle m'a répété qu'un air de bonté paraît une figure mieux que tous les chapeaux de mademoiselle Bertin. Elle avait donc raison, puisque mon amant s'en aperçoit. Oh ! que je suis contente, s'écria-t-elle en faisant un saut de joie, que je suis contente d'être bonne, puisqu'en effet cela me rend plus aimable à tes yeux ! Tiens, Faublas, je le serai chaque jour davantage ; tiens, mon ami, j'ai mes défauts comme tout le monde. Je suis vive, impé-

rieuse, colère; on me croirait méchante, et, dans le fond, il n'y a pas de meilleure femme que moi. Je vauX de l'or. Tous les jours tu me découvriras des qualités nouvelles, je te le dis. Tu verras, tu verras!.... Demain, je t'emmène à ma terre, en es-tu bien aise? — J'en suis enchanté, ma petite amie. — Pourquoi petite? Pas tant, ce me semble. Ne trouves-tu pas que je suis grandie depuis quatre mois? — Au moins d'un pouce. — Ah! je compte grandir encore. Je grandirai, sois-en sûr! Cela te fera plaisir aussi, n'est-il pas vrai? — Grand plaisir, assurément. Pour revenir à la question que tu me faisais tout à l'heure, je suis enchanté d'aller à la campagne avec toi; mais, si tu veux que je parte demain, il faut souffrir que j'aïlle aujourd'hui chez Adélaïde, et que j'y aïlle seul.

Ici recommença notre dispute, qui cette fois se termina tout à mon avantage. J'eus même le bonheur de faire comprendre à la comtesse qu'il ne fallait pas qu'elle me donnât son carrosse. On fit avancer un bonnête fiacre à qui j'indiquai d'abord le couvent d'Adélaïde; mais, à quelques pas de l'hôtel, je priai mon phaéton de me conduire *incognito* chez Justine,

La paresseuse était encore au lit, où M. de Valbrun causait avec elle. Tous deux, pourtant, dès qu'on eut annoncé mademoiselle de Brumont, lui crièrent d'entrer. Je fus reçu comme un ami commun. Je ne sais pas si le vicomte, tout-à-fait exempt de jalousie, trouvait à me voir chez sa maîtresse autant de plaisir qu'il mit d'affectation à me l'assurer; mais je sais bien que madame de

Montdésir faisait des efforts malheureux pour que M. de Valbrun ne vît pas qu'elle lui préférait M. de Faublas. La pauvre enfant, encore un peu neuve dans son métier, remplissait difficilement sa pénible tâche. J'avoue que ce ne fut point pour l'aider à sortir d'embarras que je lui parlai de mes affaires. Elle parut fâchée de m'apprendre qu'elle n'avait aucune nouvelle à me donner de la part de la marquise, et elle se chargea volontiers de la faire avertir que je parlais avec madame de Lignolle pour le château de \*\*\*. Le vicomte me promit, de son côté, qu'il ne dirait point à la baronne en quel endroit il m'avait rencontré.

Du Palais-Royal j'allai rue Neuve-des-Petits-Champs, au couvent de ma sœur. Paraître devant elle dans mon nouveau travestissement, c'eût été beaucoup affliger ma chère Adélaïde, et commettre une imprudence inutile. Je me contentai de griffonner dans ma voiture, et de faire remettre à la tourrière un petit billet, par lequel j'apprenais à mademoiselle de Faublas que son frère allait passer quelques jours à la campagne.

En effet, le lendemain, de bonne heure, nous partîmes, madame de Lignolle et moi. Le comte, retenu pour quelques affaires, nous faisait espérer qu'il lui serait impossible d'aller nous rejoindre avant huit jours. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la folle joie que ressentit ma jeune maîtresse, lorsqu'elle se vit en route avec moi. Je ne vous dirai pas non plus jusqu'à quel point ce voyage m'amusa; mais vous savez qu'on ne s'ennuie pas de courir la poste avec une femme

qu'on aime. Il était près de cinq heures lorsque nous arrivâmes à son château, distant de Paris de plus de vingt lieues. Nous n'avions pas dîné, je sentais un vif désir de me mettre à table; mais la comtesse s'occupa d'abord d'un autre soin qu'elle jugeait plus essentiel. Nous commençâmes par aller visiter l'appartement qu'on lui avait préparé; elle fit dresser un second lit à côté du sien. Il était désormais décidé que mademoiselle de Brumout coucherait partout où coucherait madame de Lignolle.

Cependant la nouvelle de notre arrivée s'étant répandue dans les villages dont la comtesse était seigneur, il y eut le soir même grand concours au château. Madame de Lignolle ne reçut point la triste et cérémonieuse visite d'un campagnard gentillâtre, fier de son antique inutilité, ni de quelques bourgeois enrichis, plus vains encore de leurs privilèges nouveaux; sa nombreuse cour se composa tout entière de ces hommes presque partout dédaignés et partout respectables, à qui la plupart de nos gens, prétendus *comme il faut*, ont persuadé que le premier des arts était un vil métier. Moins crédule et plus fortuné, chacun des honnêtes laboureurs que je voyais paraissait avoir la conscience de ses talens en particulier, et en général le noble orgueil de son état. Tous montraient devant madame de Lignolle une modeste assurance; tous étaient redevenus des hommes, depuis qu'une femme les avait protégés; tous, en se félicitant du retour de la comtesse, s'affligeaient de ne pas revoir la marquise, et demandaient au

ciel qu'il lui plût de rendre à la nièce les bienfaits dont la tante les avait comblés. Pressés autour de ma charmante maîtresse, les femmes l'accablaient de remerciemens et d'éloges; les filles la couvraient de fleurs, les enfans se disputaient sa robe pour la baiser. Digne de l'amour qu'elle inspirait, madame de Lignolle avait retenu tous les noms; elle adressait au vieux Thibaut un remerciement affectueux, à la bonne Nicole une obligeante question, un compliment flatteur à la jeune Adèle, une douce caresse au petit Lucas. Elle s'enquérail avec intérêt de la situation des affaires communes; en vérité vous eussiez dit une tendre mère tout à coup revenue au sein de son heureuse famille.

Éléonore, lui dis-je, ma chère Éléonore, vous méritez d'être l'objet de l'allégresse générale, car vous paraissez la sentir vivement. — Très-vivement, mon ami, je t'assure. Je suis touché jusqu'aux larmes. Jamais, cet hiver, la plus intéressante tragédie ne m'a si fort émue. Dis-moi donc pourquoi tant de gens opulens, qui, dans leurs terres, ne font de bien à personne, courent à Paris s'attendrir au théâtre sur des maux factices? — Ils ne s'y attendrissent pas, mon amie; dans nos salles, ce n'est que le *tiers-état* qui pleure. Les gens prétendus *comme il faut* ne savent pas même quand l'acteur est là; ils vont à la comédie pour se dorgner dans les loges, et se saluer dans les corridors. Vous concevez qu'ils ne s'amuseut pas, mais ils s'étourdissent pendant quelques heures sur l'ennui qui les dévore. — Tu as raison, j'ai

éru moi-même m'en apercevoir quelquefois ; aussi j'ai pris mon parti. Je passerai la plus grande partie de l'année dans mes terres , et je veux employer en bonnes œuvres l'argent que me coûterait une loge à chacun des trois spectacles. — Ah ! mon amie , que les journées alors te paraîtront courtes ; ah ! si tu vas toujours au-devant des malheureux , tu n'auras pas un moment à perdre. Du côté des plaisirs , tu y gagneras beaucoup encore , je crois ; les scènes intéressantes viendront te chercher. Et comment ne serais-tu pas continuellement amusée et attendrie , quand tu auras sans cesse des pleurs à essuyer , ou des transports de joie à contenir ? ... — Eh bien ! s'écria-t-elle , me voilà décidée , je resterai dans mes terres . . . . pourvu que tu ne me quittes pas , Faublas , pourvu que tu me sois fidèle . . . — Comment ne le serais-je pas , ma charmante amie ? Où trouverais-je , avec plus de vertus , tant . . .

Je ne pus en dire davantage. O ma Sophie ! un souvenir m'empêcha d'achever .

Tu m'aimeras donc toujours ? reprit tout bas madame de Lignolle. — Toujours. — Tu ne t'occuperas jamais que de moi ? — Que de toi ! . . . Mais voyez donc , madame la comtesse , comme ces paysannes sont jolies. — Et comme ces jeunes gens ont une bonne mine , me répondit-elle. Vraiment je suis tentée de croire qu'il se fait ici beaucoup d'enfans , et de beaux enfans , parce que les pères sont contents de leur sort. — N'en doutez pas , mon amie. Le commerce , si fatal à l'espèce humaine , par les dangereux travaux qu'il occa-

sionne, par les voyages de long cours qu'il commande, par les guerres fréquentes qu'il nécessite, le commerce enlève tous les jours des bras à l'agriculture. Un fléau destructeur qu'il amène avec lui, le luxe vient encore dans nos campagnes décimer les plus beaux hommes, qu'il précipite à jamais dans le vaste abîme des capitales où s'engloutissent les générations. Que reste-t-il pour cultiver nos champs déserts ? Quelques tristes esclaves, condamnés à l'oppression des heureux de la terre, qui, par la plus inique des répartitions, ayant gardé pour eux l'oisiveté avec la considération, les exemptions avec les richesses, laissent à leurs vassaux la misère et le mépris, le travail et les impôts. Si la misère avilit l'âme, les chagrins altèrent le corps. Les chagrins rongeurs gravent sur les visages où ils s'attachent d'ineffaçables marques, plus hideuses que les rides de la vieillesse ; et que les difformités de la laideur, des marques de réprobation, qu'un père malheureux transmet à sa postérité, comme lui vouée à toutes les ignominies. C'est ainsi que l'individu s'abâtardit en même temps que l'espèce diminue. Partout où vous verrez le paysan peu nombreux et bien laid, prononcez hardiment qu'il est bien misérable.

Tandis que je m'attendrissais avec la comtesse, dans cet entretien qui m'inspirait pour elle beaucoup d'estime et beaucoup de respect, plus de cent couverts avaient été mis sur une immense table circulairement dressée dans un salon de verdure aussitôt illuminé. Les violons aussi venaient d'arriver ; une impatiente jeunesse, autour de nous

rangée, attendait le signal. Madame de Lignolle prit la main d'un joli garçon, je fis de même, et le bal commença.

L'heure de souper vint trop tôt pour les danseuses et pour leurs amans; mais au grand contentement des mamans et des pères, qui sont toujours en pareil cas plus pressés de se mettre à table que les enfans. Madame de Lignolle voulut que je l'aïdasse à faire les honneurs du festin; nous nous retirâmes lorsqu'après que tous les convives, ayant porté plusieurs santés à leur hôtesse et à sa tante chérie, les vieillards entonnèrent des chansons à Bacchus, et les jeunes gens des hymnes à l'Amour.

Je vous dirai confidemment qu'un peu fatigué de l'exercice des nuits précédentes, je ne goûtai, durant tout le cours de celle-ci, d'autre plaisir que celui de dormir tranquille auprès d'Éléonore étonnée; M. de Lignolle à ma place n'eût fait ni plus ni moins: aussi, loin de m'en glorifier, je m'en accuse. Mais rassurez-vous pour la comtesse et pour moi; l'amour toujours juste avait décidé que, dans la matinée du lendemain, ma jeune maîtresse obtiendrait un dédommagement.

Il n'était pas midi; depuis plusieurs heures l'alerte comtesse me faisait courir dans son parc: un jardin anglais nous invitait à goûter quelques repos à l'ombre de ses bocages tortueux. Un frais zéphir balançait mollement le feuillage du cèdre et du saule, de l'érable et du mélèze, du platane et de l'acacia. Sur leurs branches mariées et contondues, milleoiseaux chantaient le printemps et

ses plaisirs ; un ruisseau tout à l'heure rapide , et maintenant ralenti dans son cours , caressait de son onde argentée les fleurs qui bordaient ses rives. Au fond d'un bosquet sombre que formaient le lilas et le rosier , le chèvre-feuille et l'aubépine ensemble entr. lacés , était une grotte mystérieuse , dernier asile de l'Amour.

Joyeux je m'avance , et quel est mon étonnement quand je lis à son entrée cette inscription : *Grotte des charades*. Grotte des charades ! m'écriai-je. Grotte des charades , répéta la comtesse ; il ne faut pas demander , ajouta-t-elle en riant de toutes ses forces , si M. le comte est venu s'exercer ici l'automne dernière ; puis d'un ton majestueux elle reprit : *Grotte des charades !* Faublas , oseras-tu y entrer ? Et son œil plein de feu m'invitait à réparer les torts de la nuit dernière. J'eus l'audace de pénétrer avec elle dans ce lieu de délices , un lit de mousse semblait y avoir été préparé des mains de Vénus ; il reçut deux amans... Pendant quelques minutes nous n'entendîmes plus ni les oiseaux , ni les zéphirs , ni l'onde... L'heureuse grotte venait de mériter son nom ; peut-être nous eussions le lui confirmer encore , lorsque l'approche d'un profane nous força de suspendre nos transports.

C'était encore M. de Lignolle qui nous surprenait par sa brusque arrivée. Ah ! ah ! dit-il , c'est que vous étiez en train de travailler ici ? — Oui , monsieur , ne me l'avez-vous pas permis de travailler ? — Sans doute. — En ce cas , le lieu doit être égal. — Parfaitement égal... Mais , madame ,

vous avez l'air embarrassé : est-ce que je serais venu mal à propos ? — Mal à propos . . . Non . . . Non , pas tout-à-fait . . . Nous nous occupions de vous. — Quoi ! en composant une charade ? — Nous n'en faisons jamais que vous n'y soyez pour quelque chose. — Comment cela ? — Le comment, je ne peux vous le dire. Au reste, soyez tranquille, il ne s'agit que d'une bagatelle . . . qui devrait vous concerner un peu, mais qui dans le fait ne vous concerne pas du tout. — Par ma foi, madame, ceci est trop obscur, je n'y comprends plus rien. — C'est ce qu'il faut, monsieur ; mais vous saurez peut-être cela quelques jours . . . Laissons les charades . . . Monsieur, vous êtes arrivé bien vite ? Vous avez bien promptement terminé vos affaires ? — Madame, je ne les ai pas faites. Je compte m'en aller après demain. Je suis venu parce que j'étais pressé . . . de vous voir d'abord , . . . et puis de revoir cette terre, qui depuis nombre d'années est assez mal gouvernée. — Assez mal ! jamais vous ne la gouvernerez mieux. Je ne prétends pas qu'elle le soit autrement. — Il y aura pourtant quelques petites réformes à faire. — Aucune ! je vous déclare d'avance que je ne le souffrirai pas . . . Monsieur, ajouta-t-elle en sortant de la grotte, vous avez peut-être une charade à composer ? Nous vous laissons. — Madame, mais que je ne vous chasse pas. Et la vôtre ? — La nôtre est faite ; nous allons peut-être en commencer une seconde ; mais vous arrivez comme un jaloux ! — Madame, je vous en prie ! c'est à moi de me retirer si la place vous fait plaisir. — Non, non, restez, répondit-

elle en riant, ce sera pour un autre moment. Nous n'y perdrons rien, soyez tranquille.

L'après-dînée, madame de Lignolle me proposa de venir voir ses vassaux; nous entrâmes dans le premier village, chez un fermier de la comtesse; elle lui dit : Bastien, tu n'es pas venu souper avec moi, je viens te demander à goûter. Pourquoi ne t'ai-je pas vu hier avec tes camarades? Est-ce que tu ne m'aimes plus? L'honnête homme baissa les yeux d'un air embarrassé. Sa femme moins timide répondit : Not'homme a dit comme çà qu'il ne voulait pas se faire l'honneur de donner à not' dame le plaisir de l'aller voir, parce qu'il ne se souciait pas un brin de lui fêdre le cœur de sa peine; et il assure qu'il est sûr qu'elle ne le sait pas. — C'est justement parce que je ne le sais pas, qu'il faut vite me la dire. Voyons, Bastien, conte-moi là ta peine : nous sommes de vieux amis, mon enfant; viens t'asseoir là, et parle.

Le bon fermier se fit un peu presser, et s'expliqua : J'ai renouvelé mon bail, votre intendant m'a augmenté. — Augmenté! de combien? — De cent pistoles. — Bastien, dis la vérité : qu'est-ce que tu gagnais avec moi? — Deux mille francs. — Tu n'as donc plus que cent pistoles de bénéfice? — Pas davantage. — Et tu es père de cinq enfans, je crois? — Depuis que nous n'avons vu madame, Dieu m'a fait la grâce de m'en donner un de plus. — Belle grâce pour un pauvre diable qui ne gagnerait que mille francs! elle se tourna vers moi : Le père, la mère, six enfans! et pour nourrir, loger, habiller tout cela, cent malheureuses pis-

toles ! Je sais qu'à la rigueur ce n'est pas dans ce pays-ci la chose impossible ; mais , ne jamais recevoir un ami , n'avoir jamais la poule au pot , s'interdire sans cesse la plus petite dépense qui ne soit pas exactement nécessaire ; et enfin , après des années de travail et de parcimonie , rien pour établir les garçons , rien pour doter les filles ! Non , bonnes gens , non , cela ne sera pas. . . . Tiens , Brumont , fais-moi le plaisir de dire à Lafleur qu'il aille tout à l'heure avertir mon homme d'affaires , que je l'attends ici.

Quand je rentrai , la comtesse disait : Sois tranquille , Bastien , prends courage , et va me chercher de la crème ; car mademoiselle de Brumont l'aime beaucoup , et moi aussi.

Il en apporta deux pleins saladiers. Je crois que la comtesse se fût donnée une indigestion , si l'espièglerie n'eût chez elle combattu la friandise. Elle ne pouvait se résoudre à avaler trois cuillerées du doux liquide ; il fallait qu'à chaque instant elle en barbouillât la figure de sa bonne amie , qui au reste le lui rendait bien. Nous nous amusions de nos enfantillages , au point d'en rire comme deux écervelées , quand l'homme d'affaires arriva.

Aussitôt le visage de la comtesse redevint sérieux. Je voudrais bien savoir , monsieur , pourquoi , sans me consulter , vous avez augmenté le bail de cet honnête homme , en le renouvelant ? — Madame , je connaissais les intentions de M. le comte. . — J'entends. Mais vous n'avez pas songé que ce moyen de lui faire votre cour était celui de

me déplaire souverainement. Écoutez, je ne prétends pas discuter cette affaire avec M. de Lignolle; vous avez fait la faute, c'est à vous de la réparer. Si demain, avant midi, vous ne m'apportez un nouveau bail qui remette les choses sur leur ancien pied, vous ne coucherez pas le soir au château. — Madame... — Point de réplique: allez.

Le mari, la femme et l'ainée des filles se jetèrent aux genoux de la comtesse, et baignèrent ses mains de leurs pleurs. Jugez de mon émotion, quand je vis madame de Lignolle verser aussi de délicieuses larmes sur mes mains qui serraient les siennes! Emporté par le premier mouvement de mon enthousiasme, je me précipitai dans ses bras, je la pressai sur mon sein, je lui donnai plusieurs baisers; je m'écriai: Adorable enfant, que tu vas me devenir chère! Mes bons amis, dit-elle aux fermiers, c'en est trop, relevez-vous, relevez-vous donc. Si la reconnaissance est une dette, Brumont vient de l'acquitter pour vous. Toutes les richesses de la terre ne sauraient payer le plaisir que je ressens.

Ils se levèrent, nous partimes: ce qui restait encore de la crème fut oublié.

Dût le passage trop rapide d'une scène très-intéressante à une scène très-gaie vous étonner beaucoup et même vous fâcher un petit moment, il faut que je vous raconte le comique incident de la nuit suivante; car je n'y puis tenir.

La comtesse n'ignorait pas que M. de Lignolle venait de prendre pour lui l'appartement voisin du nôtre; mais l'éteuclidie n'avait pas remarqué

qu'une simple cloison séparait son lit du lit où son mari ne dormait pas encore. Or, devinez, aux questions qu'il fit à sa femme; devinez, dis-je, la cause du bruit qu'il avait entendu : Vous êtes incommodée, madame. — Qui me parle? — Moi. — Que me demandez-vous? — Si vous êtes incommodée? — Incommodée!... Point du tout. — Tout à l'heure je vous entendais vous plaindre. — Me plaindre, moi!... Je ne me plaignais pas, monsieur, je vous assure; vous avez rêvé cela. — J'ai bien entendu; mais vous-même, vous rêviez, peut-être... Au reste, j'ai tort de m'alarmer; si vous aviez besoin de quelque chose, vos femmes ne sont pas loin. — Et mademoiselle de Brumont est là, tout près de moi, monsieur. — Oh! mademoiselle de Brumont s'entendrait-elle à donner des soins à une femme qui!.. — Mieux que toutes les femmes du monde... — Avez-vous eu occasion d'en essayer, madame? — Plusieurs fois, monsieur. — Déjà! — Oui; et je vous certifie que mes femmes et vous-même, monsieur, vous aussi, vous m'eussiez laissée mourir, faute de pouvoir me donner des secours qu'elle a eu le talent de me prodiguer! — En ce cas, je puis dormir tranquille. — Oui, dormez, dormez. — Je vous souhaite une bonne nuit, madame. — Grand merci. Elle ne commence pas trop mal. — Bonne nuit, mademoiselle de Brumont. — Monsieur, j'y tâche.

Ceci, du moins, fut pour la vive comtesse un avertissement de gémir plus bas, s'il lui arrivait de gémir encore; et surtout de ne me pas donner d'autre nom que mon nom de fille, soit qu'il lui

plût de recevoir quelques nouveaux secours, soit qu'elle crût n'avoir plus que des remerciemens à me faire.

Le jour était grand lorsque nous nous réveillâmes. Madame de Lignolle me proposa de monter en voiture, et d'aller rejoindre son mari, dès le matin parti pour la chasse. J'acceptai; nous sortîmes. A peu près à une demi-lieue du château, nous mîmes pied à terre, parce que la comtesse voulut gravir une colline avec moi. Déjà nous touchions à son sommet, et les gens de madame de Lignolle étaient assez loin derrière nous, quand nous fûmes surpris de voir un cavalier, qui d'abord venait au galop, arrêter son cheval dès qu'il nous eut atteints, et nous examiner curieusement. — Que veut cet homme, demanda la comtesse? — J'apporte une lettre à mademoiselle de Brunont. — Donne. — Je dois la remettre à mademoiselle de Brunont elle-même. — C'est moi. — Il lui répondit: Non, ce n'est pas vous. C'est *tui*, ajouta-t-il en me montrant. — Comment! *tui*! — *Qui, tui*. Il me jeta le billet, et repartit aussi vite qu'il était venu.

Je décachetai, je lus. Qu'est ce donc, Faublas, s'écria-t-elle? Tu pâlis. — Rien, rien, mon amie. — Montre-moi ce billet. — Je ne puis. — Non? Avant que j'eusse deviné son dessein, elle m'arracha le maudit papier et le mit dans sa poche.

Nous redescendîmes la colline, nous reprîmes le chemin du château; et, malgré mes vives instances, je ne pus obtenir que la lettre me fût ren-  
due. Rentrée dans son appartement, la comtesse

s'y enferma avec moi ; puis , s'étant à l'improviste jetée dans un cabinet de toilette (1) , dont la porte se ferma sur elle , rien ne l'empêcha de lire l'épître fatale. C'était un cartel ainsi conçu :

« Tu fus long-temps mademoiselle Duportail ,  
 « tu es maintenant mademoiselle de Brumont ;  
 « j'ai toujours vu dans ta physionomie que tu fe-  
 « rais toute ta vie le métier de tromper des maris ,  
 « et de séduire des femmes. Il ne tiendrait qu'à  
 « moi d'intéresser un second dans ma querelle , en  
 « divulguant ton secret ; mais tu croirais que j'ai  
 « peur. Si tu n'es pas en effet devenu femme , tu  
 « te rendras dans trois jours , le 10 du présent  
 « mois de mars , dans la forêt de Compiègne , au  
 « milieu du second chemin de traverse à gauche.  
 « J'y serai depuis cinq jusqu'à sept heures du  
 « soir , sans amis , sans domestiques , et je n'aurai  
 « d'autre arme que mon épée. »

Signé , LE MARQUIS DE B\*\*\*.

Il n'y avait pas deux minutes que madame de Lignolle avait disparu , quand elle revint se précipiter dans mes bras. Il y faut aller , mon ami , me dit-elle ; il y faut aller. Je ne suis pas femme à te rien conseiller contre l'honneur. Nous allons dîner et partir , n'est-il pas vrai ? — Oui , mon amie. — Le 10 ! C'est aujourd'hui le 9 , tu as près de quarante lieues à faire ; il n'y a pas un moment

---

(1) Faites attention à ce cabinet de toilette , nous y reviendrons quelque jour ; nous y reviendrons plus d'une fois. (*Note de l'Éditeur.*)

à perdre. Dis? — Oui, mon amie. — Et bien! nous arriverons cette nuit à Paris. Tu seras demain sur les cinq heures du soir à Compiègne; et, avant la fin du jour, tu tueras le marquis.... Hein? — Oui, mon amie. — Mais ne t'avise pas de le manquer; tue-le au moins, cela est très-essentiel; tue-le, il a notre secret. Tu connais le danger? Tu conçois? — Oui, mon amie. — Cependant c'est une chose bien cruelle que d'ôter la vie à quelqu'un!.... que d'avoir la mort d'un homme à se reprocher!... Non, Faublas; non, ne le tue pas; blesse-le seulement, et tu lui feras donner sa parole d'honneur qu'il ne dira rien.... Entends-tu? — Oui, mon amie. — Et tu reviendras tout de suite m'assurer que c'est une affaire finie.... Je t'attendrai à Paris.... Tu reviendras tout de suite, n'est-il pas vrai? — Oui, mon amie. — Ou bien j'irai avec toi, cela n'est pas impossible. Qu'en penses-tu? — Oui, mon amie. — Hé! mais il dit toujours oui! il me répond sans m'entendre.

Je l'entendais, mais je ne la comprenais pas. Effrayé des malheurs qui me menaçaient, je songeais avec désespoir qu'un duel allait une seconde fois me priver de ma patrie, m'enlever à mes amis, à la marquise, à ma sœur, à mon père.... Hélas! à ma Sophie.... et, vous le dirai-je? à cette petite madame de Lignolle que je trouvais chaque jour plus aimable et plus intéressante.

Faublas, continua-t-elle, dis-moi donc ce qui t'inquiète; est-ce parce qu'il faut me quitter pendant quelques jours que tu t'affliges? Mon ami, comme toi, j'en suis désolée, mais cette absence

ne sera pas longue. Je te reverrai après demain matin, n'est-ce pas?..... Parle donc? — Oui, mon amie. — Ce *oui*, vous le prononcez encore du même ton! Monsieur, vous ne m'écoutez pas!... Faublas, tu n'écoutes pas ton Éléonore? Oui, mon amie. — Bon Dieu! dans quel accablement je le vois! Qui peut donc à ce point?..... Hé! mais..... en effet!..... s'il arrivait un malheur! si c'était au contraire M. de B\*\*\* qui le..... mais non, cela ne se peut pas. Mon amant est le plus adroit et le plus brave des hommes..... Faublas! tu le tueras, je te le dis, tu le tueras!..... Réponds-moi donc? — Cui, mon amie. — Encore ce *oui*!..... qui m'impatiente!..... qui me désespère..... Monsieur! monsieur! — Ah!..... finissez, Éléonore, vous me faites mal! — Parlez-moi donc; parlez-moi..... Dis, mon ami, dis ce qui t'inquiète? — Ce qui m'inquiète? Tu le demandes!..... Éléonore, un duel? — Il a raison, grands dieux!... quitter la France... Mon ami, ne la quitte pas, viens chez moi, tu seras mieux chez moi que dans l'étranger... Et si on allait l'arrêter, l'emprisonner encore, nous séparer à jamais..... Ah! Faublas, je t'en prie, ne souffre pas qu'on t'arrête, ne te laisse pas conduire en prison; n'attends pas ceux qui voudraient courir après toi. Reviens vite à Paris. Réfugie-toi chez ton amie... Et, s'ils osent te poursuivre jusque dans ma maison;... s'ils l'osent! laisse-moi faire, ils auront affaire à moi et à toi, mon ami: Faublas, je te défendrai, tu me défendras, nous serons deux.

Madame de Lignolle me donna, dans son ex-

trême agitation, mille autres conseils à peu près semblables, dont il était difficile que je profitasse. On vint enfin l'interrompre : Je n'y suis pas, criait-elle. — Madame, lui répondit-on, c'est M. le curé. — M. le curé ? Ne le renvoyez pas ; qu'il entre. Elle courut ouvrir la porte : Digne homme, vous venez bien à propos, j'allais envoyer vous prier de passer ici. Je ne vous demande pas ce que vous avez fait des fonds qu'à son dernier voyage ma tante vous a laissés ; je n'ignore pas que votre sagesse égale votre intégrité. D'ailleurs j'ai vu, depuis deux jours seulement que je suis ici, j'ai vu l'aisance dans toutes les habitations, et la reconnaissance sur tous les visages ; mon cœur est content. . . . Ah ! pourtant je ne vous dissimulerai pas que j'ai deux chagrins : Vous savez que madame la marquise n'a jamais souffert qu'il se trouvât dans son domaine un seul homme obligé d'aller en journée pour vivre. J'apprends que le pauvre Antoine est dans ce cas. On assure que c'est un brave garçon, qu'il n'a jamais mérité les malheurs qui viennent de le réduire à la triste condition de manouvrier ? — On dit vrai, madame la comtesse. — Hé bien, achetons-lui quelques arpens de terre. Que l'honnête homme ait, comme tous mes vassaux, son petit champ à cultiver. Ce qui me fait encore de la peine, c'est qu'hier, en me promenant, j'ai remarqué, dans la rue basse, que la quatrième chaumière à main droite tombait en ruine. Elle appartient, si j'ai bonne mémoire, à Duval, le vigneron. — Vous n'oubliez rien. — Voyez ! le bon vieillard n'a peut-être pas de quoi la faire

rétablir. C'est l'antique domicile de ses pères ; il y a vécu content, je veux qu'il y meure tranquille : nous dépenserons quelques louis pour cela. Quant à cette route de traverse qui conduit à la ville prochaine, et dont ma tante a fait paver le commencement, je n'ai pu l'aller voir ; mais je ne crois pas qu'elle soit fort avancée ? — Non, madame. — Hélas ! tant pis. Ces pauvres enfans, obligés de voiturer leurs denrées au marché, quelque temps qu'il fasse, perdent quelquefois des chevaux dans ce détestable chemin, et ont eux-mêmes de la boue jusqu'à mi-jambe. Cela ruine leurs bourses et leurs santés. . . . 1200 francs suffiraient-ils pour achever cette route ? — Je le crois, madame la comtesse. — Allons, finissons là cette année.

Elle prit une plume, elle écrivit un moment, puis elle revint au respectable ecclésiastique : Tenez, M. le curé, voilà un bon de 4000 francs sur mon homme d'affaires. Vous voudrez bien d'abord prélever là-dessus les sommes dont nous venons d'arrêter l'emploi ; et le reste, vous le distribuerez, suivant les circonstances, aux plus nécessiteux. Je ne m'excuse point de vous laisser tant d'embarras ; je sais que mes enfans sont aussi les vôtres : croyez que j'aurais eu bien du plaisir à partager les soins que vous prenez d'eux ; mais une affaire indispensable me rappelle à Paris. — Serait-ce une affaire malheureuse ? s'écria le digne homme. Vous avez les yeux rouges, votre figure est altérée. . . O mon Dieu, soyez juste ! n'envoyez à cette généreuse femme que des prospérités. Le renversement de sa fortune repousserait cent familles dans l'indi-

gence. O mon Dieu! pour qui garderiez-vous les richesses, si vous les ôtiez à ceux qui en font le meilleur usage? Et qui donc, sur la terre, pourrait prétendre au bonheur, si tant de vertus ne l'obtenaient pas?

Quelques heures après le départ du bon prêtre, M. de Lignolle revint de la chasse. Il commença la longue histoire de tous les beaux coups qu'il avait faits, quand madame lui annonça que nous allions tout à l'heure dîner et partir. Le comte reçut cette nouvelle avec étonnement, mais avec plaisir: il nous dit que, quoiqu'il se fût proposé de ne retourner à Paris que le lendemain, il avancerait très-volontiers son départ d'un jour, pour avoir le plaisir de revenir avec nous. La comtesse, qui eût mieux aimé ne voyager qu'avec moi, fit quelques tentatives pour que son mari se montrât moins poli. Malheureusement il avait déjà calculé que ce retour commun épargnerait quelques frais de route; et madame, apparemment, ne crut point que ce fût le cas de frapper un coup d'autorité.

Il est vrai qu'une occasion, plus utile de dire *je le veux*, ne tarda pas à se présenter. Nous sortions de table, lorsque l'homme d'affaires vint, devant sa maîtresse, prier le comte de signer le nouveau bail de Bastien. Monsieur refusa d'abord; madame aussitôt se fâcha. La contestation fut courte, mais vive, et M. de Lignolle, en poussant de profonds soupirs, signa.

Enfin nous nous mîmes en route. L'air profondément rêveur de madame de Lignolle me disait assez qu'elle s'occupait des malheurs qui mena-

çaient nos amours, et cependant je crois que j'étais encore plus inquiet, plus triste qu'elle. Ce combat, réprouvé par de justes lois, commandé par le tyrannique honneur, ce duel fatal où je courais, me tourmentait horriblement. Je ne sais quel pressentiment doux et cruel m'avertissait aussi que je touchais au moment de ma vie le plus intéressant; que quelques minutes allaient amener pour moi la situation la plus embarrassante où puisse jamais se trouver un homme trop sensible, en même temps combattu par les événemens et par les passions.

Nous avions fait deux lieues. De loin je découvrais la ville de *Nemours*, et près de nous le clocher de *Fromonville*. Alors madame de Lignolle se sentit incommodée. L'indisposition dont elle se plaignait me fit en même temps frémir d'inquiétude et de plaisir : c'était un grand mal de cœur. Quelle joie et quelle douleur pour moi ! Mon *Éléonore* était mère ! . . . Elle l'était sans doute . . . mais j'allais la quitter, j'allais me battre ! et dans trois jours peut-être, je me voyais forcé d'abandonner tout à la fois ! tout ! maîtresse, enfant, patrie ! . . . Et mon père ! . . . Et ma *Sophie* ! . . . *Sophie* que je n'adorais plus seule, mais que j'adorais toujours !

Ainsi mon esprit recueillait mille pensées diverses, ainsi mon âme éprouvait mille sentimens contraires : et ce n'était qu'un faible prélude des terribles agitations que mon amante allait partager avec moi.

Son mari le premier lui conseilla, et moi-même

je la pressai de laisser un moment sa berline, et de prendre un peu d'exercice. Elle connaissait le pays, et nous dit qu'en effet elle se sentait la force et l'envie de gagner, en se promenant, le pont de *Montcour*, où elle ordonna à son cocher d'aller nous attendre. Elle ne voulut pas souffrir que ses femmes, qui suivaient dans une calèche, missent pied à terre pour l'accompagner. Nous quittâmes la grande route, nous descendîmes à travers le village de *Fromonville*, jusqu'à l'écluse de ce nom. La comtesse venait de refuser le bras de M. de *Lignolle*, et s'appuyait sur le mien. Nous marchions lentement sur la verte pelouse qui couvre en cet endroit les bords du canal (1). Toujours indisposée, ma chère *Éléonore* penchait de temps en temps sa tête, qui venait reposer sur mon épaule, et de temps en temps laissait échapper, avec un soupir tendre, une douce plainte. Son regard languissant, mais satisfait, semblait en m'annonçant qu'elle connaissait la cause de son mal, et qu'elle la chérissait, semblait, dis-je, solliciter mon amour plutôt que ma pitié. Et moi, je l'avoue, moins effrayé pour le moment des dangers de son état, que ravi du bonheur d'être père, je contemplais, avec plus de plaisir que de crainte, l'altération de ce joli visage, devenu plus joli par

---

(1) Le canal de Briare, qui commence à la ville de ce nom, et, traversant vingt-deux lieues de pays, vient finir à *Saint-Memetz*. Le pont de *Montcour* est jeté sur le canal même, à six milles de son embouchure. On voit le village de *Fromonville* un quart de lieue plus loin.

sa pâleur intéressante. Tous deux entièrement occupés l'un de l'autre, nous ne pouvions rien voir du charmant paysage que M. de Lignolle admirait.

Tout à coup un cri douloureux, un seul cri parti d'une maison bourgeoise que je n'avais pas même aperçue, frappe mon oreille, et vient jusqu'à mon cœur. . . . Dieux! . . . quelle voix! . . . Soudain je m'élançai; j'aperçois, à travers les barreaux qui me retiennent, j'aperçois à l'autre extrémité d'un grand jardin, sous une allée couverte, une jeune personne apparemment évanouie, que deux femmes emportent dans un pavillon assez éloigné, dont la porte aussitôt retombe sur elles. Je n'ai pu distinguer les traits de l'infortunée, mais j'ai vu ses longs cheveux bruns qui tombaient jusqu'à terre! j'ai vu cette taille enchantresse qui ne peut appartenir qu'à elle : ce cri de douleur surtout, j'ai cru le reconnaître. Oui, j'ai cru pour la seconde fois entendre ce gémissement du désespoir, ce lamentable accent qu'elle ne put venir, lorsqu'au couvent du faubourg Saint-Germain, de barbares satellites m'empêchèrent de mourir dans ses bras. Cramponné sur la grille bien fermée que j'ébranle, que je voudrais renverser, je ne cesse de crier : Elle se trouve mal, elle se trouve mal ! et j'entends à peine madame de Lignolle, qui me supplie de faire attention qu'elle se trouve mal aussi.

Une paysanne vient à passer, qui, voyant mon inquiétude, me dit : C'est qu'elle est malade.— Qui? — Ste demoiselle.— Son nom? — Je vous

l'dirions ben , mam'selle ; mais je ne l'savons pas. — Ces femmes , qui sont-elles ! — Ah ! oui , devine. Jugez donc mam'selle , qu'elles ne parlons pas comme nous autres , ces femmes. — Comment ? — Comment ? Dame , je ne l'savons pas , comment ? Pis que notre curé , qui s'avons le latin tout comme son livre de messe , n'y comprend'itou , ni pus , ni moins que ma poche : ça vous dégoise un baragoin que l'diable j'n'y entendrais goutte. — Y a-t-il des hommes dans la maison ? — Par-ci , par-là , mam'selle. Quelquefois j'en voyons un qui a l'air du père à tous. — Il est vieux ? — Pas vieux , si vous voulez. Mais , dam ! c'est mûr. — Parle-t-il français ? — Celui-là ? Ho ! c'est ben pis. Il ne parlons pas du tout. C'est , sous vote respect , un ours , mam'selle. Quand j'approchons de sa *tanière* , il avons l'air de vouloir nous avaler : et pis y a un domestique aussi , qui n'étions pas jeune itout , et qui jargonons l'iroquois comme les autres. — Depuis quand tout ce monde-là demeure-t-il ici ? — Dam ! y a ben queuque part comme ça trois ou quatre. . .

Madame de Lignolle , hors d'elle-même , ne la laissa point achever : Taisez-vous , bavarde , passez votre chemin ; . . . et vous , mademoiselle , comptez-vous rester là jusqu'au soir , jusqu'à ce que nous nous soyons perdus ? Le comte , qui très-heureusement ne comprend pas le véritable sens de ces paroles équivoque , *jusqu'à ce que nous nous soyons perdus* , dit en vain , pour la rassurer , qu'il serait impossible que nous nous perdissions , même pendant la nuit , par un chemin frayé. Il le

lui dit en vain ; elle s'inquiète , elle se lamente , elle s'écrie : Mon ami , ne m'entendez-vous pas ? ... Cruel , pourriez-vous ainsi m'abandonner ? Dans l'état où je suis , sera-ce la pitié des passans qu'il faudra que j'implore.

Je regardai madame de Lignolle , et je frémis. Ce n'était plus cette intéressante figure , où le vif plaisir combattait la faible douleur ; chacun de ses traits semblait renversé ; la brûlante colère brillait dans ses yeux ; la pâle terreur décolorait son front ; ses genoux chancelans ne la portaient qu'à peine ; elle frémissait de tous ses membres.

Ce qu'elle vient de me dire , et l'état où je la vois , rappellent enfin ma raison égarée. Je suis à l'instant frappé de la foule des dangers qui nous environnent dans ce lieu redoutable où je m'obstine à rester. Si mon oreille ne m'a pas trompé , si l'émotion de mon cœur ne m'abuse pas , c'est ma Sophie que tout à l'heure j'ai entendue gémir , c'est elle que je viens de voir mourante. Sans doute elle n'a poussé ce cri du désespoir qu'en reconnaissant sous des habits perfides son infidèle époux. Puisque ma femme est dans cette maison , Duportail l'habite avec elle. L'amant déguisé de madame de Lignolle n'échappera point au premier regard de celui qui vit si souvent les métamorphoses de l'amant de madame de B\*\*\* ; et mon inflexible beau-père , s'il m'aperçoit , dès demain va changer de retraite , et m'enlever encore mon épouse adorée... Adorée ! quoique trahie. M. de Lignolle enfin , qui déjà me demande quel intérêt je prends à ces femmes , qui parle de s'informer quels sont

ces étrangers, d'entrer dans cette maison; M. de Lignolle peut, au premier mot d'une explication facile autant que funeste, découvrir le double mystère de mon sexe et de mon nom.

La foule de ces considérations terribles vint à la fois m'épouvanter; et, dans mon subit effroi, je fais, pour m'élançer loin de la grille, un aussi brusque mouvement que celui par lequel je me suis, il n'y a qu'un moment, précipité dessus.

Je presse dans mon bras gauche le bras droit de la comtesse; de la main droite, je saisis la main gauche de son curieux mari; et, sans examiner si l'un veut me suivre, et si l'autre en a la force, je les entraîne tous deux d'une haleine à plus de deux cents pas de la périlleuse maison. Là je m'arrête; incertain, je me retourne, et mon triste regard se reporte aux lieux que je fuis... Hélas! une forêt de peupliers, peut-être favorable, me cache les murs où je laisse au désespoir ce que j'ai de plus cher au monde! Mon cœur alors se serre, je n'ai plus besoin de cacher mes larmes; car je ne peux plus en verser.

Cependant la comtesse, qui prétend qu'une marche rapide lui a fait du bien, me presse de l'aider à reprendre sa course. Il me faut en même temps soutenir ma malheureuse amie, à chaque instant prête à tomber, dissimuler mon trouble extrême, et répondre d'une manière satisfaisante à M. de Lignolle qui se traîne sur nos pas, en me questionnant.

Nous arrivons à Montcour. La comtesse, excédée de fatigue, se jette dans son carrosse, et n'ou-

vre la bouche que pour recommander à son cocher de faire la plus grande diligence jusqu'à Fontainebleau, où nous devons prendre des chevaux de poste. M. de Lignolle essoufflé, haletant, pour mieux goûter le repos, garde quelque temps le silence. Je puis enfin librement sonder les plaies de mon cœur, et me livrer à mes réflexions déchirantes.

Faublas, où t'emporte cette voiture rapide? Cruel, où vas-tu si vite? qui laisses-tu derrière toi?... Depuis quatre mois séparée de celui qu'elle idolâtre, elle l'appelait tous les jours en pleurant; mais du moins les tourmens de l'absence pouvaient être adoucis par cette consolante idée, qu'un fidèle époux en gémissait comme elle! Maintenant beaucoup plus malheureuse, elle est obligée de se dire que l'ingrat la délaisse et la fuit. Ce matin, sans doute, elle chérissait l'auteur de ses maux; ce soir elle doit le haïr... O Sophie, Sophie! quand tu liras dans mon cœur, tu ne pourras que me plaindre, me pardonner, et m'adorer encore... Il est vrai que ta rivale est auprès de moi, mais vois la douleur que lui cause l'amour que je t'ai promis, l'amour que je te porte. Elle est auprès de moi; mais dans quel état, grands Dieux! Tout à l'heure elle fondait en larmes! Tout à l'heure, de peur d'éclater en reproches, elle se faisait cette horrible violence de ne pas m'adresser un seul mot de plainte... Ses paupières enflammées se sont appesanties; un cruel assoupissement l'accable; l'immobilité de la mort l'a-

frappée!... Ma chère Éléonore, que je te plains! . . que je t'aime!... Qu'ai-je dit? O, Sophie! rassurez-vous. Quand le moment sera venu, vous verrez si je balance entre ma femme et ma maîtresse... Éléonore, tu pourrais me faire un crime de te quitter pour elle. Plus belle que toi, ma Sophie, n'est pas moins jolie. Elle a tes vertus, elle a mes sermens... Éléonore, ne crains pas cependant que ton cruel ami puisse t'abandonner tout-à-fait. Ton amant serait-il assez dénaturé pour oublier qu'il t'a fait mère? Non, mon amie, non. Quelquefois je viendrai secrètement pleurer avec toi tes malheurs. Nous ne passerons plus des jours entiers sous le même toit; mais... quels projets! Oh! qui prendra pitié de ma situation?..... qui fixera mes irrésolutions, sans cesse renaissantes? Oh! qui empêchera que ma fatale sensibilité ne fasse le perpétuel malheur de deux objets presque également adorables?... Mais où m'égarai-je encore? Malheureux! il ne s'agit pas de me partager entre elles. Je dois les perdre toutes deux. Je ne fais que passer à Paris. Jamais peut-être je ne reverrai Fromonville. L'honneur m'appelle à Compiègne, à Compiègne, où je cours chercher... non pas la mort... Je verrais sans terreur le comte et le marquis contre moi réunis pour leur semblable querelle... non pas la mort, mais l'exil, en ce moment plus affreux qu'eile... Exécration de l'opinion! c'est pour immoler un ennemi justement irrité que je quitte en même temps deux femmes chéries; c'est l'inflexible honneur

qui me commande cet odieux sacrifice La vue des supplices tout prêts n'aurait pu m'y déterminer : un barbare préjugé m'y force !

Mademoiselle, s'écria tout d'un coup M. de Lignolle, voyons si vous devinerez celle-ci. Je répondis tout bas : Que le ciel extermine la race entière des charades ! et tout haut : Vous prenez mal votre temps, monsieur ; je suis d'une bêtise amère. — Voilà les femmes, répliqua le comte, je les reconnais ; elles sont poltronnes comme des lièvres ; à la moindre égratignure, elles croient voir la mort. Tenez, la comtesse est plus tourmentée de la peur de son mal que de son mal même ; car ce n'est pas une maladie qu'elle a, ce n'est au fond qu'une indisposition, effet assez ordinaire de la campagne, du printemps, et que sait-on ? d'un exercice un peu forcé.... C'est qu'aussi, mademoiselle, vous allez avec elle un train.... Ma foi, vous lui ferez mal, je vous en avertis.... Peut-être, pourtant, ce n'est chez la comtesse qu'un excès de santé. Une apoplexie d'humeurs... d'humeurs propices... d'humeurs bénignes... de bonne humeur... Enfin, cela devient clair. Vous voyez bien que l'état de ma femme n'est pas alarmant. Cependant elle s'afflige. Pourquoi ? parce que c'est son âme qui s'affecte ; et son âme s'affecte parce que les âmes des femmes sont comme ça. Or, qui dit femme dit fille ; et, comme vous aimez la comtesse, du moins je le crois, et, sans vanité, je m'y connais, comme vous l'aimez, vous vous chagrinez de son chagrin, au point d'en devenir bête... à ce que vous dites :

mais j'imagine bien qu'il ne faut pas prendre la chose au pied de la lettre. Toujours est-il vrai que vous ne pouvez pas deviner ma charade, parce que votre âme aussi s'affecte; et c'est ainsi que les plus grandes opérations de l'esprit dépendent des plus petites affections de l'âme. — Cela peut être, monsieur; mais je vous supplie de me laisser à mes rêveries.

Plus d'une fois je lui répétai la même prière avant que nous fussions à Paris, où nous n'arrivâmes qu'à trois heures du matin. La comtesse, ayant à peine permis à son mari d'entrer dans son appartement, se hâta de renvoyer aussi ses femmes, et, restée seule avec moi, vint tomber dans mes bras. Faublas, ne mentez pas. N'est-ce pas elle que vous avez retrouvée? — Oui, mon amie, c'est elle. — Que je suis malheureuse!... répondez: se pourrait-il que vous eussiez le dessein de m'abandonner? — T'abandonner, mon Éléonore? Hé! le moyen de le pouvoir! le moyen d'être aimé de toi sans t'adorer, sans brûler du désir de te revoir! — N'est-il pas vrai, Faublas? C'est précisément ce que je me dis, quand je pense à toi; et j'y pense sans cesse... Ainsi, mon bon ami, tu comptes revenir de Compiègne ici, sans t'arrêter nulle part, sans aller ailleurs. — Sans aller ailleurs! et ma femme? — Hé bien! votre femme? — Ma femme, qui depuis si long-temps?... — Il veut l'aller rejoindre! — Ma femme..... — Qu'elle est heureuse d'être sa femme! d'avoir des droits légitimes, parce qu'elle a dit oui dans une église! Car voilà toute la différence. Comme elle,

vous m'avez trompée, vous m'avez séduite; j'en suis contente, et je vous idolâtre comme elle.... Et ce mal de cœur, croyez-vous que ce ne soit rien? C'est un enfant que vous m'avez fait, monsieur.... Je ne m'en plains pas! je ne dis pas que j'en suis fâchée! au contraire... ma grossesse va me compromettre, m'exposer, me perdre peut-être; je le sais. Mais qu'ils m'enlèvent mon rang et mes richesses; j'y consens de tout mon cœur, pourvu qu'ils me laissent avec ma liberté mon amant... Oui, toute réflexion faite, je suis enchantée d'être mère; c'est un avantage que j'ai sur ta Sophie, d'abord; et puis tu dois me mieux aimer, car je te chéris davantage. Cependant, ingrat que vous êtes! vous osez penser à me quitter dans l'état où je suis? — Mais, mon amie, songez donc que j'ignore moi-même ce que je vais devenir : ce soir, sans doute, il ne sera pas question de revenir à Paris; mais de quitter la France... — Vous essayez en vain de me donner l'échange : c'est à Fromonville que vous espérez trouver un asile!... Monsieur, je vous déclare que, si vous y allez, vous m'y traînerez à votre suite. Je vous déclare que je pars avec vous pour Compiègne, que je vous suis partout, que je m'attache à vos pas comme votre ombre. Perfide! vous n'aurez, je vous le jure, d'autre moyen de vous débarrasser de moi, que de m'immoler à côté de votre ennemi. — De grâce, calmez-vous, écoutez.... — Je n'écoute rien. Vous voulez m'abandonner, je vous conserverai malgré vous; oui, j'emploierai jusqu'à la violence. Nous allons ensemble à Compiègne.

c'est une chose résolue; et quant à Fromonville, si je ne puis vous empêcher d'y retourner, j'espère que vous ne pourrez par non plus m'empêcher de vous y suivre. Au reste, vous n'y êtes pas encore! un bon coup d'épée pourra bien ne pas vous permettre d'y courir si vite, à Fromonville!..... Grands dieux! qu'ai-je dit? Non, Faublas, non. Tiens, j'aime encore mieux que tu ne sois pas tué. Mon ami, défends-toi bien, et nous venons après, qui de Sophie ou de moi l'emportera; défends-toi de toutes tes forces, ne te laisse pas blesser comme dans ton premier combat. Tue-le plutôt; oh! je t'en prie, tue-le.... Mon ami, je serai là; je t'aiderai de mes conseils, je t'encouragerai par mes cris, tu combattras sous mes yeux, devant moi; devant la mère de ton enfant, tu seras invincible..... Hein!..... réponds-moi, parle-moi donc. — Que voulez-vous que je réponde, quand vous n'écoutez qu'un aveugle emportement, quand vous formez les projets les plus insensés?.... Éléonore, ma chère Éléonore, est-il possible, dis-moi, que tu viennes à Compiègne te donner en spectacle?.... — Cela est possible, car cela sera. — Mon amie, soyez donc raisonnable. Supposons que tu supportes les fatigues de ce second voyage, et que, par un bonheur inconcevable, personne ne reconnaisse madame de Lignolle courant la poste avec le chevalier de Faublas: Puis-je, je te le demande à toi-même, puis-je souffrir que tu sois témoin d'une scène sanglante, quand ton état si critique exige tant de ménagemens? — Tant de ménagemens!

sans doute : c'est pour cela que je dois vous suivre à Compiègne, et que vous ne devez point aller à Fromonville. Que deviendrai-je, quand je vous saurai parti pour joindre votre adversaire, . . . . et peut-être mon ennemie ? A chaque instant du jour, tourmentée des plus affreuses inquiétudes, je verrai mon amant infidèle ou mourant. Hé ! de quelle manière qu'on me le ravisse, si je le perds, que m'importe la vie ? Faublas, je t'en supplie, prends pitié de moi, de ton enfant, de toi-même ; crains mes fureurs, ne me livre pas à mon désespoir. . . . Faublas, je t'en conjure, promets que demain tu ne verras pas Sophie ; promets que ce soir je verrai le marquis avec toi.

Elle était à mes genoux qu'elle embrassait, qu'elle inondait de ses larmes. Le plus insensible des hommes n'eût pu lui résister. Je promis tout ce qu'elle voulut.

Quoique nous dussions partir avec l'aurore, nous ne pûmes nous décider à rester debout jusqu'à son lever. Madame de Lignolle avait besoin de consolations autant que de repos. Nous nous couchâmes : je fis heureusement succéder aux pénibles agitations d'une journée très-longue, les agitations douces d'une trop courte nuit ; et la comtesse, exténuée de tant de fatigues, finit par s'endormir profondément. C'était là ce qu'attendait son malheureux amant, à qui la tendre pitié venait d'arracher un mensonge, et que l'impérieuse nécessité forçait à la perfidie.

Enfin, le jour fatal va luire. A la faible clarté de son premier rayon, je soulève avec précaution

le drap qui m'enveloppe ; par des mouvemens égaux et mesurés, je me glisse jusqu'au bord du lit qui reste muet ; déjà mes pieds touchent le parquet, ou plutôt l'effleurent à peine ; la couverture doucement retombe, et sur cette couche où l'amour heureux soupirait tout à l'heure et maintenant repose encore, l'amour abandonné va bientôt gémir.

Je me suis habillé lentement, parce qu'il a fallu m'habiller sans bruit. Cependant me voilà déjà prêt, je vais partir..... Quel frisson mortel me saisit..... J'entre dans la chambre à coucher de mademoiselle de Brumont, dans cette chambre qui conduit au petit escalier ; j'y entre, et je sens mon cœur défaillir. Irrésolu, je m'arrête ; inquiet, je me retourne, et je m'éloigne, et je reviens, et je veux fuir, et je m'approche... Grands dieux ! me suis-je trompé ? N'a-t-elle pas dit quelques mots ? Ne m'a-t-elle pas nommé ?..... Écoutez !..... Oui, cette fois, je l'ai bien entendue. C'est Faublas, c'est son ami que, d'une voix étouffée, douloureusement elle appelle... Aima-ble et chère enfant !..... pauvre petite !..... un songe l'avertit de mon évasion, un songe affreux l'agite, et n'est pas trompeur !..... Attendri, désolé, je me penche sur elle, ma bouche lui murmure un adieu ; mes lèvres ont presque pressé les siennes : j'ai laissé tomber une larme sur son sein découvert... Hélas ! et me voici sur l'escalier dérobé.

Mon malheureux sort voulut que je rencon-trasse, dans la cour, M. de Lignolle, qui déjà

montait en carrosse. Ah! ah! si matin, me dit-il? — Oui, monsieur... je... sors... — Quoi? sans la comtesse? — Elle est fatiguée, elle dort, elle sait que j'ai affaire pour vingt-quatre heures. — Seule! à pied? — Je vais prendre un fiacre. — Non, mademoiselle, je vous conduirai où vous avez affaire. — Mais, monsieur, cela va vous déranger, vous êtes pressé. — Qu'importe? — Permettez-moi...? — Je ne le souffrirai pas.

Pendant que je conteste avec M. de Lignolle, pour échapper à ses cruelles politesses, la comtesse peut se réveiller et faire un éclat terrible : cette réflexion me détermine. Je me jette dans la maudite voiture, M. de Lignolle y monte, et me prie de dire à son cocher où je veux qu'on me mène. Ma première pensée fut pour le couvent de ma sœur; mais, tout bien examiné, je crus qu'il valait mieux me faire conduire chez madame de Frouse.

Nous arrivons à la porte de la baronne; je descends de voiture; et, comme j'allais entrer dans l'hôtel, M. de Belcour en sortait *incognito*.

Il me reconnaît, il s'écrie : Enfin, vous voilà donc? Il faut donc que ce soit le hasard..... Tremblant, je l'interromps : Mon père, ce monsieur que vous voyez dans son carrosse, j'ai l'honneur de vous le présenter, c'est le comte de Lignolle, le mari de cette jeune dame chez qui.... Le comte, qui nous a entendus, descend à la hâte, se jette au cou de mon père, et le félicite d'avoir une fille pleine d'esprit, à qui l'on ne peut donner une charade qu'elle ne devine. Il ajoute : Nous

vous la rendons pour vingt-quatre heures; mais nous espérons que demain vous nous ferez le plaisir de nous la ramener vous-même. M. de Belecour s'en défend; M. de Lignolle insiste. Il faut, dit-il, que mademoiselle de Brumont revienne; car ma femme est malade..... Le baron, qui déjà s'impatiente, répondit: J'en suis fâché, mais..... — Mais reprend l'autre, il ne faut pas que cela vous alarme. Ce n'est rien: une indisposition, un mal de cœur; cela vient, je crois, de ce qu'elle a fait, tous ces jours-ci, trop d'exercice..... avec mademoiselle votre fille, tenez, qui est forte, alerte, vigoureusement constituée..... La comtesse n'a pas encore le tempérament si formé. Au reste, comme je vous dis, ce n'est rien. Pourtant cela deviendrait sérieux, si mademoiselle de Brumont ne revenait pas, parce que ma femme, qui l'aime à la folie, en prendrait du chagrin: son âme s'affecterait, monsieur; et, quand l'âme d'une femme s'affecte, votre serviteur, il n'y a plus personne. — Monsieur, je vous répète que je ne puis rien promettre. — Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez donné votre parole. Mais, de grâce... Ah! je vous en supplie, M. de Brumont!

Le baron, emporté par la vivacité, s'écria: Eh! monsieur, laissez-moi en repos. Puis il me jeta un regard terrible, et me dit: N'est-il pas bien affreux que je sois sans cesse compromis?..... Je frémis, je me précipitai dans ses bras: Oh! mon père, souvenez-vous de la porte Maillot.

Ces mots lui rendirent assez de sang-froid; pour qu'aussitôt il s'empressât de faire beaucoup

d'excuses et de remerciemens à M. de Lignolle. Cependant celui-ci demeurait toujours fort étonné de la colère que le prétendu M. de Brinnont venait de laisser paraître. Pour dissiper tous ses soupçons à cet égard, je me crus obligé de lui faire tout bas, et d'un ton très-mystérieux, cette insidieuse confidence : Madame de Fourose vous a dit que certaines affaires de famille forçaient mon père à vivre inconnu dans ce pays-ci ; et vous voulez qu'il vienne vous voir ! et vous vous avisez de l'appeler tout haut par son nom ? — Ah ! que je suis fâché de mon étourderie, dit aussitôt le comte au baron ; et moi, de ma vivacité, répondit celui-ci. — Vous vous moquez, reprit M. de Lignolle, c'est moi qui ai tort. . . . . Mais aussi, pourquoi refuser de rendre mademoiselle votre fille à ma femme ? Allons, puisque vous ne pouvez pas la ramener vous-même, promettez du moins de nous la renvoyer. — Je promets, répliqua M. de Belcour, de faire en sorte que vous n'avez pas à vous repentir des honnêtetés dont vous me comblez. — Voilà qui est dit. Je pars content. . . . . Mais vous n'avez pas de voiture. Voulez-vous que je vous reconduise chez vous ? Ce fut moi qui pris la parole ! Bien obligé ! Il faut que je parle à la baronne, j'espère que mon père voudra bien rentrer chez elle avec moi ; nous avons quelque chose de particulier à lui dire.

Il partit. Quand sa voiture fut un peu loin, nous nous jetâmes dans un fiacre qui, nous conduisant de l'extrémité du faubourg Saint-Germain à la place Vendôme, me laissa tout le temps de

retomber dans mes rêveries. Uniquement occupé du désespoir où devait être ma femme hier délaissée, où serait bientôt ma maîtresse ce matin trahie, j'avais l'air d'écouter attentivement les sages représentations que M. de Belcour en ce moment perdait. De vains sons frappaient mon oreille; je ne fus tiré de ma léthargie que par ces derniers mots de la longue reprimande : *Le malheur de Sophie, que vous oubliez.* — Non, je ne l'oublie pas, non... Quant à son malheur, il est grand sans doute; mais il ne durera pas long-temps... Demain, oui, demain... Et vous, mon père, dès aujourd'hui... Ah! pardon. Je ne sais ce que je dis.... Mon père, vous descendez ici, vous allez voir Adélaïde? Oui, monsieur. — Moi, je ne me présenterai point au parloir, dans le costume où je suis. Je vais rentrer à l'hôtel changer d'habits, et puis... adieu, mon père. O vous que j'aime autant qu'elle, adieu. — Comment, mon ami! ne vas-tu pas venir me rejoindre? — Vous rejoindre?... Ah! oui, vous rejoindre!... Mon père, embrassez-moi donc, pardonnez-moi tous les chagrins que je vous donne. — De tout mon cœur, mon ami; mais, je t'en prie... — En vérité! je désirerais devenir sage, mais je suis entraîné..... Vous voulez bien embrasser ma sœur pour moi, n'est-il pas vrai? — Tout à l'heure tu feras ta commission toi-même. — Oui, mon père... à demain. — Que me dit-il? Deviens-tu fou? — Il est vrai que je parle sans réflexion... Adieu, je suis fâché de vous quitter, adieu!... dans une heure, vous aurez de mes nouvelles.

J'arrivai à l'hôtel, Jasmin faisait sentinelle à la porte; le faquin sourit de me voir demoiselle, et me dit que madame de Montdésir a déjà envoyé deux fois ce matin, pour s'informer si j'étais revenu de la campagne, et pour recommander qu'on me priait, dès que j'arriverais, de courir chez elle. — Bon! cela s'arrange avec mes projets. Vite, Jasmin; un coup de peigne. — En homme, mademoiselle. — Oui.

Jasmin! une plume, de l'encre, du papier. Promptement!.... Bien! pendant que j'écris, dépêche-toi d'apprêter tout ce qu'il me faut pour m'habiller de la tête aux pieds. — En homme! mademoiselle. — Eh! sans doute. Ensuite, tu prépareras mon cheval de selle et le tien. — J'accompagnerai monsieur! — Oui. — Tant mieux. Je m'en vais me divertir. Nous allons sûrement faire quelque farce. — Jasmin, tu me donneras mon épée. — Ah! tant pis. Tant pis, si c'est pour nous battre; car nous tuerons quelqu'un. Ce pauvre petit marquis, je crois toujours le voir.... la.... pan... tomber par terre.... Aussi c'est bien sa faute, car nous le ménagions, ça faisait trembler!.... Puisque celui-là n'est pas mort, il fallait qu'il eût l'âme chevillée dans le ventre. — Jasmin, que diable! Allez donc! nous n'avons pas un moment à perdre, . . et surtout ne t'avise pas de jaser. — J'aimerais mieux être pendu, monsieur, que de vous trahir.

Cependant j'écrivais à mon père. Je lui donnais, sur la retraite de Sophie, tous les rensei-

gnemens nécessaires; et ma lettre finissait ainsi :

« Partez, mon père; ah! je vous en supplie,  
 « partez à l'instant pour Fromonville. Que Du-  
 « portail ne vous échappe pas encore une fois.  
 « Quels que soient ses motifs, voyez mon beau-  
 « père, parlez-lui, fléchissez-le; qu'il nous rende  
 « son adorable fille, emmenez ma chère Adélaïde  
 « avec vous, de grâce emmenez-la. Les deux  
 « bonnes amies seront si contentes de se revoir!  
 « Que la présence d'Adélaïde annonce à Sophie le  
 « retour de Faublas! que les tendres caresses de  
 « sa sœur la préparent aux transports du frère, du  
 « frère qu'elle adore, et dont elle est idolâtrée.  
 « On ne saurait trop ménager l'extrême sensibilité  
 « de Sophie. Mon père, daignez ne rien épargner  
 « pour qu'elle apprenne, sans danger, la nouvelle  
 « de notre réunion prochaine. Elle est maintenant  
 « au désespoir; sa joie la tuerait? Mon père, je re-  
 « mets en vos mains mes plus chers intérêts : je  
 « vous recommande ce qu'il y a de plus respec-  
 « table, de plus beau, de meilleur dans le monde;  
 « je vous recommande ma bien-aimée.

« Que ne puis-je aussi tout à l'heure voler à  
 « Fromonville? Hélas! je vais ailleurs. Ai-je  
 « besoin de vous dire qu'une affaire indispensable  
 « m'en fait la loi? Cependant ne vous alarmez pas.  
 « Demain, avant midi, je serai près de mon père  
 « et près de ma femme; je le jure, par elle et par  
 « vous. »

Je m'habillai, je cachetai ma lettre, un homme sûr fut chargé de la porter au couvent d'Adélaïde,

et de la remettre à M. de Belcour. Jasmin reçut l'ordre d'aller m'attendre à la porte Saint-Martin, et je courus chez madame de Montdésir.

J'y trouvai, non pas madame de B\*\*\*, mais le vicomte de Florville. Enfin, dit-il, le voilà : je m'excusai de l'avoir fait attendre, et je remerciai la marquise de m'avoir envoyé chercher au moment même où je m'inquiétais de savoir comment je me procurerais le bonheur de l'entretenir seulement pendant quelques minutes. J'ajoutai que je rapportais de la campagne une grande nouvelle. — Quoi donc ? — J'ai vu Sophie. — Elle pâlit, elle s'écria : Il n'est pas possible.

En deux mots, je lui appris quelle retraite Duportail s'était choisie, et comment un heureux hasard me l'avait fait découvrir. La marquise m'écoutait d'un air interdit ; je la suppliai de vouloir bien envoyer tout à l'heure à Fromouville des gens chargés de veiller sur Duportail, et de le suivre partout : car je tremblais que mon beau-père n'eût encore l'attention, et ne trouvât le moyen d'échapper à M. de Belcour. Comment, me demanda-t-elle d'une voix altérée, n'y allez-vous pas vous-même ? — Je ne le puis, une affaire importante m'appelle ailleurs. — Elle reprit d'un air plus calme et d'un ton plus ferme : Quoi ! madame de Lignolle a-t-elle déjà tant d'empire ? — Ce n'est pas madame de Lignolle qui m'arrache à Sophie. Un devoir indispensable. . . . — Achevez. . . . Ne puis-je savoir ? — Croyez, ma chère maman, que je ne me console pas d'avoir un secret pour vous. — Chevalier, c'est assez me dire qu'il y aurait de

l'indiscrétion de ma part à pousser les questions plus loin. Je veux bien penser que je n'ai point à me plaindre de tant de réserve. Je vais donner les ordres les plus pressans pour que Duportail soit gardé à vue dès ce soir, et ne puisse faire un pas dont je ne sois instruite sur-le-champ, moi,..... ou la petite Montdésir en mon absence, ajouta-t-elle, avec un profond soupir. — En votre absence, maman! vous quittez Paris? — Tout à l'heure, mon ami. — Quel malheur pour moi! que je suis fâché de vous perdre, dans ce moment surtout où vos conseils et vos secours m'eussent été si nécessaires. Où donc allez-vous? — A Versailles, d'abord. — A Versailles, avec cet habit!..... Maman, c'est, ce me semble, le frac anglais du charmant vicomte qui m'a donné son nom; ce frac que vous embellissiez le jour que nous fûmes ensemble à Saint-Cloud? — Cela se peut, dit-elle en affectant de n'en être pas sûre. Oui..... je crois qu'oui. — Et de Versailles, vous partez pour.....? — Chevalier, je me vois, à regret, forcée de répéter vos propres expressions : *Croyez que je ne me console pas d'être obligée d'avoir un secret pour vous.* — Mais encore, ce voyage doit-il être bien long? — Bien long!..... Peut-être mon ami, peut-être, dit-elle d'une voix tremblante, et c'est pour cela qu'avant de l'entreprendre, j'ai vivement souhaité de vous faire mes adieux. — Vos adieux! Maman, ma chère maman, vous m'inquiétez, vous paraissez triste..... de grâce, confiez-moi..... — Elle m'interrompit : Respectez mon secret; je n'ai point tâché de sur-

prendre le vôtre. Je ne veux pas même le deviner ; je ne veux pas. Allez, Faublas, allez et revenez content, s'il est possible. . . . Je ne puis m'expliquer, je ne puis dire quel événement se prépare. . . . Quelles craintes m'agitent. . . . quels vœux j'ose former ! . . . . Mais, mon ami, mon aimable ami, qu'il serait cruel de ne se plus voir ! — Grands dieux, vous gémissiez ! vous avez les larmes aux yeux ! — Adieu, Faublas ! Trop cher enfant, adieu ! Je ne vous quitte qu'avec douleur ; souvenez-vous-en, si quelque grand malheur arrive. N'oubliez pas que la marquise de B\*\*\* vous perdit par une trahison, et devint elle-même la victime d'un lâche qui se disait votre ami. N'oubliez pas surtout qu'elle ne cessa de vous conserver l'am. . . l'amitié la plus tendre. La plus tendre, répéta-t-elle, en me serrant la main.

Elle me donna un baiser, et m'échappa.

Je demeurai confondu de ce que je venais d'entendre ; et, dans le premier moment de ma surprise, je répétai quelques-unes des expressions qui venaient d'échapper à madame de B\*\*\* : *Allez et revenez content. . . . Je ne puis dire quels vœux j'ose former. . . . Qu'il serait cruel de ne se plus voir !* Il n'est plus douteux que madame de B\*\*\* sait que je vais me battre, et connaît mon ennemi. . . . *Quels vœux j'ose former !* Ces vœux, elle ne pourrait, sans crime, les exprimer clairement. Mais peut-être suis-je excusable, moi, de chercher à pénétrer le secret de son cœur, sa pensée la plus cachée. . . . *Qu'il serait cruel de ne se plus voir !* Vous ne reverrez, madame de B\*\*\*, vous ne reverrez,

n'en doutez pas. Je sortirai vainqueur d'un combat dont vous êtes le prix.

Impudent marquis, quelle audace est la vôtre d'appeler Faublas au champ de l'honneur! Quelle témérité d'attaquer des jours si bien défendus! Les destinées de trois femmes charmantes tiennent à mes destinées.

Justine, qui survint, avait peut-être aussi l'intention de me donner, à sa manière, quelque *encouragement*; mais il était déjà si tard, que je n'aurais pu l'entendre, quand même j'en aurais eu la fantaisie.

A la porte Saint-Martin je trouvai mon domestique qui me suivit jusqu'au Bourget; là, je lui ordonnai de ramener mon cheval à Paris, et je pris la poste.

Avant cinq heures du soir, je me trouvais, dans la forêt de Compiègne, au lieu désigné. Je m'y promenais depuis quelques minutes, lorsque deux hommes tout à coup m'abordèrent et me mirent le pistolet sur la gorge. Ils me demandèrent si j'étais gentilhomme. Je ne balançai point à répondre *oui*. En ce cas, me dirent-ils, veuillez, monsieur, mettre ce masque sur votre visage, et demeurer témoin d'un combat que vont se livrer tout à l'heure ici deux personnes de grande qualité. Donnez votre parole de ne pas vous permettre un seul geste, un seul mot pendant l'action, et quel que soit l'événement, d'en garder un profond secret. — Je ne me vante pas, monsieur, d'être un homme de grande qualité; mais il est vrai que je possède, avec quelques richesses, un ancien nom:

J'ai moi-même rendez-vous ici pour me battre. Peut-être vous trompez-vous, peut-être serai-je l'un des deux acteurs de la scène malheureuse dont vous exigez que je reste spectateur tranquille. — Monsieur, nous saurons bientôt si cela doit être : en attendant, mettez ce masque, et donnez votre parole d'honneur.

On conçoit que je fis et que je promis tout ce qu'ils voulurent.

Près d'une heure s'était passée depuis que je me trouvais dans cette situation, qui commençait à me paraître inquiétante, quand je crus entendre quelque bruit vers l'extrémité de l'allée qui aboutissait à la grande route. Un moment après je vis entrer du même côté, dans le chemin de traverse où j'étais, une chaise de poste, environnée de plusieurs hommes armés et masqués. Il me parut que cette troupe, que je crus d'abord toute composée d'assassins, venait de s'assurer du laquais et du postillon, et forçait le maître à mettre pied à terre. Tremblant qu'il ne fût massacré devant moi, je voulus, dans le premier mouvement d'un zèle téméraire, m'élançer à son secours : les deux hommes qui veillaient sur moi se contentèrent de me retenir, en me disant : Voici le moment critique, songez à ce que vous avez promis.

Cependant l'inconnu, toujours entouré, avançait vers nous d'un pas ferme et d'un air délibéré. Plus il approchait, plus je croyais reconnaître les traits d'un jeune homme que je n'avais pas vu depuis long-temps. Lorsqu'il fut à très-peu de distance, l'un de mes gardiens alla droit à lui,

le pria de s'arrêter, et lui dit : Un homme d'honneur se plaint que vous lui avez fait une mortelle injure, et prétend tout à l'heure en obtenir la réparation. S'il tombe sous vos coups, il promet qu'aucun détail de ce combat ne sera jamais su de personne; s'il ne meurt pas de ses blessures, il s'engage à revenir dans le même lieu, aussitôt qu'il sera guéri, pour y soutenir encore sa querelle, qui ne peut être complètement vidée que par la mort de l'un des deux champions. Prenez les mêmes engagements, monsieur le comte, et jurez, sur votre honneur, de les remplir. Quoi! répondit le jeune homme, mylord Barrington se fâche de ce que j'ai quitté l'Angleterre, sans faire mes adieux à son auguste épouse! Il faut convenir que ces maris font partout un singulier peuple! Cet époux d'outre-mer surtout me paraît d'une bonne force : voulait-il que je brûlasse d'une éternelle flamme pour sa langoureuse moitié? D'ailleurs, s'il me gardait rancune, que ne me l'a-t-il dit dans son pays? que ne s'est-il ensuite rendu à Bruxelles, où je me suis arrêté long-temps, parce qu'on m'a dit qu'il me cherchait! Pourquoi venir, après six semaines, avec cet épouvantable attirail, m'attaquer dans ma patrie, au moment où j'y rentre... Ah! ça, mais j'espère que ce n'est pas à coup de poings que nous nous battons?

A sa voix, comme à sa figure, à la gaieté de ses discours, comme à son sourire moqueur, il ne me fut plus permis de méconnaître Rosambert. Alors seulement je commençai à soupçonner l'étrange vérité : O! madame de B\*\*\*, ce fut pour

vous que mon cœur tressaillit ! mais je me gardai bien de montrer par quelques gestes, ou d'exprimer par quelques mots ma surprise extrême et ma terreur profonde ; j'étais lié par mes sermens.

Déjà pourtant on présentait à Rosambert un cheval qu'on l'invitait à monter, et un pistolet qu'on le priait de charger lui-même. Le comte, aussitôt à cheval, tout en chargeant son arme, dit à ceux qui l'environnaient : Oui, vous avez raison, voici le combat si cher à messieurs d'Albion... Au pistolet près, je dois de grands remerciemens au magnifique lord ; il me rajeunit de plus de mille ans. En vérité, messieurs de la table ronde, l'heroïque parade que le prud'homme nous fait jouer ici, ressemble tout-à-fait à une aventure du roi Artus. Comme les preux de son temps, vous arrêtez les passans sur les grands chemins, pour les forcer gracieusement à rompre des lances avec vous. En jetant les yeux sur moi, Rosambert continua : Ce cavalier si joliment tourné, qui fait bande à part, qui ne dit mot, qui ne se mêle en rien de vos forfanteries, est-ce un gentil damoiseau qu'il faut que je délivre ? ou quelque grande princesse en homme travestie ? Je l'aimerais mieux, moi ! et le géant que je dois pourfendre, le fameux géant, où donc est-il ? L'étranger qui avait jusqu'alors porté la parole, dit à Rosambert : M. le comte, jurez de remplir les conditions prescrites. — Foi de gentilhomme ! messieurs, s'écria-t-il.

L'un de mes gardiens donna le signal par un coup de feu. Nous vîmes aussitôt un cavalier accouru à toutes brides de l'autre extrémité de l'al-

lée. Rosambert l'attendit sans s'ébranler; mais soit qu'il présুমât beaucoup de lui-même, soit qu'il ne conservât pas tout le sang-froid nécessaire en ces occasions, il fit feu de trop loin sur son ennemi, qu'il manqua. L'autre, au contraire, montrant et plus d'adresse et plus d'intrépidité, tira presque aussitôt, mais enfin tira le dernier. La balle siffla aux oreilles de Rosambert, emporta une boucle de ses cheveux, et frappa son chapeau de manière qu'elle le fit sauter. Le comte, en le reprenant, s'écria : Ceci devient sérieux; c'est à ma cervelle qu'il en veut, le beau masque!

Son adversaire, en effet, s'était comme moi couvert le visage d'un mince carton; mais je ne pus m'empêcher de frémir en reconnaissant le frac anglais sous lequel, ce matin même, la marquise avait paru devant moi chez Justine!

Le vicomte de Florville, car je ne doutais plus que ce fût lui, venait de retourner son cheval et regagnait au galop le bout de l'allée, d'où tout à l'heure il était venu. Rosambert, qui le suivait des yeux, reprit : Voilà bien le frac national de mylord; mais de par Saint-George, ce n'est pas là son épaisse encolure. Messieurs, ajouta-t-il d'un ton où perçaient le dépit et l'audace, je n'aurais point osé faire à la nation anglaise cette injure, de croire que ses braves fussent dans l'usage de se battre par mascarade et par procuration. Au reste je vais tâcher, m'eût-on prudemment détaché le plus habile arquebusier des trois royaumes, je vais tâcher de faire en sorte qu'un étranger, fût-il le diable, n'ait pas à se glorifier d'avoir remporté

sur un Français une victoire sans danger. . . . . O toi ! qui ne manques jamais une hirondelle au vol, mon cher Faublas, où es-tu ? que n'ai-je pour le châtiment d'un traître et pour l'honneur de la France, que n'ai-je en ce moment ton coup d'œil si prompt et ta main toujours sûre !

Le comte ayant rechargé son arme, un nouveau signal fut donné. Rosambert cette fois ne demeura pas immobile ; il poussa vigoureusement son cheval, et les deux adversaires, s'étant rencontrés à peu près au milieu de la lice, se tirèrent à la distance de cinq ou six pas. Le comte ne perça que le collet de l'habit de son ennemi, qui, plus heureux, lui fracassa l'épaule droite et le jeta par terre.

Le vainqueur, aussitôt se démasquant, fit voir au vaincu stupéfait le visage de madame de B\*\*\*. Tiens, lâche, dit la marquise, regarde, reconnais-moi, meurs de honte. C'est une femme qui t'immole ! Tu n'as eu du courage et de l'adresse que pour l'insulter !

Rosambert parut un moment accablé de la douleur de sa blessure et de l'ignominie de sa défaite ; un moment il fixa sur la marquise des yeux égarés. Mais bientôt, reprenant son caractère, il lui adressa, d'une voix éteinte, ces mots entrecoupés : Quoi ! belle dame... c'est vous... que j'ai eu... le bonheur de revoir !... Que les temps... sont... changés, cependant !... notre dernière... entre... vue... m'amu... sa davantage... et vous... aussi, friponne... quoi que... vous en puissiez... dire. Ingrate ! est-ce ici, est-ce ainsi... que vous deviez mettre... hors de combat... un bon jeune homme,

jadis venu... tout exprès de Paris à Lu.... à Luxembourg... pour vous procurer... un... doux... passe-temps! — Rosambert, lui répliqua la marquise, tu voudrais en vain dissimuler ta rage et tes douleurs. Le ciel est juste; je puis m'applaudir d'une double vengeance; ton châtiement, qui déjà commence, n'est pas prêt à s'achever. Souviens-toi de nos conditions; souviens-toi que mon ennemi doit garder mon secret partout, et me ramener ici ma victime.

Le comte, soulevant sa tête avec effort, la tourna de son côté : Ce jeune homme, dit-il, c'est sûre... ment le chevalier de Faublas!... Fau... blas! J'étais mon masque, je fus à lui. Embrassons-nous d'abord, continua-t-il. Elle m'a... vaincu, mon ami.... n'en soyez point étonné;.... ce n'est pas la première fois qu'elle... m'abat. Et vous, pendant que j'invoquais..... bonnement votre nom, vous étiez là, qui..... faisiez des vœux... contre moi;... mais je vous le pardonne... Elle est si.... aimable! venez.... me voir.... à Paris, si je n'y arrive pas.... justement pour.... m'y faire.... enterrer.

La marquise alors me prit à l'écart, et me dit : Chevalier, pardonnez-moi le mystère que je vous ai fait du péril où j'allais m'exposer, et la ruse dont je me suis servie pour vous en rendre le témoin. Mon amant, hélas!.... avait vu l'outrage; mon ami devait être présent à la réparation. Faublas, je le sais bien, me gardait encore tant d'attachement, qu'il se fût volontiers chargé d'épouser ma querelle; mais il ne m'eût peut-être

point assez estimée pour me juger digne de la soutenir moi-même. Cependant, ajouta-t-elle avec une joie mêlée de fierté, je viens de prouver qu'il y a six mois je ne prenais point un engagement au-dessus de mes forces, lorsque, réduite à l'affreuse nécessité de vivre seulement pour ma vengeance, je jurais de vous étonner en l'accomplissant. Maintenant, Faublas, tout ce qu'il y avait d'équivoque ou d'obscur pour vous dans mes discours de ce matin s'explique de soi-même : vous sentez de quelle crainte je ne pouvais me défendre, quand, les larmes aux yeux, je demandais à mon ami s'il ne serait pas cruel de ne se voir plus. Vous concevez de quelle espèce d'inquiétude j'ai dû sentir l'atteinte, quand l'amant de Sophie m'annonça qu'il venait de la retrouver. Ah ! croyez-moi, j'ai d'abord compris que Duportail avait pu vous reconnaître sur la route de Montcour, et je serais vraiment désolée que ce voyage de Compiègne eût laissé le temps à votre beau-père de vous enlever encore votre épouse. Faublas, si ce malheur était arrivé, n'ayez pas l'injustice d'en accuser votre amie. Dites-vous, pour ma justification, qu'au moment où je vous fis remettre, sous le nom de M. de B\*\*\*, ce prétendu cartel, rien ne pouvait donner à deviner qu'en revenant avec madame de Lignolle, vous retrouveriez Sophie. Dites-vous qu'il n'était plus, ce matin, nécessaire de vous renvoyer à Fromonville, puisqu'il ne vous eût jamais été possible, quelque diligence que vous eussiez faite, d'y arriver avant les émissaires fidèles, qu'aussitôt j'y ai dépêchés

avec l'ordre exprès de veiller sur les démarches de Duportail, s'il habitait encore sa retraite, ou de le poursuivre s'il l'avait déjà quittée. Maintenant que rien ne vous retient plus, allez et...

Madame de B\*\*\* fut interrompue par des cris perçans qui semblaient partir de la chaise de poste de Rosambert, restée dans le chemin de traverse, du côté, mais à quelque distance de la grande route. Nous courûmes tous au bruit; il ne resta près du blessé que le chirurgien qui bandait sa plaie. En approchant, nous vîmes derrière la voiture du comte un cabriolet, dans lequel se débattait une femme retenue par les mêmes hommes qui s'étaient assurés du laquais et du postillon de Rosambert. Grands dieux! s'écriait-elle, des gens masqués! C'en est donc fait! Ils n'auraient pu le vaincre; ils l'ont assassiné!..... Ah! dit-elle en poussant un cri de joie, le voilà! le voilà! Puis, d'un ton douloureux: Perfide, il est donc vrai que vous avez eu l'inhumanité de profiter de mon sommeil?...

La marquise me demanda tout bas si ce n'était pas la petite comtesse? Je réponds, oui: et je m'élançai dans les bras de ma maîtresse.

Est-ce fini, me demanda-t-elle. J'ai entendu tirer plusieurs coups? Quels sont ces gens qui m'ont arrêtée? C'était à l'épée que vous deviez vous battre! Je suis tremblante... saisie d'effroi. Ton ennemi, où est-il? es-tu vainqueur? Il ne devait amener personne? pourquoi tout ce monde? ces armes? ces masques?..... Mon ami, que je suis contente de te voir!.... que j'ai peur!....

cruel! que je vous en veux de m'avoir lâchement abandonnée!

Ainsi madame de Lignolle annonçait, par le désordre de ses questions, le désordre de ses idées; il me sera plus difficile de peindre celui de sa personne : dans son regard, tout à l'heure attendri, maintenant terne et bientôt étincelant, vous eussiez vu tour à tour et presque en même temps les douces erreurs de l'espérance, les mortelles rêveries de la crainte, l'ivresse de l'amour heureux et les fureurs de l'amour trahi. Vous eussiez vu, sur son visage dont l'étonnante mobilité m'effrayait, toutes les passions impétueuses se livrer de rapides combats. Chaque muscle semblait tourmenté d'un mouvement convulsif, l'expression de chaque sentiment passait comme un éclair.

Le croirais-tu, continua-t-elle, j'ai pu dormir quand tu n'étais plus là! j'ai pu dormir jusqu'à midi! mais de quel sommeil, grands dieux! quels horribles songes le troublaient! tu m'échappais à chaque instant; et je ne voyais plus auprès de moi que des objets affreux : le marquis, la marquise, ta femme! . . . ta femme! c'est moi qui suis ta femme! n'est-il pas vrai, mon ami? . . . ne l'oubliez jamais, jamais, monsieur! et le marquis, l'as-tu tué? — Non, mon amie. — Allons, dit madame de B\*\*\*, que cet entretien sans doute inquiétait, allons, Florville! à cheval, à cheval! vous n'avez pas de temps à perdre? — Qu'appellez-vous, du temps à perdre? s'écria la comtesse en lançant un regard terrible au vicomte de Florville.

est-ce qu'il perd son temps quand il est avec moi? Quel est cet impertinent jeune homme? me demanda-t-elle. — Un parent de M. de B\*\*\*. — Tiens, mon ami, tous ces gens-là me font peur... Oh! que je souffre depuis hier! Trembler sans cesse pour moi! pour lui! quel supplice! Perpétuellement m'occuper de cette rivale qui veut me l'enlever! de cet ennemi qui menace ses jours! tu l'as blessé? — Non mon amie. — Vous ne l'avez pas blessé, monsieur?... Regardez; je lui avais tant recommandé!... Mais comment? Il n'est donc pas encore arrivé, le marquis? — Florville! reprit madame de B\*\*\*; les heures s'envolent, la nuit s'approche. — Eh! de quoi se mêle donc cet étranger? répliqua la comtesse... Faublas, ne l'écoute pas, reste là... Que je souffre depuis hier! que l'amour devient fatal, dès qu'il cesse d'être heureux! que ses tourmens paraissent insupportables quand ils ne sont pas partagés! — Que distu, mon Eléonore! mon cœur est navré de tes peines. — Oui! Eh bien, si cela est, me voilà consolée. Je suis contente, allons-nous-en. — Je répétai avec elle : Allons-nous-en.

Chevalier, s'écria la marquise, oubliez-vous qu'un devoir pressant vous appelle? — Hélas! — Ce n'est point à Paris que vous êtes attendu.

Je me dégageai des bras de la comtesse; et du brancard de son cabriolet je sautai sur le cheval que me présentait la marquise. Il va se battre, dit madame de Lignolle. Je veux le suivre! Je veux être présente à ce combat! — Le vicomte, prompt à la rassurer, lui répondit : Calmez-vous,

il n'y a pas de danger pour lui ; ce combat est fini. — Fini ! répéta-t-elle douloureusement , fini . . . . c'est donc à Fromonville ? . . . . l'ingrat m'abandonne encore ! le barbare me sacrifie !

Elle voulut s'élançer après moi ; les gens du vicomte la retinrent. Elle poussa des cris d'inquiétude et de fureur ; elle tomba sans connaissance au fond de son cabriolet.

Ah ! qui n'eût plaint cet enfant trop sensible ? qui ne se fût ému de ses douleurs ? qui n'eût frémi de son danger ? La marquise ne fit aucun effort pour m'empêcher de descendre de cheval et de remonter dans la voiture de la comtesse : je fus même extrêmement touché de voir madame de B\*\*\* prodiguer ses soins à madame de Lignolle. D'une main elle soutenait la tête de mon amante ; de l'autre elle lui vidait ses flacons sur le visage , elle essuyait avec un mouchoir la sueur froide qui coulait sur son front : Pauvre enfant ! disait-elle , regardez comme ils se sont éteints , ces yeux qui brillaient tout à l'heure du plus vil éclat ! Quelle pâleur couvre ses joues que j'ai vues colorées d'un rose si tendre ! pauvre enfant ! — Mon dieu ! vous m'alarmez , mon amie ! croyez-vous qu'il y ait du danger ? — Du danger ? . . . peut-être. La comtesse est d'un caractère violent et paraît vous aimer déjà beaucoup. — Oh ! oui , beaucoup. D'ailleurs , elle a depuis hier des indispositions légères , mais fréquentes ; des maux de cœur . . . — Elle serait déjà enceinte ! Ah , tant mieux , s'écria madame de B\*\*\* , dans l'effusion d'une vive joie ; puis tout à coup elle réprima ce mouvement , et

d'un ton de commisération, elle reprit : Tant mieux... pour vous... non pour elle!... Pour elle, c'est un événement fâcheux qui l'expose de bien des manières... — Qui l'expose!... Et moi, que je suis à plaindre aussi! Dans quel embarras nouveau je me trouve! l'une est ici qui se meurt de la seule crainte que je ne la quitte! l'autre est là-bas qui se désespère que je l'aie quittée : dites-moi donc comment je vais faire? apprenez-moi quel parti...? — Tout à l'heure, interrompit-elle, je vous engageais à partir; j'avoue que maintenant, à votre place, je me trouverais moi-même fort empêchée. Sans doute il faut consulter votre cœur! mais vous devez aussi prendre conseil des circonstances. — Consulter mon cœur! je n'y trouve que des irrésolutions, des combats. Prendre conseil des circonstances! ne sont-elles pas de l'une et de l'autre part également inquiétantes, pressantes, impérieuses? O! mon amie! je vous en conjure, prenez pitié de ma situation vraiment cruelle; finissez mes perplexités, conseillez-moi. — Que pourrai-je vous dire? S'il ne s'agit que des lois que le devoir vous impose, elles ne sont point équivoques... Il est pourtant vrai qu'il paraît cruel d'abandonner la comtesse dans l'état où la voilà... Elle est très-vive... Vous la croyez enceinte... et la pauvre petite vous aime... comme il faut vous aimer, beaucoup trop!... Partir dans ce moment-ci, c'est certainement la livrer à des agitations qui peuvent lui coûter la vie... Il semble plus probable que Sophie, d'un caractère beaucoup plus doux... Sophie, accou-

tumée depuis long-temps à l'absence... à l'abandon peut-être... supportera moins impatiemment... Cependant ce n'est pas une chose que je veuille garantir. Il est tout-à-fait possible que votre épouse, ne vous voyant pas revenir, et se croyant délaissée pour toujours, en soit au désespoir. — Au désespoir ! — Oui, répéta d'une voix faible madame de Lignolle, qui reprenait enfin l'usage de ses sens, au désespoir ! Elle me reconnût, elle me dit : C'est vous, Faublas, vous ne m'avez pas quittée ? vous avez bien fait, restez là, je le veux, restez là. Elle dit à la marquise : Et toi, farouche étranger, laisse-nous. Cruel ! mes maux te trouvent insensible ! tu n'as donc jamais eu besoin de la pitié de personne, toi ? tu n'as donc jamais aimé ? — Si vous saviez à qui vous faites ces reproches, répondit le vicomte, en lui prenant la main ; si vous saviez que madame de Lignolle, quoique bien malheureuse, est moins à plaindre que l'infortunée qui lui parle. Et moi aussi, j'ai brûlé de cet amour qui vous consume ! Et moi aussi, j'ai connu ses passagères délices et ses inconsolables regrets. Comtesse, infortunée comtesse, vous avez encore beaucoup à souffrir, si vous devez souffrir autant que moi !

Ici mes yeux rencontrèrent ceux de la marquise ; ils étaient humides, les siens, et leur regard fit palpiter mon cœur !

Serait-il vrai, continua-t-elle avec plus de véhémence ; serait-il vrai qu'une divinité maligne présidât aux humaines destinées, et prît un horrible plaisir à faire de ses dons précieux la plus

inégale distribution? Serait-il vrai que, par le raffinement d'un calcul barbare, elle ne se montrât si prodigue envers un très-petit nombre d'êtres privilégiés, que pour tourmenter plus sûrement la foule immense des autres individus maltraités de son avarice? Quoi! jeune homme trop favorisé, les grâces qui attirent, l'esprit qui séduit, les talens qu'on envie, la beauté qu'on admire, la sensibilité qui plaît aux yeux et charme l'âme, toutes ces qualités et mille autres dont l'assemblage n'a peut-être jamais brillé qu'en toi; quoi donc! un impitoyable dieu ne te les aurait données que pour le désespoir de tes rivaux, et le supplice de tes amantes? Et la constance, cette vertu qui seule manque à toutes tes vertus; la constance, il ne te l'aurait refusée, ce dieu jaloux, qu'afin qu'il n'y eût sur la terre, pour aucune femme, l'espoir d'une grande félicité sans un grand mélange de peines, et dans aucun homme un modèle absolu de perfection. Quoi! ceux de ton sexe, qui, ne te connaissant pas encore, oseront te disputer le prix de la valeur ou de la tendresse, tous ceux que la nature aura le plus favorablement distingués, doivent-ils nécessairement paraître n'avoir encouru que sa disgrâce, quand le moment sera venu de les comparer? Quoi! toutes les mortelles qui t'auront vu seraient-elles invinciblement contraintes au plus prompt amour, hélas! et forcées au plus long repentir? O destinée!

La comtesse avait écouté la marquise avec une attention mêlée d'étonnement. Qui que vous soyez,

lui dit-elle, il vous est bien connu. Vous parlez de lui comme j'en aurais parlé moi-même. Me voilà un peu réconciliée avec vous; mais permettez que nous nous quittions. Allons-nous-en, Faublas, allons-nous-en... Ré bien! vous ne dites mot! vous ne voulez pas?

Toujours combattu de plusieurs craintes et de plusieurs désirs, je jetai sur la marquise un regard qui lui annonçait mes irrésolutions et le besoin que j'avais d'être déterminé par ses avis. Le vicomte me comprit, et s'expliqua: — Vraiment! je ne balancerai plus; j'irai à Fromonville... — A Fromonville! interrompit la comtesse — Demain, reprit l'autre; et ce soir, je rentrerai dans Paris avec madame de Lignolle. — Voilà ce qu'on appelle un bon conseil! s'écria la comtesse; j'en approuve fort la dernière partie; et toi, Faublas? — Moi aussi, mon *Éléonore*.

Dans le transport de sa joie, madame de Lignolle embrassa madame de B\*\*\*, et je l'avoue, ce ne fut pas sans un vif plaisir, que, pendant quelques minutes, je sentis unies et pressées dans mes heureuses mains, les mains de ces deux charmantes femmes.

Monsieur, reprit la comtesse en s'adressant au vicomte: Nous allons vous dire adieu; mais permettez auparavant une question que je vais vous faire, parce que je suis jalouse. Je le suis, je n'en fais pas mystère. Tout à l'heure, vous pleuriez presque: vous êtes malheureux en amour, et c'est la faute du chevalier. Rendez-moi le service de m'apprendre près de qui le chevalier vous a sup-

planté?... Monsieur, poursuivit madame de Lignolle, qui ne pouvait deviner la véritable cause de l'embarras que la marquise laissait paraître, vous pardonneriez à son amie d'imaginer qu'en effet il méritait la préférence; mais au moins je crois, et je ne cherche pas à vous faire un compliment; je crois que vous étiez fait pour qu'on balançât quelque temps entre vous et lui... Monsieur, reprit-elle encore, je vous supplie d'achever la confidence que je ne vous demandais pas, ne craignez rien pour votre secret, vous avez le mien.

— Madame, répondit le vicomte, enfin déterminé sur la réponse qu'il devait faire à l'embarrassante question dans un moment de trouble, on se plaint de mille choses... — Ah! je vous en prie, dites-moi quelle maîtresse Faublas vous a... — Madame, je suis comme monsieur vous le disait tout à l'heure, parent de M. de B\*\*\*. J'adorais sa femme... — Sa femme! ne m'en parlez pas; je la déteste! — Vous êtes donc une ingrate, car elle vous aime. — Qui vous l'a dit? — Elle-même. — Elle me connaît? — Elle a eu le plaisir de vous voir et de vous parler. — Où cela? — Voilà ce que je ne puis vous dire. — Hé bien! oui, elle a tort de m'aimer; car je vous le répète, je la déteste. — Peut-on vous en demander la raison? — La raison?... c'est une femme dangereuse... — Ses ennemis l'assurent. — Intrigante... — Les courtisans le publient... — Pas assez jolie pour faire tant de bruit. — Les femmes le disent. — Galante d'ailleurs. — Elle ne manque ni d'attraits, ni d'esprit. Comment ne lui prêterait-on pas quelques

aventures? — Quelques! Elle en a eu mille! — Désigne-t-on quelqu'un? — Je le crois! moi qui ne vais pas souvent dans le monde, je lui en connais trois. — Voulez-vous nommer? — Le comte de Rosambert. — Il est bien fat; et elle l'a toujours nié. — La bonne raison!... — Faublas. — Oh! celui-là, je ne conteste pas! Le troisième! — M. de \*\*\*. — M. de \*\*\*! répéta la marquise, que je vis dans le même moment plusieurs fois rougir et pâlir. — Oui, M. de \*\*\*, le nouveau ministre, à qui elle s'est donnée pour obtenir la liberté du chevalier. . . Ce que je vous dis là vous fait de la peine? — M. de \*\*\*, répéta la marquise, avec moins de trouble et un étonnement plus marqué. — Cela vous fait de la peine. Je vois que vous êtes encore bien épris. — M. de \*\*\*! voici une accusation bien nouvelle. — C'est que l'intrigue n'est pas ancienne. — Mais au moins, a-t-on quelques preuves? — Comment voulez-vous qu'on en ait? Ils n'ont pas appelé de témoins. — Cependant, madame, vous osez assurer cela? — Monsieur, parce que tout le monde l'assure. — Tout le monde? Chevalier, vous le saviez donc? — Vicomte. . . , on me l'a dit, mais je ne le crois pas. — Cela ne fait rien, me repliqua-t-il d'un air mécontent, vous deviez m'en avertir. — Oui, dit la comtesse, c'est rendre service à un galant homme, que de l'éclairer sur la conduite d'une coquette qui le trompe. Monsieur, je vous plains sincèrement d'être tombé dans les filets de celle-là; vous paraissez mériter de rencontrer mieux. . . Mais venons à ce qui me touche. Le chevalier ne vous

donné plus d'inquiétude? — Pardonnez-moi, madame. — Voyez-vous, monsieur! s'écria la comtesse en me regardant... Il y va donc souvent chez la marquise? demanda-t-elle au vicomte. — Quelquefois. — Voyez-vous, monsieur, vous y allez quelquefois!... — Il est donc amoureux d'elle encore? — Encore un peu, je crois. — Voyez-vous, monsieur, vous en êtes amoureux! — Cependant, reprit la marquise, il ne faut pas tout-à-fait s'en rapporter à moi. J'y suis intéressée; je vois peut-être mal. — Oh! vous voyez bien, monsieur, vous voyez trop bien... Faublas, laissez-moi faire, je saurai vous empêcher d'aller chez cette coquette, et de l'aimer!... Nous vous quittons, poursuivit-elle en s'adressant à madame de B\*\*\*. Après la scène dont vous venez d'être témoin, je ne vous demande pas le secret et j'y compte; car tout en vous, monsieur, prévient favorablement.... S'il y avait une troisième place dans mon cabriolet, je me ferais un vrai plaisir de vous l'offrir.... Je vous avoue que je serai charmée de cultiver votre connaissance. Venez me voir à Paris. Le chevalier m'obligera, s'il veut bien vous amener... Ou faites mieux, venez seul; vous n'avez besoin d'être présenté par personne. Venez, et je vous promets, si cela vous fait décidément trop de peine, je vous promets de ne jamais vous dire de mal de la marquise, quoique ce soit une méchante femme.

Nous partîmes. Je donnai quelques louis au postillon, qui nous conduisit à la Croix Saint-Ouen, où la comtesse l'avait pris, et qui promit

de ne rien dire de tout ce qu'il avait vu. Madame de Lignolle aussi crut devoir acheter la discrétion de son laquais *Lasleur*, qu'elle s'était vue forcée de faire son compagnon de voyage, et par conséquent le confident de nos amours.

Ma jeune amie cependant m'accablait de caresses que je lui rendais, de reproches que je ne méritais plus, et de questions auxquelles il m'était impossible de répondre. En vain je lui représentais qu'il devait lui suffire que son amant ne fût ni mort, ni blessé, ni forcé de la quitter en quittant son pays : elle n'était pas contente du secret auquel m'obligeait cette parole d'honneur, que je ne devais pas donner, disait-elle.

La conversation tomba naturellement sur le vicomte de Florville. Il est fort aimable, ce jeune homme, s'écria la comtesse, qui paraissait observer curieusement l'impression que ses discours faisaient sur moi. — Fort aimable. — Il a des grâces ! beaucoup. — De la tournure ! — Vraiment ! — Une très-jolie figure. — Très-jolie. — Une voix douce comme toi. — Oui, la sienne est un peu trop claire cependant ; il y manque quelque chose. — C'est un enfant. — Sans doute. — Que peut-il avoir ? seize ans ? — Tout au plus. — N'importe, reprit-elle avec affectation, il est charmant ! — Charmant. — Il paraît plein d'esprit et de sensibilité ! — Comme tu dis, mon amie.

Ainsi, je ne parlais que par monosyllabes, de peur de trop parler, et j'affectais beaucoup d'indifférence, afin d'éloigner toute espèce de soupçon.

Voulez-vous bien me répondre autrement ? s'écria madame de Lignolle — Qu'y a-t-il donc ! — Il y a que votre sang-froid me désespère ! — Mon sang-froid... — Moi, j'ai l'air d'avoir remarqué ce jeune homme ; j'en dis beaucoup de bien ! Tout cela ne vous émeut seulement pas ! — Je ne vois pas ce qui pourrait me fâcher... — C'est de quoi je me plains. Vous ne témoignez point la moindre inquiétude ? — C'est qu'en vérité, mon amie, je n'en puis prendre aucune, lui répliquai-je en riant. — Pourquoi cela, monsieur ? pourquoi n'auriez-vous pas un peu de jalousie ? J'en ai bien, moi ! — Éléonore, je te répète que le vicomte ne peut m'alarmer. — Ne riez pas, monsieur, je n'aime pas qu'on rie quand je parle raison. Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi le vicomte... — Pourquoi !... Parce que c'est... un enfant. — Et vous ? ne dirait-on pas que vous êtes vieux ? — Et puis ma sécurité se fonde sur l'estime que tu m'inspires. — L'estime ! l'estime !... Pas tant d'estime, monsieur, et plus d'amour. Je l'ai souvent entendu dire dans le temps que je n'y comprenais rien ; et, maintenant que je m'y connais, je sens que cela est trop vrai : on n'est bien amoureux que lorsqu'on est bien jaloux. Devenez jaloux si vous voulez me plaire. — Soyez donc contente, madame ; je vous avoue que je n'étais pas tranquille pendant que vous examiniez le vicomte avec une attention.... — Voilà, interrompit-elle en m'embrassant, voilà ce que j'appelle parler ! voilà ce qu'il fallait dire tout de suite... Cependant, Faublas, ne t'alarme pas ! Va, je n'admire le vicomte que pour t'admirer da-

vantage! je me disais : Il est bien ce jeune homme! fort bien! Mais mon amant est mieux! beaucoup mieux! Mon amant n'a pas une figure moins charmante! et sa taille est plus belle! On remarque dans son air, dans son maintien, dans toute sa personne, je ne sais quoi de plus imposant, de plus fier, qui étonne sans effrayer... Cela ne m'effraie pas, moi! cela me fait plaisir... de l'esprit, de la sensibilité? Pourrait-il en avoir autant que toi, le vicomte? autant que toi, qui toute la journée me fais rire, et de temps en temps me fais pleurer!... C'est alors que je suis bien contente, car tu ne te moques pas comme les autres hommes, qui rient de nos larmes : au contraire, mon ami, tu me consoles en te chagrinant avec moi; tu sais pleurer, toi, tu sais pleurer!... Va, sois parfaitement tranquille. Je te reconnais aussi supérieur à ce joli garçon que lui-même me paraît l'être à tous ceux que j'ai vus... Dis-moi, ton père l'aime-t-il le vicomte? — Beaucoup! — Eh bien, il devrait marier ta sœur avec ce jeune homme-là. Cela ferait un charmant couple. — Voilà une idée qui paraît toute simple, et que pourtant je n'aurais pas eue! — Vraiment, je vois à cela quelque obstacle : le vicomte est engagé de cette marquise. C'est bien dommage... Tiens, sais-tu pourquoi je l'ai engagé à venir chez moi? je vais te le dire, car le moyen de te rien cacher! Il est jaloux de toi, puisqu'il est amoureux de madame de B\*\*\*. Il me dira si tu vas chez elle. — Fort bien trouvé! — Certainement! je ne suis point la dupe de votre fausse

païeté; ce n'est pas de bon cœur que vous riez. J'ai toujours eu le projet de vous empêcher d'aller chez cette méchante femme, et le hasard vient de m'en offrir un moyen que je ne me consolerais pas d'avoir négligé.

Cependant nous avançons..... du côté de Paris, il est vrai, ma Sophie! mais console-toi, c'était aussi du côté de Fromonville. Sophie! j'allais encore chercher dans la maison de ta rivale, une de ces nuits que je trouvais si courtes; mais pardonne! Va, je songeais moins aux plaisirs de la nuit prochaine, qu'aux délices du jour qui devait lui succéder, de ce jour, où, dans les bras de ma femme, je pourrais goûter enfin le suprême bonheur, depuis si long-temps désiré. Réjouis-toi, ma Sophie: il est vrai que dans ce moment même je reçois un baiser de madame de Lignolle; il est vrai que cette douce faveur est la récompense d'un soupir qu'Éléonore vient de surprendre; mais, ô ma Sophie! réjouis-toi: ce soupir si tendre, il ne m'était pas échappé pour elle!

Nous quittâmes la poste au Bourget, à ce même village où j'avais renvoyé Jasmin: les chevaux de la comtesse y étaient restés dans une auberge: nous les reprîmes; ils nous eurent bientôt ramenés dans Paris. On conçoit que Faublas, maintenant vêtu comme il lui convenait de l'être toujours, ne pouvait, sans avoir auparavant changé d'habits, aller chez madame de Lignolle, représenter mademoiselle de Brumont: ce fut donc chez madame de Fonrose que nous prîmes le parti de descendre.

Cruels enfans , dit la baronne , d'où venez-vous donc ? — Nous mourons de faim , répondit la comtesse. Faites-nous donner à souper.

Pendant que nous commencions à dépecer la poularde qu'on venait d'apporter, madame de Fonrose disait à madame de Lignolle : Je me suis rendue chez vous à l'heure du dîner. On m'a beaucoup inquiétée en m'apprenant que, désespérée de la fuite de mademoiselle de Brumont, vous veniez de sortir pour l'aller chercher. Il y avait déjà quelques heures, poursuivit-elle, en s'adressant à moi, que M. de Belcour, accompagné de mademoiselle de Faublas, était venu me faire une courte visite. Tous deux partaient pour Fromonville, persuadés que vous étiez allé vous battre. Ils n'imaginaient pas qu'un intérêt moins cher que celui de l'honneur pût vous empêcher de courir avec eux vous jeter aux pieds de votre épouse. Tous deux tremblent pour vous ; tous deux, je ne puis vous le dissimuler, seront en proie aux plus mortelles inquiétudes, si vous ne les avez pas rejoints avant le milieu du jour qui va bientôt paraître.

Déjà la comtesse ne songeait plus à son repas à peine commencé. Elle interrompit la baronne pour lui déclarer qu'elle ne souffrirait pas que je la quittasse, et elle ajouta qu'il lui paraissait très-étonnant que madame de Fonrose, qui se prétendait son amie, se permît de donner en sa présence même de tels conseils à son amant. La baronne ne fut point embarrassée de se justifier : Si vous adorez le fils, dit-elle, j'aime le père ; M. de Belcour

ne me pardonnerais pas d'avoir contribué, dans une circonstance aussi grave, à tenir son fils éloigné de lui. D'ailleurs, ma chère enfant, qu'exigez-vous du chevalier? qu'il viole inutilement toutes les bienséances! Je suis loin de lui conseiller une infamie; je ne lui dis pas de vous abandonner, mais d'aller trouver Sophie, de la ramener, et de faire ensuite comme les gens du monde, comme les meilleurs maris, qui savent concilier l'amour qu'ils ont pour leurs maîtresses et les bons procédés qu'ils doivent à leurs femmes. Se conduire autrement, ce serait vous perdre. Je vous demande, par exemple, si le chevalier peut continuer à demeurer chez sa maîtresse, lorsque sa femme n'est plus absente? s'il doit ainsi publiquement afficher le désespoir de l'une et les bontés de l'autre? En supposant que vous fussiez assez aveuglée par votre passion pour attendre de lui cette extravagance, et qu'il fût assez faible pour ne vous la point refuser, je demande si tout le monde ne saurait pas bientôt que M. de Faublas s'est fait demoiselle chez vous, parce qu'il s'ennuyait d'être homme chez lui? Je ne parle pas de M. de Lignolle; espérons que le dieu protecteur des amans, fera pour ce mari-là ce qu'il fait communément pour les autres : espérons que ce digne époux sera le dernier de Paris qui apprendra que vous l'avez rendu la fable; mais sa famille verra-t-elle tranquillement l'ineffaçable ridicule dont chaque jour le couvrira.

Sa famille! que m'importe sa famille? répondit la comtesse, qui n'avait opposé jusqu'alors aux

prudents avis de la baronne, que des cris, des pleurs, et mille exclamations déraisonnables. — Que vous importe? répliqua madame de Fonrose. Eh! mais, comptez-vous retenir le chevalier, malgré les gémissemens de sa veuve, qui ne manquera pas de le réclamer en criant au scandale, malgré l'interminable bavardage de votre sempiternelle tante, qui viendra chaque matin vous radoter ses gothiques principes; malgré le fameux capitaine Lignolle, capable de laisser ses soubas-tiers pour accourir en poste vous épouvanter de sa large moustache et de sa longue épée; malgré le public aussi, le public jaloux, inconséquent, indiscret, qui va sans cesse ébruitant les folies qu'il devrait taire, et ressuscitant les scandales qu'il faudrait ensevelir; le public qui, ne respectant personne, et ne se respectant pas lui-même, ridiculise les maris qu'il plaint, protège les femmes qu'il blâme, et condamne sévèrement les fautes dont pourtant il amuse journellement et nourrit sa malignité; enfin, malgré le baron qui?... — Malgré tout l'univers, madame. — Quelle réponse? Avez-vous perdu l'esprit? ou croyez-vous que j'exagère? M. de Belceur, dont j'allais vous parler, vous ne le connaissez pas! Il est homme, si vous le poussez un peu à venir reprendre son fils jusque dans votre chambre à coucher! — Et moi, si l'on ne craint pas non plus de me porter aux dernières extrémités... — Que ferez vous? — Je me tuerai. — La belle ressource! Je vous plains... je vous plains, puisque vous ne sentez pas qu'il vaut mieux faire un moment le

sacrifice d'un bien précieux, pour le retrouver ensuite et le posséder sans obstacle, que de s'exposer, en le gardant quelques jours de trop, à mourir de regret de sa perte.

Madame de Fonrose parlait encore et parlait vainement, quand nous entendîmes un carrosse entrer dans sa cour. Ce ne pouvait être que celui de M. de Lignolle. J'eus le temps d'embrasser mon amie, de saisir un membre de la volaille et de me sauver dans le cabinet de toilette de la baronne.

Un moment après j'entendis le comte souhaiter le bon soir à ces dames. Étonné de ce que sa femme, qui mangeait rarement en ville, n'était pas de retour à trois heures du matin, il avait deviné qu'elle soupait chez la baronne, et qu'elle s'y trouvait indisposée. Il lui demanda si elle avait pu rejoindre mademoiselle de Brumont dans la journée. — Oui, monsieur, répondit la comtesse, et j'espère qu'elle reviendra chez moi. — Elle y reviendra certainement! interrompit-il, parce que je l'ai fait promettre à M. son père. En attendant, comtesse, songez qu'il est tard, acceptez une place dans ma voiture, et venez. — Bien obligé, répliqua-t-elle sèchement, je ne compte pas rentrer avant le jour.

J'aurais pu facilement écouter la fin de cette conversation qui me touchait d'assez près. . . Sophie! des intérêts plus chers occupent ma pensée. Un moment, la séduction toute puissante de l'objet présent cesse d'agir immédiatement sur moi; et ce moment décisif peut fixer en ta faveur la

victoire trop long-temps incertaine. Ta rivale n'est plus à mes côtés, pour me faire oublier tes tourmens par ses peines, et ton amour par ses tendresses. Sa voix seulement frappe mon oreille et ne va pas jusqu'à mon cœur plein de ton souvenir! Sophie, je viens de te revoir évanouie, mourante, j'ai contemplé tes charmes, et me suis pénétré de ton désespoir! J'ai frémi des maux que tu souffres; l'idée du bonheur qui nous attend m'a fait tressaillir.

Quiconque me lit avec quelque attention, doit se souvenir qu'il y a peu de temps, une jolie femme de chambre m'a coiffé précisément dans ce cabinet où je me retrouvai. Il doit se souvenir que, pressé ce jour-là du désir de revoir la comtesse et d'échapper au baron, je me suis fait conduire, par un escalier secret, dans la cour de madame de Fonrose. Maintenant, au contraire, pour rejoindre mon père, et fuir ma maîtresse, je cherche à tâtons le même chemin, dans cette partie de la maison dont je connais un peu les êtres. Me voilà sur l'escalier dérobé, puis dans la cour, et bientôt dans la rue.

Plein d'une tendre sollicitude, M. de Belcour avait deviné ce que tout autre qu'un père n'eût pu prévoir. Comme il n'était pas impossible, avait-il dit en partant, que des raisons particulières me forçassent à repasser par la capitale, le Suisse devait veiller toute la nuit pour m'attendre, et mon domestique me tenir une chaise de poste toute prête. On aimait trop le baron et son fils pour oublier les ordres de l'un et les intérêts de

l'autre. En arrivant à l'hôtel, je n'eus qu'à monter en voiture, et mon fidèle Jasmin voulut absolument courir devant moi. Aussi je trouvais à chaque poste des chevaux tout préparés; les postillons, grâce à mes prodigalités, ne se plaignirent pas d'avoir été réveillés trop tôt; ils m'appelaient monseigneur, et nous allions comme si nous eussions eu des ailes.

L'aurore vint qui me promit le plus beau jour. Voilà cette route si péniblement parcourue la surveillance, dans un sens contraire. Quel heureux changement trente-six heures ont apporté dans ma situation! Je ne vais point, sous un ciel étranger, regretter ma patrie; je n'emporte pas le remords d'avoir immolé tel ennemi qui me poursuivait de sa juste vengeance. C'est à Fromonville, que mon père, tout à l'heure rassuré, me pressera sur son sein! C'est là que tout à l'heure ma femme consolée... Nous n'arriverons jamais! Va donc, postillon!... Tout à l'heure, je la couvrirai de mes baisers, j'embrasserai ses genoux, je solliciterai le prix de ma tendresse extrême..... Il est vrai qu'Adélaïde sera là... Ne pourrions-nous pas la renvoyer, Adélaïde? Quoi? faudrait-il différer jusqu'à la nuit?... Un siècle d'attente!... Mais la nuit! la nuit! jamais je n'en aurai passé de plus délicieuse!... que ces rosses me traînent lentement! Postillon, va donc!... et demain! demain, je serai sur cette route encore! mais j'aurai Sophie près de moi! je ramènerai ma femme à Paris; je l'établirai dans la maison paternelle! dans la *chambre de l'hymen*, à côté de celle du célibat, qui

sera déserte. Je ne sortirai plus de l'appartement de ma femme! j'y passerai mes jours, ma vie! je l'entendrai me faire et me répéter le long récit des maux qui l'ont accablée pendant l'absence! et moi, moi, je lui raconterai cent fois ce que j'ai souffert, tous les malheurs qui me sont arrivés... Tous? non: je ne lui dirai pas comment la marquise est à plaindre, et quelle tendre commisération je lui garde. Sophie naturellement soupçonneuse pourrait s'inquiéter; et je veux non-seulement lui conserver la plus exacte fidélité, mais encore lui épargner les tourmens de la jalousie... Je ne lui parlerai pas non plus de la comtesse... La comtesse! elle est maintenant bien seule! bien étonnée! bien triste! elle pleure, elle se désespère, elle m'accuse de barbarie!... Vraiment je devais au moins lui dire quelques mots, la prévenir, la préparer... Quel train cet homme me mène! Postillon, tu vas comme le vent! Un moment donc, un moment! Où me conduis-tu si vite? — A Ville-neuve-Saint-Georges, mon beau seigneur, répondit-il en retenant ses chevaux, route de Fontainebleau, route de Fromonville. — De Fromonville! bon!... — Hé bien! quel démon t'arrête? — Dame! n'est-ce pas vous? — Regarde que de temps perdu! Allons, des coups de fouet! et va plus vite. — Va plus doucement! va plus vite! accordez-vous. Jusqu'à présent, je n'avais pas quitté le grand galop; je ne puis faire mieux. — Tu as raison, mon ami, tu as raison; mais, je t'en prie, va plus vite.

La voiture mille fois maudite roule encore peut

dant sept mortelles heures. Enfin , je vois le pont de Montcour, et sur la route de Fromonville, deux personnes chéries. Bientôt je reçois leurs embrassemens et je partage leur joie. L'une me demande si je n'ai pas reçu de coups dangereux, l'autre, s'il faut encore sortir de France? — Non, ma chère Adélaïde, je ne suis pas blessé! Non, mon père, mais ne quitteras pas notre patrie... mais courons, je vous prie... Que je vous dois de remerciemens! vous avez pu la quitter pour aller au devant de moi... Venez, volons, présentez-lui son époux, soyez témoin... Quoi, mon père, vous baissez les yeux d'un air consterné! quoi, ma sœur, vous pleurez!... C'en est fait!... Sophie... l'absence!... l'abandon! elle n'a pu résister, elle n'est plus! — Elle respire, s'écrie le baron; mais... — Elle vous aime, interrompt ma sœur, mais... — Je vous entends! c'est donc pour la troisième fois que son tyran me la ravit.

Tous deux ne me répondent que par leur silence. Tous deux attentifs à prévenir l'effet d'un premier mouvement, empêchent que mon désespoir ne me coûte la vie. M. de Belcour se saisit de mes pistolets et de mon épée; Adélaïde avance un bras tremblant pour soutenir son frère, qu'elle voit pâlir et chanceler: Ma chère amie, tu n'es pas assez forte! Faublas vient de tomber presque mourant sur ce même gazon que la surveillance il effleurait à peine, quand, pour suivre une maîtresse, abandonnée maintenant, il fuyait d'un pas rapide sa femme, aujourd'hui vainement regrettée!

Adélaïde! ah! je t'en conjure, prends pitié de

ton frère!... Mon père! laissez-moi, laissez-moi mourir!... Elle m'est enlevée! elle me croit coupable! Sophie ne sait pas qui j'abandonne pour elle. Sophie ne sait pas que je donnerais la moitié de ma vie pour qu'il me fût permis de lui consacrer l'autre moitié... Elle m'est enlevée! elle me croit coupable! laissez-moi, laissez-moi mourir!

Adélaïde cependant me tenait dans ses bras, et me prodiguait les plus tendres caresses : les larmes que je lui voyais répandre adoucissaient l'amertume de celles que je versais; et mon père calmait nos douleurs en les partageant : Enfant trop cher et trop malheureux, disait-il, les plus ardentes passions ne cesseront-elles point de tourmenter ta jeunesse orageuse? et l'adversité qui depuis quelque temps s'est chargée du soin de te donner elle-même de cruelles leçons, l'adversité ne veut-elle plus me laisser désormais que le devoir rigoureux de t'offrir des consolations, ou trop faibles, ou tout-à-fait impuissantes? O mon fils, je te plains; mais tu me dois aussi quelque pitié.

Mon père, sait-on au moins ce qu'elle est devenue? sait-on sur quelle route son ravisseur la traîne?... Vous ne répondez rien!... Il est donc vrai que je l'ai tout-à-fait perdue; qu'aucun espoir ne me reste..... Maintenant un long intervalle nous sépare; avant-hier, je l'ai vue là-bas!... là-bas, ma sœur... Tiens, regarde, ma chère Adélaïde, regarde, et tes sanglots vont redoubler..... d'ici tu peux la voir, cette grille que j'ébranlai d'une main trop faible, cette grille que j'aurais dû briser..... Ta bonne amie était-là.

ma bien-aimée!.... Maintenant, un long intervalle nous sépare!..... Sophie, Sophie, un dieu persécuteur préside à nos amours. On dirait qu'il te montre quelquefois ton époux, seulement pour te faire plus vivement sentir l'ennui de son absence; on dirait qu'il me permet quelquefois de l'apercevoir, seulement pour réveiller dans mon cœur le désespoir de ta perte. Oui, le cruel, de temps en temps ne nous rapproche qu'afin de se donner l'affreux plaisir de nous séparer aussitôt... Je suis à Luxembourg, mon amante m'y suit : peu d'heures après elle retrouve un père qui le lendemain l'arrache à son époux! A travers mille périls, je pénètre jusqu'au couvent qui la renferme : il ne m'est permis de l'admirer qu'un moment! Enfin, le hasard me conduit près de sa prison nouvelle; un cri douloureux m'avertit que ma femme est là, qu'elle me reconnaît; moi-même je l'entrevois, je l'entrevois mourante, et cependant l'honneur... l'honneur? du moins, je le croyais. Fatale marquise, ce n'est pas la première fois que tu fais tous nos malheurs... L'honneur impérieux m'entraîne : et, quand je reviens, j'ai tout perdu! Le ravisseur de Sophie.... Est-il possible qu'un père soit à ce point dénaturé? Le barbare! que reproche-t-il encore à son adorable et malheureuse fille? De quelle faute m'accuse-t-il, que n'ait réparé mon hymen? de quel crime que mes revers n'aient expié? pourquoi veut-il que deux époux amans périssent consumés de leurs vains désirs? pourquoi veut-il précipiter ses deux enfans dans le même tombeau? O mon père! mon père!

Cette fois, dit-il, Duportail ne s'est point éloigné de nous sans m'instruire de ses motifs et de ses résolutions. Une lettre! qu'il a laissée pour moi....—Une lettre! Voyons, voyons donc.—Mon ami, commençons par gagner le prochain village.

Nous entrâmes dans une auberge de Montcour, Le baron voulait lire lui-même la lettre de mon beau-père; mais, obligé de céder à mes instances, il me la confia.

« Puisque votre fils vient de découvrir encore  
« ma retraite, puisqu'il s'obstine à poursuivre  
« partout ses victimes, il faut, M. le baron, que  
« je vous instruisse enfin de tous les malheurs de  
« ma fille; il faut que je vous apprenne des hor-  
« reurs.

« Vous savez dans quel piège presque inévitable  
« Sophie fut attirée; vous n'oublierez jamais en  
« quels lieux et comment l'infortuné Lovzinski  
« retrouva sa Dorliska si désirée, sa Dorliska  
« moins digne de blâme que de pitié, même au  
« sein du crime. Baron, l'enlèvement de cette  
« enfant malheureuse autant que respectable,  
« n'était pas le plus grand des forfaits de votre  
« indigne fils..... »

Le plus grand des forfaits de votre indigne fils! quelles expressions! quel horrible mensonge! Vous-même, mon père, vous-même frémissez de cette injure!..... M. le baron, je vous protesto qu'elle sera lavée dans le sang du calomniateur... Mais que dis-je? il est votre ami, il est le père de-

Sophie. . . . Rassure-toi, ma sœur; mon père, rassurez-vous, excusez le premier transport de la surprise et de la colère. Excusez. . . . — Donnez, me dit le baron, donnez, que je finisse cette lecture. — Oh! non. . . . permettez. . . . je vous en supplie!

« . . . Le jour que je lui donnais son amante, et à l'instant même où tout se préparait pour leur union, j'entends, dans la principale rue de Luxembourg, un étranger demander le chevalier de Faublas; et, malgré son travestissement nouveau, je reconnais celle qui la première forma votre fils dans l'art détestable de corrompre des femmes et de tromper des maris. Elle accourrait, comme ils en étaient sans doute convenus ensemble, rejoindre au lieu de son exil le meurtrier de son mari. . . . »

Grands Dieux! . . . . mon père, je vous jure qu'il n'en est rien! j'ignorais que la marquise dût me suivre à Luxembourg. J'ignorais. . . — J'aime à le penser, mon ami. Je ne puis vous croire capable des noirceurs que Duportail a si promptement supposées. Mais il est père, et père malheureux : nous devons l'excuser, le plaindre, nous efforcer de le retrouver et de le fléchir. Continuez.

« . . . A cette apparition fatale, je pressens tous ces tous les malheurs qui menacent ma Doriska; je ne vois qu'un moyen de l'arracher au pressant danger d'un opprobre et d'un abandon publics; et cependant j'arrive au temple, ne sachant encore si je dois me hâter de prendre

« un parti qui me semble extrême. Une auda-  
 « cieuse rivale qui ne respecte rien, que rien  
 « n'étonne, paraît presque en même temps que  
 « nous à l'autel de l'hyménée. La sacrilège qu'elle  
 « est, c'est à la face du Dieu qui reçoit les sermens  
 « des époux, qu'elle vient sommer celui-ci de vio-  
 « ler tous les siens !

« Cependant, qu'espérait-il, votre cruel fils, le  
 « digne élève d'une femme sans pudeur, le lâche  
 « suborneur d'une fille sans défense ? Qu'espérait-  
 « il, quand il arrachait l'une à la respectable re-  
 « traite que ses vertus embellissaient, quand il  
 « obtenait de l'autre l'éclatant sacrifice d'un  
 « monde corrompu dont elle était l'idole ? Ce qu'il  
 « espérait ! Se donner en spectacle à toute l'Eu-  
 « rope ; s'enivrer de la gloire de traîner enchaînées  
 « au même char, une fille séduite, une femme  
 « adultère ; associer ses deux maîtresses à de sem-  
 « blables plaisirs, à une ignominie pareille ; pro-  
 « mener de contrées en contrées mademoiselle de  
 « Pontis, partageant un amant banal et le mé-  
 « pris public, avec la marquise de B\*\*\*. »

Mademoiselle de Pontis, partageant le mépris  
 public avec la marquise de B\*\*\* ! Ah ! mon père,  
 quelle imposture ! ah ! ma sœur, quel blas-  
 phème !....

....« Tels étaient ses desseins que j'ai prévenus,  
 « que j'ai renversés. Grâce à ma vigilance, Dor-  
 « liska fut sauvée ; mais les événemens ont d'ail-  
 « leurs justifié tous mes soupçons. Jamais on n'a  
 « su bien précisément ce que la marquise était

« devenue, pendant les six semaines que votre fils  
 « a passées dans les environs de Luxembourg :  
 « sans doute ils y vivaient ensemble ».....

Est-ce vrai cela, me dit Adélaïde. — Ma sœur ;  
 il est vrai que madame de B\*\*\* venait me voir de  
 temps en temps ; mais je ne savais pas que c'était  
 elle qui me rendait visite. — Comment ne le sa-  
 viez-vous pas, mon frère ? — Mon amie..... voilà  
 ce que je ne puis t'expliquer ; ce serait trop long.  
 — Je ne suis pas contente de cette réponse, répli-  
 qua-t-elle, je la trouve obscure ; ce qui me fâche  
 davantage, c'est que M. Duportail ait quelquefois  
 raison quand il vous fait de tels reproches. Cela  
 prouve que vous avez réellement de grands torts  
 avec ma bonne amie. Je vous impatiente, mon  
 frère ? eh bien, voyons, finissez.

.....« Chacun la vit effrontément reparaître à la  
 « cour, quelques jours après le retour de son  
 « amant dans la capitale ; et, si toutes ses intrigues  
 « ne purent empêcher que le chevalier ne fût mis  
 « en prison, personne du moins n'ignore que c'est  
 « en se prostituant qu'elle vient de l'en faire sor-  
 « tir »....

En se prostituant !... non, mon père, non, je  
 ne puis me le persuader. Il me serait trop doulou-  
 reux de le croire. — Insensé ! me répondit-il. Que  
 m'importe, je vous prie, la douleur que vous en  
 pourriez ressentir ? Lisez, lisez donc.

.....« Quel usage a-t-il fait de sa liberté ? Sophie  
 « ne revenant pas, il a fallu qu'une autre prît sa

« place. Le chevalier de Faublas n'est pas homme  
 à se contenter d'une seule conquête : deux vic-  
 à times à la fois, deux victimes au moins lui sont  
 « nécessaires. Ce que je ne comprends pas, c'est  
 « qu'après avoir tout récemment découvert ma re-  
 « traite, il ait jugé convenable d'y venir montrer  
 « à Sophie la nouvelle rivale qu'il lui préfère. »

Que je lui préfère ! tandis que c'est pour Sophie  
 que j'abandonne la comtesse ! la comtesse qui main-  
 tenant m'appelle et gémit !... La comtesse ! ah !  
 mon père, si vous saviez combien je lui suis cher !  
 comme elle est sensible, comme elle est aimable !  
 comme... — Le baron m'interrompt : Monsieur,  
 pensez-vous à ce que vous me dites ? — J'ai tort,  
 mon père, j'ai tort... mais c'est qu'aussi je me  
 trouve dans la position la plus embarrassante...  
 pardon ! Cent fois pardon !

...« Cette inconcevable démarche, dont je ne  
 « devine point les motifs, renferme apparemment  
 « quelque autre mystère d'iniquité que l'avenir dé-  
 « couvrira. Quelle est cette jeune personne près de  
 « laquelle j'ai reconnu votre fils sous des habits  
 à trompeurs ? Une fille simple que son innocence  
 « ne pourra sauver, ou une femme sans expérience  
 « dont il va corrompre les vertus naissantes. Quel  
 « est cet homme d'un âge mûr qui les accompa-  
 « gnait ? Un époux malheureux qu'il couvrira de  
 à ridicule et d'opprobre, ou un père confiant dont  
 « il trahira l'amitié.

« Baron, vous êtes père aussi ; mais vous parais-  
 « sez ne vouloir jamais vous en souvenir. Je ne

« garderai point avec vous de vains ménagemens,  
 « je vous parlerai sans détour : votre indulgence  
 « est excusable. Mon ami, craignez d'être bientôt  
 « réduit à la pleurer en larmes de sang. Craignez  
 « que le ciel, enfin lassé, ne punisse en même  
 « temps les désordres du fils et l'excessive faiblesse  
 « du père. Craignez qu'un jour, dans sa colère, il  
 « m'envoie un vengeur à ma fille, et à la vôtre un  
 « séducteur... »

Un vengeur à sa fille !... Duportail, je le vrai-  
 rai, ce vengeur que vous m'annoncez ! Duportail,  
 s'il tarde trop à venir, Faublas l'ira chercher ! —  
 Calmez-vous, s'écria le baron ; tout à l'heure vous  
 permettiez... — Quoi ! monsieur, non content de  
 me menacer indirectement, il ose encore insulter  
 ma sœur !... Un séducteur à ma chère Adélaïde !  
 — Voyez, mon ami, combien les passions peuvent  
 nous rendre inconséquens et cruels : la seule idée  
 qu'Adélaïde puisse être séduite met son frère en  
 fureur ! Il ne la pardonne point à celui dont la  
 fille, pleine d'amour pour la vertu, fut entraînée  
 cependant aux plus condamnables excès d'un  
 amour criminel ! Faublas, pour un soupçon qu'il  
 trouve injurieux, parle de s'armer contre son  
 beau-père ; et pourtant, à Luxembourg, Lovzinski  
 ne songea point à venger, sur un étranger ravis-  
 seur, les égaremens de sa Dorliska ! — Permettez,  
 mon père... que je sache enfin ses résolutions.

« Que mon exemple au moins vous soit un  
 « avertissement utile ; je contribuai moi-même  
 « aux égaremens du chevalier ; et, quoique j'en

« eusse été le complice involontaire, je ne tardai  
 « pas à m'en voir puni. Tous les maux qui m'ac-  
 « cablent me sont venus de cet ingrat jeune  
 « homme et de sa fatale maîtresse, dont je vis  
 « tranquillement les criminels amours. Bientôt  
 « engagé dans une injuste querelle, j'eus la dou-  
 « leur d'enfreindre la plus sage loi d'un royaume  
 « hospitalier qui m'avait rendu des amis et pres-  
 « qu'une patrie : mes mains souillées du sang de  
 « l'innocent firent triompher la mauvaise cause (1) :  
 « moi-même, enfin, j'escortai ma fille qu'on en-  
 « levait, j'aidai son ravisseur à la déshonorer.

« Ah! combien elle est moins à plaindre que  
 « moi, l'épouse adorée, dont il y a douze ans,  
 « je déploiais la fin tragique! Tranquille, elle  
 « repose dans les forêts de la Sula. Une mort pré-  
 « maturée l'a soustraite aux plus cruelles infor-  
 « tunes de sa fille et de son ami.

« Grâces cependant te soient rendues, Provi-  
 « dence éternelle, dont il faut toujours bénir les  
 « décrets! grâces te soient rendues, divinité mi-  
 « séricordieuse, jusque dans tes rigueurs! — Tu  
 « voulus que Lovzinski survécût à Lodoïska, pour  
 « offrir un jour à sa fille abusée des secours. . . . .  
 « hélas! bien tardifs! pour empêcher du moins  
 « sa honte complète, son avilissement prochain,  
 « pour sauver à Dorliska les dernières humilia-  
 « tions que lui gardait son séducteur impitoyable.

« Oui, ma fille déshonorée ne fut point avilie.

---

(1) Rappelez-vous qu'à la porte Maillot, où je blessai  
 le marquis, Duportail tua son adversaire.

« Ma fille peut faire encore la consolation, la joie,  
« l'orgueil de son père... »

Ici mes sanglots m'interrompirent un moment :  
oui, m'écriai-je ensuite, l'orgueil de son père,  
et de sa famille et de son époux ! Puis en passant  
un mot, qu'un père n'aurait dû jamais écrire,  
qu'un époux ne devait pas répéter, je relus cette  
phrase qui calmait un peu mes ressentimens et ma  
douleur, cette phrase en faveur de laquelle  
l'amant de Sophie pardonnait à Duportail, les  
horreurs imputées au fils du baron de Faublas.  
Je relus :

« Oui, ma fille ne fut point avilie. Ma fille peut  
« faire encore la consolation, la joie, l'orgueil de  
« son père. Adorable enfant ! son excuse est dans  
« les vertus qui lui restent, dans les regrets qu'elle  
« donne aux vertus qu'elle n'a plus... »

Les regrets qu'elle donne !... Quoi, Sophie ! se  
pourrait-il ?... des regrets ! hélas ! j'aurais cru que  
l'absence devait seule les exciter ! Voici le coup le  
plus sensible à mon cœur.

Mes larmes recommencèrent à couler avec plus  
d'abondance. Adélaïde pleurait aussi ; mais, le  
baron paraissant vouloir reprendre l'épître fatale,  
je me fis violence pour achever sa pénible lecture ;  
et, comme tout à l'heure, en répétant une phrase  
consolatrice, j'eus soin d'en omettre quelques  
mots qui, selon moi, n'auraient pas dû s'y trou-  
ver. . . . « Son excuse est dans les vertus qui lui  
« restent, dans les. . . , et, le dirai-je ? dans la  
« foule des avantages inappréciables dont la na-  
« ture fut prodigue envers son séducteur, envers

« cet étonnant jeune homme que nous eussions  
 « tous admiré, s'il eût tenté pour le bien la moitié  
 « des efforts que le mal a dû lui coûter, s'il eût  
 « voulu convenablement appliquer à l'exercice de  
 « la vertu les rares qualités dont il abusa pour le  
 « crime.

« Baron, je vous ai rendu compte de mes trop  
 « justes motifs; il ne me reste plus qu'à vous ap-  
 « prendre mes résolutions irrévocables.}

« De l'impénétrable retraite où je me réfugie,  
 « j'aurai toujours les yeux ouverts sur mon per-  
 « sécuteur..... Ma Dorliska m'est infiniment  
 « chère; j'adore en elle la vivante image d'une  
 « épouse tous les jours regrettée.... Jugez si je  
 « ne souhaite pas ardemment son plus grand bon-  
 « heur.... Ah! qu'avec transport j'immolerais à  
 « ses plus chers désirs, le ressentiment de mes  
 « propres injures! Mais celui qui séduit son  
 « amante n'obtiendra sa femme qu'après l'avoir  
 « méritée; et quiconque abusa la jeunesse de  
 « Sophie, ne trompera pas mon expérience. Que  
 « le chevalier n'essaie donc point de me donner  
 « le change! J'ai trop appris à le connaître; j'ai  
 « trop appris à redouter son artificieuse maîtresse,  
 « pour m'arrêter jamais aux simples apparences.  
 « En vain prendrait-il maintenant la peine d'affi-  
 « cher les bonnes mœurs, je ne verrai dans sa  
 « conduite que de l'hypocrisie, tant que la mar-  
 « quise vivra dans le monde. Baron, je vous en  
 « donne ma parole d'honneur; Faublas parût-il  
 « entièrement revenu de ses égaremens, ne reverra  
 « Sophie qu'après que le ciel aura, dans sa justice,

« ordonné l'emprisonnement ou la mort de ma-  
« dame de B\*\*\*.

« Mais je m'arrête à des suppositions qui me  
« flattent sans m'aveugler. Je parle d'un amende-  
« ment que je n'espère pas. Sans doute un Dieu,  
« trop équitable pour encourager les grands dé-  
« sordres par l'impunité, gardé à la marquise une  
« éclatante catastrophe. Mais l'exemple de son  
« châtement vint il en ce jour même épouvanter  
« toutes celles qui lui ressemblent, serait donné  
« trop tard pour votre fils. Votre fils, d'abord  
« corrompu, devint aussitôt corrupteur. Il se per-  
« vertira de plus en plus dans la société de ses  
« dignes amis, libertins par principes. On le verra  
« méditer froidement avec eux ces basses noir-  
« ceurs qu'ils ont appelées des *roueries*. Au défaut  
« des époux et des pères qui savent rarement  
« venger leurs affronts, l'ennui, les infirmités,  
« les chagrins, attaqueront bientôt son adoles-  
« cence épuisée. Jeune, il doit vieillir; il doit,  
« s'il n'attente pas lui-même à ses jours, tomber  
« par le fer ennemi; il doit périr avant le temps.

« Moi, cependant, j'aurai travaillé sans relâche  
« à guérir ma fille de sa fatale passion. Le même  
« Dieu qui poursuit les méchans veille sur les  
« justes. Sophie, lorsque son persécuteur descen-  
« dra, déchiré de remords, dans la nuit du tom-  
« beau; Sophie, à ses propres yeux, réhabilitée,  
« ressuscitera pour une vie nouvelle. Mes soins  
« aussi contribueront à fermer les plaies de son  
« cœur. Après d'affreux orages, je verrai de beaux  
« jours renaître pour elle; ma Dorliška reportera

« sur moi toutes ses affections moins vives et plus  
 « douces. Le moment heureux viendra, où sa rai-  
 « son pourra lui confirmer ce que déjà lui dit son  
 « excellent naturel : une fille comme elle n'a rien  
 « à regretter, quand il lui reste un père tel  
 « que moi.

« Je suis avec une estime que les torts de votre  
 « fils n'ont point altérée, monsieur le baron,  
 « votre ami,

« Le comte LOVZINSKI. »

L'étonnement, l'inquiétude, le désespoir même  
 m'avaient soutenu pendant cette longue et cruelle  
 lecture. Après l'avoir achevée, je recueillis toutes  
 mes forces pour demander à M. de Belcour jus-  
 qu'où ma femme avait été suivie ; et, dès qu'il  
 m'eut appris qu'on avait perdu ses traces à *la Croi-  
 sière* (1), je me trouvai mal.

Cet évanouissement dura peu. Je me ranimai  
 par les soins de ma sœur ; je repris courage à la  
 voix de mon père. Mon père, me flattant d'une  
 espérance que peut-être il n'avait pas, me pressait  
 de commencer moi-même, avec ma sœur et lui,  
 des recherches qui seraient, disait-il, plus heu-  
 reuses. Tandis qu'il me parlait, un papier tombé  
 presque sous mes pieds, à côté de ma chaise,  
 fixait toute mon attention. C'était la lettre de  
 mon beau-père, que le baron, tout occupé de mon  
 état, avait oublié de reprendre. Je songeais à m'en

---

(1) *La Croisière* est à quatre lieues au-dessous de  
 Montargis.

emparer sans qu'il en vît rien : j'y réussis avec assez de bonheur, et je me sentis plus content que si j'eusse acquis le plus rare trésor. Elle était affreuse, cette lettre, mais elle était injuste; je m'y trouvais bien maltraité, mais à chaque ligne on me parlait de Sophie. Cet écrit si cruel et si cher, je le repris donc : Ah, Faublas ! ah, malheureux ! où devais-tu le perdre et le retrouver !

Cependant, un accident imprévu menaçait de nous retenir à *Montcour*. Comme nous venions de monter tous trois en voiture, pour aller du moins jusqu'à ce village de *la Croisière*, Adélaïde, trop délicats pour supporter en même temps, et les fatigues d'une longue route, et les chagrins de son frère, et ses propres agitations, ma chère Adélaïde se sentit fort indisposée.

Mon père, ces clochers que vous voyez d'ici, je-les reconnais; ce sont les clochers de Nemours. Il nous faut tout au plus vingt minutes pour arriver dans cette ville, où nous trouverons tous les secours dont ma sœur peut avoir besoin.

Nous allâmes y descendre dans une auberge : il y avait à peine un quart d'heure que nous y donnions nos soins à notre chère Adélaïde, qui paraissait très-incommodée, lorsqu'un courrier vint me demander. Il me remit un billet écrit d'une main inconnue, et conçue dans ces termes :

« M. le chevalier est averti, de la part du vic-  
« comte de Florville, que M. Duportail, qui, sur  
« le soir d'avant-hier, avait quitté la poste à *la*  
« *Croisière*, l'a cependant reprise à *Montargis*, au  
« milieu de la nuit suivante. »

Venez, mon père, courons! volons! — Votre sœur, me dit-il, est-elle en état de vous suivre? et puis-je laisser dans une auberge ma fille seule et malade? — Vous avez raison... que je suis moi-même fâché de la quitter!... Cependant, mon père, un intérêt si pressant m'appelle!... Ah! permettez-moi de partir sur-le-champ... que mon domestique seulement m'accompagne... Vous avez mes pistolets et mon épée? Donnez-les à Jamin, défendez-lui de me les confier. Vos ordres seront respectés... Croyez pourtant que cette précaution est bien inutile; rendez-moi mes armes, et soyez tranquille; je ne m'en servirai, ni contre moi, ni contre le père de Sophie. Ne craignez rien de ma vivacité, si je le rencontre; si je ne le rencontre pas, ne craignez rien de mon désespoir... L'époux de Sophie ne l'obtiendra de Duportail que par une prompte justification; par des prières, s'il le faut, par des larmes!... Je renonce à tout autre moyen... Votre fils, soit qu'il ne puisse rejoindre son beau-père, soit qu'il le trouve toujours injuste, toujours inflexible; votre fils, dût-il être à jamais le plus malheureux des amans, vivra du moins pour sa sœur et pour vous. M. le baron, Faublas le promet à son père! Le chevalier le jure, foi de gentilhomme!

M. de Belcour, combattu de plusieurs inquiétudes, ne put aussi promptement que je l'aurais désiré, se résoudre à prendre un parti. Peut-être il était effrayé du danger de livrer à lui-même un jeune homme impétueux que de nouvelles adversités semblaient devoir éprouver encore; mais

sans doute il fut enfin déterminé par la crainte plus grande des excès auxquels pouvait me porter ma douloureuse impatience, s'il s'obstinait à me retenir près de lui. Il ne m'accorda néanmoins la permission si vivement sollicitée, qu'après m'avoir fait répéter plusieurs fois que, si j'avais le honneur de faire quelque découverte, je l'en instruirais aussitôt; qu'au contraire, je me hâterais de revenir près de lui, dès qu'il deviendrait probable que de plus longues recherches seraient inutiles; et qu'enfin, dans tous les cas, je ne laisserais point passer un seul jour sans lui donner de mes nouvelles.

Adieu, ma sœur; ma chère Adélaïde, adieu. Va! je suis désolé de te laisser dans l'état où je te vois. . . . Mon père, vous aurez la bonté de m'envoyer son bulletin, jour par jour, n'est-il pas vrai!

Lorsqu'ainsi je m'inquiétais de la santé d'Adélaïde, la mienne n'était guère meilleure. Deux journées remplies par de pénibles exercices; près de quatre-vingts lieues faites en moins de trente-six heures; de deux nuits, l'une entièrement perdue dans le travail d'un voyage, l'autre trop bien employée dans les jeux de l'amour; enfin les agitations du cœur plus accablantes cent fois que les fatigues du corps; tout cela devait avoir épuisé mes forces: aussi je n'en trouvais plus que dans mon courage et dans mes espérances.

Quelque diligence que nous eussions faite, nous n'arrivâmes qu'à sept heures du soir à Montargis, où nous ne trouvâmes pas un cheval dans

les écuries de la poste. Le même malheur venait de m'arriver à *Puy-la-Lande* ; mais j'avais forcé le postillon de *Fontenay* à pousser plus loin. Ici, malgré mes offres, mes prières, mes menaces, le paresseux, mille fois maudit, refusa d'avancer, et, l'ordonnance à la main, me fit voir que je ne pouvais, en aucun cas, l'obliger à passer deux relais de suite.

Pendant que mon domestique appelait tout l'enfer à mon secours, je prenais des informations : le maître de poste me disait bien qu'en effet un homme d'un âge mûr, une très-jeune fille et deux femmes étrangères, étaient venus lui demander des chevaux au milieu de l'avant-dernière nuit ; mais il ajoutait qu'ils ne s'étaient fait conduire qu'à une demi-lieue de là, dans un chemin de traverse, où ils avaient mis pied à terre. J'interrogeai le postillon qui les avait menés : cet homme, ne pouvant m'apprendre ce qu'ils étaient devenus, offrit du moins de me conduire précisément à l'endroit où il les avait laissés. Il y fallait aller à pied, je m'y déterminai, quoique excédé de fatigue. . . . Hélas ! et je pris une inutile peine. Personne n'avait vu ma Sophie !

Triste, désolé, mais ne pouvant renoncer à mon dernier espoir, je m'efforçai de me persuader que, dans la crainte d'être poursuivi, Duportail, au moyen de quelques relais disposés exprès, avait pu faire un long détour pour aller reprendre la poste quelques lieues plus loin, sur la même route. J'envoyai donc Jasmin chercher des chevaux à la poste prochaine, et lui recommandai de

les amener le plus promptement possible à telle auberge de Montargis, que lui indiqua le postillon qui seul allait m'y conduire.

Monsieur, me dit la fille de l'hôtellerie, voulez-vous souper? — J'en aurais grand besoin, je n'en ai pas la moindre envie. Je veux une chambre..... de la lumière....., et qu'on me laisse tranquille.

Tranquille! quand l'amour élevait dans mon sein les plus furieuses tempêtes! quand la fièvre me faisait déjà transir et brûler! Tranquille!

Où l'irai-je chercher?... le moment approche qui va détruire ma dernière espérance.... Duportail a trente-six heures d'avance sur moi; il paraît n'avoir rien négligé pour échapper à mes poursuites..... je ne la trouverai pas.

Il semble qu'ils se soient tous réunis pour conjurer ma perte..... Cet impertinent maître de poste! n'avoir pas un cheval dans ses écuries!.... et cet insolent valet qui refuse de crever à mon service quatre détestables rosses que j'offre de payer dix fois plus qu'elles ne valent! Mais Jasmin, Jasmin me désespère plus qu'eux tous! Le maraud ne reviendra point... les heures précieuses s'envolent..... Je ne la trouverai pas.

Les événemens aussi combattent contre moi. Il faut que madame de B\*\*\* se fasse une fâcheuse affaire, justement quand j'ai le plus grand besoin de ses secours tout-puissans. Il faut que ma sœur tombe malade, au moment où le baron demeurerait mon unique appui. C'en est fait : l'étoile favorable qui veillait sur mes entreprises m'a retiré

son influence. Il est à jamais passé, le temps des succès. La fortune jadis prévenait mes moindres désirs; maintenant elle se plaît à contrarier mes plus importans desseins : moi, dont chacun eût envié le sort il n'y a pas un an, je vais devenir incessamment l'objet de la pitié générale.

De la pitié générale! oui, je suis en effet le plus infortuné des hommes.... je ne la verrai plus.... Non content de me l'enlever, il travaille, dit-il, à sa guérison; et c'est en m'imputant mille atrocités!.... Pourrait-elle un moment penser que j'en fasse capable? Croirait-elle me devoir ses ressentimens?.... ou son mépris pire que sa haine?.... Son mépris! Le mépris de Sophie! Cette idée me révolte et m'accable.

Quelqu'un eut-il jamais de plus malheureuses amours? Il suffit qu'une femme me distingue et m'intéresse, pour qu'aussitôt les hommes, le hasard et le sort lui déclarent une guerre cruelle.... Madame de B\*\*\* qu'ils accusent tous, madame de B\*\*\* que poursuit leur implacable inimitié, qu'a-t-elle fait de si répréhensible?.... Elle m'a trop aimé. Voilà le crime qu'ils ne lui pardonneront pas! et cette femme déjà trop punie, on m'impose la loi de ne la plus voir! on prétend me forcer à la détester! Ce n'est pas assez que j'aie déshonoré sa jeunesse, flétri ses beaux jours, peut-être avancé leur terme, on veut que je m'en applaudisse! on veut que je lui souhaite une mort prématurée! Quelle barbarie!.... Leur jalouse rage attaquera aussi bientôt la comtesse, car elle l'adore, et je la chéris.... La comtesse! elle est

enceinte, la comtesse! O mon enfant!..... Mon enfant? hélas!..... non, jamais, jamais, mon père ne l'appellera son fils; ma Sophie ne l'éleva point, Adélaïde lui refusera ses caresses, il ne portera pas le nom de Faublas... et sa naissance coûtera peut-être à sa mère l'honneur et la vie!... Mais celle-ci, dieux cruels, dieux persécuteurs! celle-ci, du moins respectez-la! c'est mon amante légitime! c'est mon épouse idolâtrée! c'est ma Sophie!.... en vain je les implore. Contre elle ils arment déjà son propre père, ils ordonnent le parricide!..... Je vois l'absence et la calomnie creuser une tombe!..... je vois ma femme y descendre à quinze ans..... et je reconnais mes destins : la plus chère victime devait être immolée la première!

Ainsi l'amour qui m'avait donné les plaisirs et promis le bonheur, l'amour ne me laissera que des regrets amers, des chagrins inconsolables; et, pour comble d'horreur, j'aurai coûté la vie à toutes celles qui m'auraient aimé!.... Malheureux!..... Vengeons leurs premières douleurs, et prévenons leurs derniers tourmens. Prévenons leur trépas par le mien..... par un suicide!.... Oui, ce sera le crime du sort... Immolons Faublas, pour sauver ses trois amantes : sauvons-les en séparant leurs destinées de la mienne!..... du moins je ne périrai pas tout entier. Elles pourront m'oublier et vivre.. M'oublier! jamais. Ni Sophie, ni la comtesse, ni la marquise, ni personne! Il restera de moi pour tout le monde, le souvenir de mon dévouement..... Cependant les époux,

joyeux du deuil de leurs moitiés, vont s'applaudir de ce que je n'ai pas vécu plus d'un jour. Les pères, effrayés pour leurs fils ne manqueront pas d'exagérer les fautes de ma vie et les horreurs de ma mort; ils se plairont à remarquer surtout qu'à peine j'ai paru sur la terre. Mais, que m'importent le triomphe et la cruelle joie de ceux-là, les terreurs et la fausse pitié de ceux-ci? Que m'importe?..... ah! qu'une fois, une fois seulement deux amans, dignes de l'être, deux vrais amans devant ma tombe un instant arrêtés, se rappellent avec mes courtes erreurs le trépas glorieux qui les aura toutes expiées, qu'ils m'accordent une plainte, qu'ils me donnent une larme, que dans le premier mouvement de leur commisération ils se disent : *Ce généreux jeune homme, il mourut pour plusieurs. N'eût-il pas mérité de pouvoir n'en aimer qu'une, et de vivre pour son bonheur?* Que deux amans le disent, qu'Éléonore et Sophie le répètent, mes mânes seront consolées.

Mais mon père, qui le consolera..... Mon père! pourquoi me laisse-t-il à moi-même dans ces momens affreux?..... pourquoi souffre-t-il qu'on m'arrache Sophie?..... Duportail, tu me la rendras..... tu me la rendras, ou ton sang..... Insensé! tu parles de le soumettre, et tu ne peux pas même le rejoindre! et de sa retraite, qu'il dit impénétrable, Lovzinski brave tes menaces, impuissantes comme tes recherches!..... C'est à toi de mourir!

Poignans regrets d'un bien perdu sans ressource, cruel désir d'une vengeance impossible, que vous

m'êtes insupportables! comme vous déchirez un cœur fait pour les passions douces!... Vainement je voudrais me dérober à vos fureurs. . . . . Pour-  
 suivi d'affreuses pensées! . . . . . environné de  
 spectres horribles! . . . . . Sont-ce les remords? . . . . .  
 Sont-ce les furies? . . . . . Quels transports m'agi-  
 tent? . . . Je me sens des forces extraordinaires! je  
 me sens une rage égale à mes forces! . . . . . Cet  
 enfer qu'ils appellent le monde, je puis l'anéan-  
 tir! . . . Je puis m'ensevelir sous ces débris! je le  
 puis! je le veux! . . . Malheureux! que vas-tu  
 faire? . . . arrête! Éléonore que tu vas immoler! . . .  
 et Sophie! Sophie! . . . ton amante, ton enfant, ta  
 femme, la marquise aussi te supplie de les épar-  
 gner. . . . . ton père et ta sœur embrassent tes  
 genoux. . . . ma main tremble, mes forces m'aban-  
 donnent. . . Asseyons-nous. . . Que j'ai chaud! que  
 j'ai soif! ah! mon Dieu!

La voilà cette lettre où mon injuste beau-père,  
 lui-même, annonce ma tragique fin. Je retombe  
 sur le sinistre passage : *Il doit, s'il n'attente pas  
 lui-même à ses jours, tomber par le fer ennemi; il doit  
 périr avant le temps!* Barbare! tes prédictions sont  
 des ordres, des ordres que je vais accomplir!  
 Mais toi-même, tyran farouche, tu ne pourras me  
 refuser quelque pitié, quand tu verras qu'avant  
 d'exécuter l'arrêt fatal, je l'ai presque effacé par  
 mes pleurs.

Qu'il est triste, ce calme qui règne autour de  
 moi! qu'il est effrayant, ce profond silence! . . . .  
 Un désespoir concentré! . . . l'image du trépas. . . .  
 Pourquoi suis-je seul ici? . . . où donc est ma

sœur? qui peut retenir mon père? que fait la marquise? mon Éléonore, qu'est elle devenue?... comment ne se sont-ils pas réunis pour empêcher qu'il ne me l'arrache encore?... ou pour le forcer à me la rendre... Mais tous, en même temps, me délaissent... toutes les consolations me manquent à la fois... Je n'ai plus de parens, plus d'amantes. Ceux de mes amis qui songent à moi, m'évitent; ceux qui ne me fuient pas, m'oublient. Me voilà seul, absolument seul dans l'univers! Hé bien! la mort me reste. La mort est moins affreuse que l'état où je suis.

O mon père! j'oubliais ainsi mes promesses; un des pistolets que vous m'aviez rendus venait d'être posé sur une même table, à côté de la lettre de Duportail. Je trouvais je ne sais quel affreux plaisir à contempler, l'un après l'autre, l'arrêt et l'instrument de ma mort. Plongé dans le dernier accablement du désespoir, je n'éprouvais plus ni combats, ni remords, ni terreurs : mon heure, peut-être, était venue!

Tout à coup, la porte s'ouvre; et qu'on devine qui se précipite vers moi, qu'on devine qui je presse sur mon sein, qui me prodigue ses caresses, qui j'accable de mes remerciemens! Regarde, me dit-elle, tu me donnes volontairement les plus grands chagrins, et j'accours pour consoler tous les tiens : dès que tu le peux, tu m'échappes, et je ne me lasse pas de venir à toi la première.

Un moment, peut-être, vous avez espéré que j'embrassais la plus chérie des trois. Hélas! non; Sophie ne m'était pas rendue. Mais je retrouvais

cette femme, presque autant que la mienne, jeune, jolie, sensible et malheureuse : je retrouvais madame de Lignolle.

Vous connaissez mes impatiences et son étourderie, ma prompte ardeur et ses vivacités. Doucement serré dans ses bras, pouvais-je encore songer à m'endormir d'un éternel sommeil ? Une autre envie que celle de la destruction faisait déjà bouillonner mon sang, et la fièvre du désespoir tournait tout entière au profit de l'amour.

Tout le monde sait en quel mauvais état se trouve ordinairement le meuble principal qui garnit toujours la chambre d'une auberge. Or, qui se chargera d'excuser la comtesse et le chevalier, qu'un même désir entraîna sur le grabat le plus misérable ? Je pourrais, pour leur justification commune, observer que les lits les plus chers à Morphée ne sont pas les plus agréables à Vénus ; mais cette fois, je passe condamnation sur un fait que je tiendrais secret, si le fil des événemens ne me forçait à le raconter. Je dirai donc qu'il y eut ici, de la part du ministre et de la victime, une précipitation également condamnable. J'avouerai que celle-ci fut, avec trop d'irrévérence, immolée au pied d'un autel qui n'avait pas même de rideaux. J'avouerai surtout, qu'avant de commencer le sacrifice, Faublas devait du moins fermer l'entrée du temple aux profanes.

Nous mourions pour la divinité dont tous les feux nous embrasaient, quand on vint nous troubler dans son culte. La porte de la chambre s'ouvrit tout à coup ; quelqu'un entra brusquement.

Une voix, qui me parut avoir le double accent de la surprise et de la douleur, une voix que je crus reconnaître, laissa d'abord échapper cette exclamation toute simple : *Bon Dieu! que vois-je?* Hélas! moi, je ne vois déjà plus rien; je n'avais pas même la force de faire un mouvement pour essayer de regarder celle qui venait ainsi déranger deux amans. Soit que les plaintifs accens de cette voix, toujours chère, eussent produit dans tout mon être une trop prompte révolution; ou plutôt, soit que la nature, enfin épuisée par tant de fatigues extraordinaires en si peu de jours accumulées, demeurât trop faible pour supporter le dernier effort de l'amour, je tombai sans connaissance dans les bras de la comtesse, qui, pour le moment plongée dans un évanouissement d'une espèce plus désirable, se trouvait hors d'état de me secourir.

Le bruit d'une berline, et ses cahots, rappellèrent mes esprits. Un clair de lune favorable me permit de voir, dans tous ses détails, la situation nouvelle où j'étais : je la trouvais, en vérité, plus douce que ma maladie ne me semblait douloureuse. On m'avait ôté les habits de mon sexe, on m'avait rendu mes habits de femme. J'étais presque couché dans la voiture, sur le siège du fond. Du même côté, dans l'encoignure à droite, madame de Lignolle, étroitement resserrée, supportait la plus grande partie de mon corps, devenu vraiment un fardeau. Ma tête appesantie reposait sur son sein; ses deux mains couvraient mon front glacé; mon visage, que réchauffait le sien, rece-

vait des baisers et des pleurs; le souffle vivifiant d'une amante ranimait le souffle incertain de ma vie presque éteinte.

En face d'elle et de moi, sur le siège de devant, presque dans le coin, de la gauche, un jeune homme, dont la charmante figure offrait des signes certains d'une grande altération, soutenait mes jambes sur ses genoux, et se tenant à demi-courbé, s'appuyait légèrement sur les miens. Il essayait de faire passer la douce chaleur de ses mains dans mes mains arrosées de ses larmes. La plus fatigante des attitudes semblait ne rien coûter à son courage. Il attendait avec inquiétude, mais sans impatience, que son ami, r'ouvrant enfin les yeux, payât tous ses soins d'un regard.

Bon soir, mon Éléonore!.... et vous, ma..., (je me repris) mon ami, cher vicomte, généreux Florville, bon soir.

Toutes deux me répondirent par leurs caresses, par leurs sanglots, par l'expression touchante de leurs alarmes et de leurs espérances. Vicomte, je ne m'étais donc pas trompé? c'était vous qui nous surpreniez?... — C'était moi, interrompit-il avec un profond soupir. — Vraiment, j'en suis encore honteuse, dit madame de Lignolle.... Heureusement que monsieur savait à peu près..... mais n'importe. Quelle différence!..... Monsieur, je vous conjure encore de n'en rien dire à personne, à la marquise de B\*\*\* surtout; je vous en conjure, car vous me feriez mourir de chagrin. Il répondit d'un ton pénétré : Madame la comtesse peut compter sur la plus inviolable discrétion.

C'est monsieur qui d'abord vous a secouru, reprit madame de Lignolle; c'est aussi monsieur qui a bien voulu prendre la peine de vous habiller; car enfin la décence ne me permettait pas... — Le voilà qui rit, interrompit le vicomte. — Ah! tant mieux, dit la comtesse avec un cri de joie; sans doute il souffre moins... Vraiment je l'admire! sa gaieté ne l'abandonne jamais! Faublas rit toujours!... mais quelquefois il pleure aussi!... Mon amant sait pleurer! — Le vicomte se contenta de répondre : A qui dites-vous cela? Madame de Lignolle, après un moment de réflexion, m'embrassa tendrement. Monsieur, me dit-elle, vous riez de ce que votre amante, surprise dans vos bras, parle de décence; mais pourtant j'ai raison. Une femme d'ailleurs encore toute confuse, pouvait-elle vous habiller dans une auberge, et devant une foule de gens accourus au bruit de votre accident? Le vicomte, en se chargeant de ce soin-là, m'a rendu le plus grand service; il nous a tous deux secourus en même temps. Grâce à lui, des étrangers n'ont pas vu mon désordre, les importuns se sont promptement retirés; en un clin d'œil vous avez été de la tête aux pieds revêtu. On ne saurait trouver un ami plus empressé, plus compatissant; une femme de chambre plus entendue, plus alerte... Vraiment, M. le vicomte, vous possédez au suprême degré l'art de secourir et d'habiller les femmes... Mais admire, mon ami, jusqu'où va sa prévoyance! dans l'espoir de nous rencontrer ensemble, il s'était muni des habits que maintenant tu portes.

J'écoutais, avec un plaisir secret, la comtesse faisant l'éloge de la marquise. Cher vicomte, vous êtes en effet le plus généreux, le plus délicat des amis. Comment vous exprimer ma reconnaissance? — Ménagez-vous, répondit-il, ne parlez pas, craignez toute espèce d'agitation. — Mon domestique vous a-t-il rejoint dans cette auberge? — Non. — Quoi! mon père et ma sœur, sans y avoir été préparés, vont me voir arriver!... — Taisez-vous; je sais qu'ils sont à Nemours; nous les ferons avertir demain dès le matin. — Demain!... Où me conduisez-vous donc?

J'ignore ce qui me fut répondu : je retombai dans ma léthargie.

Celle-ci, troublée par des rêves affreux, dura plus long-temps que la première; il faisait grand jour, et j'étais bien faible quand je me réveillai.

Je reconnus le château du Gâtinois, l'appartement de madame de Lignolle, son lit, l'heureux lit où l'amant d'Éléonore avait dernièrement passé deux nuits avec elle. C'était là que maintenant mademoiselle de Brumont languissait accablée des peines du cœur et des douleurs du corps! A genoux dans la ruelle, un mouchoir sur les yeux, les bras étendus vers moi, la tête penchée sur l'extrémité de mon traversin, Florville au désespoir gémissait à ma droite. Je vis à ma gauche un objet non moins digne de pitié : c'était mon Éléonore, les cheveux épars, la pâleur sur le front, les yeux levés au ciel, la mort dans les yeux. C'était mon Éléonore, qui, plutôt étendue qu'assise sur le bord du lit, disait en sanglotant : Le cruel! si

du moins il ne parlait que de son épouse ! mais il désire ma rivale la plus détestée ! mais sans cesse il appelle cette madame de B\*\*\* , dont je ne puis entendre le nom ! il l'appelle presque aussi souvent que son Eléonore ! Hélas ! je croyais n'avoir à combattre que l'amour de Sophie : je n'imaginai pas qu'il eût pour la marquise un véritable attachement !... Mais comment fait-il donc pour aimer ainsi tout le monde ? Moi , je ne puis adorer qu'un homme ! je ne puis idolâtrer que lui ! Quelle femme aurais-je à redouter , si l'ingrat voulait payer mon amour d'un amour égal ? Eh ! madame , il est chez vous , interrompit le vicomte , tout à coup sorti du profond accablement où je l'avais vu plongé. Déjà vous avez sur celles que vous appelez vos rivales , l'avantage d'être mère ; bientôt vous aurez l'avantage plus grand d'avoir sauvé ses jours. Il est chez vous ; n'êtes-vous pas trop heureuse ? — Oui , s'écria-t-elle avec transport , ses jours , que sa femme avait compromis , que la marquise aurait abrégés , je les sauverai , moi ! j'aurai le bonheur de les prolonger peut-être , et de les embellir. C'est à moi qu'ils seront consacrés , car c'est à moi qu'ils appartiendront... Oui ! sauvons-les. Employons ce nouveau moyen d'être aimée , puisque tous les autres ne suffisent pas ; serrons de ce nouveau nœud les liens qui nous unissent : que , dans le cœur de mon ami , la reconnaissance se joigne à l'amour pour m'assurer une préférence d'ailleurs méritée ! Sauvons-les... Mais le pourrai-je ?... Si le mal fait de nouveaux progrès ! si cette fièvre a des redoublemens ! si ,

comme tout à l'heure, dans l'accès d'un transport furieux, il veut quitter son lit, sortir de cet appartement, courir à Sophie qu'il croit voir, à madame de B\*\*\* qu'il croit entendre? Le moyen de le calmer, quand il me met au désespoir? Le moyen de le retenir quand je suis si faible?... Une soirée si pénible? une nuit passée dans les plus vives alarmes! je me sens tout-à-fait épuisée..... Vous, M. le vicomte, vous avez plus de force et de présence d'esprit que moi; cependant vous paraissiez aussi bien abattu, bien accablé..... hélas! son ami, comme son amante, n'aurait-il plus que du courage?... O mon Dieu, donnez-nous des forces! Mais je vous implore pour une passion que vous condamnez!.... Que vous condamnez? ah! vous n'êtes pas injuste! Voyez mon cœur, et jugez! Jugez! prenez pitié d'une faible mortelle!... Si pourtant mes vœux ne sont pas entendus? si Faublas succombe?... S'il succombe! du moins je n'aurai pas sa mort à me reprocher; ce sera sa femme... non; son indigne maîtresse, la marquise de B\*\*\*! Le souvenir de Sophie lui cause, en effet, de vives agitations; mais c'est, je le vois bien, celui de madame de B\*\*\* qui le poursuit, qui le tourmente, qui l'enflamme! C'est celui-là qui brûle son sang! c'est celui-là qui le tue!..... Si Faublas succombe, je joindrai cette méchante femme : Ta passion désordonnée, lui dirai-je, a détruit ce que le ciel avait créé de plus parfait. Ton artificieuse rage vient de me priver du mortel que j'idolâtrais. Tiens, reçois le digne prix de tes scélératesses! Dès que j'aurai dit, je la tuerai.

Et puis j'irai sur le tombeau de mon amant.... j'irai ! je ne pleurerai plus ! je me poignarderai !

Ainsi, dans sa douleur, madame de Lignolle m'éclairait sur le danger de mon état : ce que je prenais pour une léthargie, c'était l'assoupissement de la fièvre : ce que j'appelais mes rêves, c'était un véritable délire.

Cependant j'étais excessivement las, et pour me procurer quelque soulagement en changeant de posture, j'essayai de me mettre sur mon séant. Mes deux gardes, au mouvement qu'elles me virent faire, se jetèrent sur moi, me saisirent par les bras, et, réunissant leurs efforts, me retiurent dans la situation qui m'incommodait. Pourquoi voulez-vous quitter votre ami, disait la marquise ? Restez là, criait la comtesse, restez là, m'entendez-vous ? — Éléonore ! chère amante ! je ne veux pas m'en aller. Sois tranquille. — Ah, dit-elle ! en m'embrassant, tu me reconnais donc ? ..... Reste là, je t'en prie ! .... Va, j'aurai bien soin de toi... Va, tu ne manqueras de rien ! — J'adressai la parole à madame de B\*\*\* : et vous aussi, prenez courage, ma généreuse amie... — Il est encore dans le délire, interrompit madame de Lignolle. — Au contraire, répondit la marquise, je le crois tout-à-fait revenu. C'est au vicomte qu'il adresse la parole, et pourtant c'est toujours à la comtesse qu'il parle ! C'est moi qu'il regarde, et c'est vous qu'il voit ! Plaignez-vous, plaignez-vous donc ! — Mon cher Florville, quelle heure est-il ? — Midi. — Midi ! .... Comtesse, avez-vous fait avertir mon père ? Avez-vous envoyé savoir des

nouvelles de ma sœur? — On devrait déjà être revenu, me répondit-elle.

A l'instant même nous entendîmes du bruit dans le corridor : c'était *Lafleur* qui revenait de *Nemours*. La comtesse courut lui ouvrir la porte de son appartement, qu'elle referma dès que le domestique fut entré.

Il avait vu M. de Belcour : ma sœur se portait beaucoup mieux : mon père viendrait dans la soirée faire une visite à madame la comtesse. — Fort bien, Lafleur, lui dit-elle; mais ne mentez pas : Julien à qui j'avais ordonné de monter à cheval pour aller à Paris informer M. de Lignolle de notre arrivée ici, Julien est-il parti tout de suite? — Avant deux heures du matin, madame. — Bon! mon cher, laissez-nous... Écoute donc, Lafleur..... prenez cet argent, soyez discret..... envoie-nous promptement M. Despeisses qui doit être resté là bas.

Ce M. Despeisses ne se fit pas attendre. Il me tâta le pouls, regarda mes yeux, me fit tirer la langue, et prononça hardiment qu'il n'y avait plus la moindre apparence de danger. Seulement il ajouta que la malade avait besoin de repos. La comtesse, dans le transport de sa joie, sauta au cou du médecin, qui fut embrassé d'abord, et puis renvoyé.

Madame de B\*\*\*, depuis quelques minutes, paraissait livrée à de sérieuses réflexions. Elle rompit enfin le silence, pour donner à madame de Lignolle un conseil qui n'était pas absolument désintéressé. Heureusement, dit-elle, il n'est plus

nécessaire que nous restions toutes deux auprès de lui. Madame la comtesse ne ferait-elle pas bien de se jeter tout habillée sur le lit de camp dressé dans le cabinet? — Mais, vous-même, monsieur?... — Quant à moi, rien ne presse, interrompit le vicomte; je suis visiblement moins accablé que vous. D'ailleurs, j'aurai tout le temps cet après-dîner. Vous, madame, il faudra que vous receviez la visite du baron. La comtesse déclara qu'elle ne me quitterait point; et je crois que les adroites sollicitations de la marquise auraient été perdues, si je ne les avais appuyées de mes vives instances. Encore madame de Lignolle ne nous obéit-elle qu'après nous avoir fait promettre que nous ne la laisserions pas dormir plus de deux heures.

Il y eut quelques momens de silence et de calme; après quoi le vicomte me quitta sans bruit, fit sur la pointe du pied plusieurs tours dans l'appartement, regarda, sous je ne sais quel prétexte, à travers les vitres du cabinet où reposait la comtesse; puis, revenant prendre au chevet de mon lit sa place accoutumée, elle dort, me dit-il à mi-voix. Et, d'un air inquiet, il ajouta: Chevalier, j'ai mille choses à vous dire; mais gardez vous de m'interrompre; ne vous fatiguez pas, écoutez seulement. Ici madame de B\*\*\*, s'étant un instant recueillie, prit une de mes mains, qu'elle retint dans les siennes, et me regarda tendrement. Ah! reprit-elle enfin, voyez si je n'ai pas raison d'accuser le sort! Moi qui, depuis six mois et pour toujours, condamnée au repentir, à l'indifférence,

aux regrets, ne voyais plus qu'une consolation possible, celle de contribuer du moins en quelque chose à vos félicités, je viens de faire tous vos malheurs ! Je sacrifierais pour mon ami ce que j'ai de plus cher, et c'est par moi qu'il a perdu ce qu'il chérit le plus ! Suis-je assez malheureuse ? Depuis long-temps vous ne devez plus m'aimer, Faublas ; désormais vous allez me haïr ? — Ne plus vous aimer ! — Parlez-donc plus bas, interrompit-elle, ou plutôt, ne parlez pas. Ne parlez pas, mon ami ; cela vous agite, cela vous fait mal... Faublas, vous allez me haïr, répéta-t-elle d'une voix tremblante ! Et, comme elle me vit prêt encore à l'interrompre, elle se hâta d'ajouter : Non, non, vous seriez trop injuste.... Faublas, puisque vous ne désirez point de me trouver coupable, répétez-vous, pour ma justification, ce que je vous ai dit dans la forêt de Compiègne. Ah ! votre amie ne s'en défend point : pour qu'elle se trouve un peu moins à plaindre, il lui importe que vous ne conserviez contre elle aucune espèce de ressentiment. — O ! vous, qui m'êtes toujours chère, croyez-moi ; je ne conserve que le souvenir d'une générosité, d'une délicatesse à laquelle on ne peut rien comparer ! Et, le dirai-je ? d'un am.... Je l'aurai dit, mais la marquise craignit apparemment de l'entendre ; elle me coupa brusquement la parole. — D'une amitié qui ne finira qu'avec la vie ; je comprends, mais ne parlez pas, Faublas ; craignez, je vous le répète, toute espèce d'agitation. Laissez-moi parler seule ; laissez-moi la douceur de vous apprendre combien je me suis occupés

de vous depuis notre séparation dans la forêt. Tourmentée de la crainte de ne pouvoir plus empêcher le cruel événement que je redoutais, je me suis hâtée d'arriver du moins assez tôt pour vous offrir les soins de l'amitié.... Elle ajouta, d'un ton bien triste : Il est vrai que je prenais une inutile peine. L'amour déjà vous consolait : une femme plus chérie..... — Plus chérie!..... n'affirmez pas cela ; car en vérité je ne sais qu'en penser moi-même. — Quoi ! répondit-elle, en affectant de prendre le change, vous n'aimez pas madame de Lignolle autant que Sophie ? — Autant que Sophie ? Non sans doute. Ni madame de Lignolle, ni.....

Je crois que j'allais dire, ni madame de B\*\*\*. Elle m'en empêcha.

Mais, monsieur, ne criez donc pas ! faudra-t-il vous le redire cent fois ?... Faublas, vous réveillerez la comtesse... vous vous ferez mal... mon ami!... Je ne sais plus ce que je vous disais, — Que vous vous étiez hâtée de venir pour me consoler. — Pour vous consoler ! je n'ai point dit cela!..... Pour vous secourir, chevalier..... En effet dès que madame de Lignolle vous eut emmené, dès que Rosambert.... — A propos, qu'est-il devenu ? — Je l'ai fait transporter à Compiègne même, dans la maison d'un ami que j'ai là. — D'un de vos amis, à vous ? — A moi. Le chirurgien parlait de risquer le transport à Paris : je n'ai point voulu qu'on fit supporter à M. le comte les fatigues d'une route ; je n'ai point souffert qu'on le mit à l'auberge : il n'y aurait peut-être pas

trouvé tous les secours nécessaires ; et , dans l'état où il est , le défaut de soins eût pu lui causer la mort. Le lâche l'a méritée , mais c'est de moi qu'il la doit recevoir. Je ne confierai point aux communs accidens de la vie le soin de son châtimement , qui me regarde seule. Au reste , ce que je désire le plus. . . — Mais écoutez donc : Ne craignez-vous pas les suites de cette affaire ? êtes-vous sûre de la discrétion de tant de gens ? . . . . — Allons , mon ami , ne dites plus rien , vous vous fatiguez. . . . . Je me suis servie des moyens ordinaires , qui ne sont pas mauvais ; j'ai magnifiquement acheté le secret : les promesses et les menaces ont été prodiguées avec l'or. — Ces précautions ne suffisent pas toujours. — Paix donc. . . J'en ai pris d'autres , poursuivit-elle d'un air embarrassé. . . c'est pour cela qu'il m'a fallu rentrer dans la capitale , où j'ai perdu quelques heures. . . mais , dès que je me suis vue libre , j'ai volé du côté de Fromonville. . . , où je croyais arriver avant vous , puisque vous deviez passer la nuit chez la comtesse. A moitié chemin , j'ai rencontré un de mes émissaires , qui venait à Paris me rendre compte de ce que ses compagnons avaient découvert à Montcour. Il avait , sur sa route , attentivement examiné les voyageurs. Par les divers renseignemens qu'il me donna , j'appris , non sans quelque surprise , que vous aviez sur moi beaucoup d'avance , et que madame de Lignolle aussi me précédait de quelques postes. A cette nouvelle , j'ai redoublé de vitesse ; et , si je n'avais pas manqué de chevaux à *Puy-la-Lande* , j'étais encore à Montargis avant la

comtesse. — Oh! oui, mais elle est arrivée la première; et même, à propos de cela, je vous dois bien des remerciemens, bien des pardons surtout... Vous nous avez trouvés... Comment avais-je négligé de fermer cette porte? comment..... — Chevalier, faites-moi grâce des détails; et tenez, je vous prie, qu'il ne soit jamais entre nous question de cette rencontre. — Cependant permettez..... — Je ne permets rien. Vous ne parlerez plus de cette aventure, si vous conservez pour moi quelque....

La marquise un moment s'arrêta pour chercher l'expression convenable. Ce fut le mot *estime* qu'elle prononça d'abord; celui de *respect*, elle ne le hasarda qu'après, d'une voix tremblante, et d'un air presque humilié.

Oui, j'ai pour vous beaucoup d'estime, beaucoup de respect, beaucoup d'am..... — D'amitié; je vous entends, n'achevez pas.... Faublas, me voilà pleinement récompensée: il ne manque plus à ma tranquillité que la certitude de votre entier rétablissement... Vous avez beaucoup trop parlé, reposez-vous; tâchez de dormir..... ne fût-ce qu'un quart d'heure..... je vous en prie.... je le veux.

Si elle ne m'en avait pas donné l'ordre, je me serais vu bientôt forcé de lui en demander la permission. Mais le pénible sommeil qui m'accabla ne dura pas long-temps. Je me réveillai sitôt et si brusquement, que la marquise en fut déconcertée; je la surpris versant des larmes sur un papier qu'elle se hâta de dérober à ma vue. Quel est

donc, osai-je lui demander, quel est cet écrit fatal qui fait ainsi couler vos pleurs? — Hélas! pourquoi vous le dirais-je? répondit-elle en soupirant. — Sans doute, répliquai-je avec un peu d'amertume; il est passé le temps où votre ami pouvait n'ignorer aucun de vos secrets. — Des secrets pour vous! dit-elle. Si j'en avais, je n'en aurais qu'un; et celui-là, Faublas, vous le devineriez sans peine; mais alors il faudrait, par commisération autant que par délicatesse, m'aider à le garder. — Commisération! quel mot! — C'est celui qui convient. Mes chagrins.... — Je m'efforcerai du moins de les consoler. — Et si maintenant, s'écria-t-elle avec désespoir, si maintenant plus que jamais ils sont inconsolables!... Tenez, mon ami, je vous en conjure, ne m'interrogez pas, ne me demandez rien, laissez-moi seule et tout entière à ma douleur, laissez-moi pleurer... Des plaintes et des larmes, voilà donc ma dernière ressource! et pourtant je me suis estimée capable de soutenir patiemment les dures épreuves réservées aux femmes malheureuses et à la plus malheureuse des femmes! J'ai eu l'orgueil de me croire à jamais prémunie contre les injustices des hommes et les persécutions du sort. Insensée que j'étais!.... du moins je me suis aujourd'hui, par ma propre expérience, convaincue d'une vérité que j'avais toujours soupçonnée, et qui console ma faiblesse; ce courage guerrier dont vous autres hommes vous montrez si fiers, est de tous les courages le plus facile, comme le plus commun. Il est aisé d'aller, pour la vengeance ou pour la gloire,

un moment exposer sa vie; il ne l'est point de soutenir avec une égale constance plusieurs malheurs inattendus. Tant d'autres revers plus grands encore, aussi peu prévus, aussi peu mérités, ne m'avaient pas tout-à-fait abattue. Pourquoi celui-ci m'accable-t-il? Je ne sais, mais j'ai sur le cœur un énorme poids; si je n'obtiens un prompt soulagement, je succombe; il faut céder, mon ami : laissez-moi pleurer, laissez-moi gémir.

Je voulus parler; mais, pour m'en empêcher, elle posa sa main sur ma bouche. Je pris cette main toujours douce et jolie, je la serrai, je la baisai, je la mis sur mon cœur, sur mon cœur vivement ému.

On eût dit que madame de Lignolle attendait ce moment : elle sortit tout à coup du cabinet où je la croyais endormie. Mon premier mouvement fut de repousser la marquise. Celle-ci, toujours étonnante dans les occasions pressantes, conserva plus de présence d'esprit que moi, persuadée qu'il était trop tard, elle ne voulut ni retirer sa main, ni changer de situation. — Vous m'auriez laissé dormir jusqu'à demain, dit la comtesse. Puis, regardant le vicomte, elle ajouta : Qu'y a-t-il donc? — Une palpitation, répondit-il froidement. — Une palpitation! mais vous pleurez! est-ce que c'est dangereux, une palpitation? — Pas ordinairement, mais, dans son état, toute agitation peut être nuisible. — La comtesse m'adressa la parole : Mon ami, vous sentiriez-vous plus mal? — Au contraire, je me sens mieux. — Parce que tu me vois? — Parce que je revois celle qui m'est chère,

celle à qui j'ai donné trop de chagrin, celle dont la tendresse inquiète veille sur mes jours. . . . . — C'est assez, interrompit madame de B\*\*\*, qui me serra la main, elle vous comprend; elle est payée de ses soins. — Sans doute, je le comprends, s'écria madame de Lignolle en m'embrassant : mais, n'importe, laissez-le dire, il parle si bien.

Quoique la comtesse témoignât le désir de me faire causer, je gardais le silence. Et qu'aurais-je pu dire encore? Je venais de m'expliquer de manière que tout le monde avait été content.

Personne ne le fut quelques momens après; car M. de Lignolle arriva beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait : *Julien* dépêché vers lui l'avait rencontré sur la route. Il demanda de mes nouvelles avec beaucoup d'empressement et d'intérêt, mais l'air dont il regardait la marquise ne laissa pas de m'alarmer. Monsieur est un intime ami de mademoiselle de Brumont, lui dit la comtesse, qui s'aperçut comme moi de son inquiétude et de son étonnement. — Un ami? répéta-t-il. — La marquise se hâta de prendre la parole : Un ami de l'enfance. — Monsieur est noble? — Je suis vicomte. — Vicomte de? . . . — De Florville. — Ce nom-là est nouveau pour moi. — Peut-on savoir tous les noms! — Sans me vanter, il y en a peu que j'ignore. Il prit un siège; et, regardant la marquise d'un air dédaigneux, il ajouta : Mais apparemment que votre famille n'est pas ancienne? — Le grand-père de mon bisaïeul a monté dans les carrosses du roi. — Ah! ah! . . . monsieur, je suis votre très-humble serviteur. Il s'était levé et

venait de saluer la marquise. Vous paraissez bien jeune? lui dit-il. — Je ne suis pas majeur. — Ni prêt à l'être? — Oh! j'y viendrai. — Par quel hasard, demanda-t-il à sa femme, avons-nous le bonheur de posséder monsieur chez nous? — Par quel hasard? Mais c'est que... c'est que... — Voici le fait, interrompit le vicomte qui vit l'embarras de la comtesse. — Hé bien, oui, dites-le! vous! s'écria-t-elle. — Voici le fait, répéta madame de B\*\*\*. Depuis long-temps, mademoiselle me faisait espérer que j'aurais le plaisir de lui donner à dîner chez moi. Elle avait jusqu'à présent différé de me tenir parole, parce qu'il y a, pour ainsi dire, un voyage à faire... — Où demeurez-vous donc? — A Fontainebleau. J'y passe huit mois de l'année, j'ai un appartement au château. M. de Lignolle s'inclina.

Moi, j'écoutais la marquise avec un plaisir mêlé d'étonnement: cette femme qui tout à l'heure, déplorant je ne sais quel malheur nouveau, paraissait inutilement vouloir retenir des sanglots, étouffer ses gémissemens et résister à son désespoir: est-ce bien elle que j'ai vue, le moment d'après, donner avec un admirable sang froid le change à la comtesse? Est-ce bien elle que j'entends maintenant, d'une voix ferme et d'un front tranquille, et du ton de la vérité, faire à M. de Lignolle une fable impromptu, ingénieuse et vraisemblable? Oh! madame de B\*\*\*, comme vous savez au besoin composer votre figure, assurer votre maintien, sécher vos larmes, dissimuler vos passions, vous rendre tout-à-fait maîtresse de

vous ! Oh ! comme en un moment vous venez de justifier et d'augmenter la haute opinion que j'avais de vos talens et de votre force !

Elle continuait : Hier pourtant, mademoiselle est venue. . . — Ah ! voilà, s'écria le comte en s'adressant à moi, voilà cette affaire indispensable qui vous forçait à sortir pour vingt-quatre heures ! c'était pour une partie de plaisir que vous quittiez la comtesse retenue au lit par une indisposition assez grave ! A sa place je ne vous le pardonnerais pas. — La marquise reprit : Elle est venue, et pour comble de bonheur elle m'a amené madame la comtesse. . . — Quoi ! dit M. de Lignolle à sa femme, vous avez diné chez un jeune homme que vous ne connaissez pas et qui ne vous avait pas même invitée ? — Monsieur, trêve de morale, répondit-elle, écoutez l'histoire jusqu'à la fin ; vous concevez, ajouta le vicomte, combien la visite de ces dames m'a charmé. Hélas ! ma joie n'a pas duré long-temps. Dans l'après-dîner, mademoiselle s'est sentie mal à son aise, nous avons cru que ce ne serait rien ; mais le soir le mal a augmenté. Nous voilà d'abord fort embarrassés, comme vous pensez bien ; car il n'y avait pas moyen qu'une jeune demoiselle malade restât chez un garçon. Heureusement madame la comtesse qui a beaucoup de présence d'esprit. . . — Beaucoup moins que vous, M. le vicomte, je vous rends justice. . . — A pris le parti de faire transporter mademoiselle ici. . . où elle a bien voulu me permettre de l'accompagner. — Pourquoi donc ici plutôt qu'à Paris ? dit le comte :

madame de Lignolle. — Pourquoi?.... ma foi, demandez à M. le vicomte. — Celui-ci répondit aussitôt : Parce qu'il y aurait eu quatorze mortelles lieux à faire, et que de Fontainebleau ici il n'y en a pas sept.

Le comte, qui ne trouva pas cette raison mauvaise, garda le silence pendant quelque temps ; il paraissait observer M. de Florville et mademoiselle de Brumont. Puisque vous êtes l'ami de mademoiselle, dit-il enfin, vous devez savoir deviner les charades? — Oui, monsieur, répliqua la marquise, mais pas à présent, s'il vous plaît; je ne m'y sens pas du tout disposée.

Ceci fut pour M. de Lignolle un nouveau trait de lumière, il prit la comtesse à part; mais, curieux de savoir ce qu'il lui disait, nous écoutâmes attentivement.

Madame, ce jeune homme-là n'est point l'ami de votre demoiselle de compagnie. — Que voulez-vous qu'il soit! — il est son amant, madame. — Ah! l'excellente idée que vous avez là. — Ne riez pas, madame, vous savez que je m'y connais. — Je sais que vous le dites. — Et je crois qu'il faut veiller sur mademoiselle de Brumont. — Vraiment, monsieur? — Il faut y veiller de près. — C'est mon intention. — Ce vicomte est jeune... a une jolie figure... ne paraît pas manquer d'esprit... ni d'usage... je lui trouve je ne sais quoi de très-distingué... et je l'ai vu quelque part... il a tout l'air d'un séducteur, madame. — Monsieur, j'admire avec quelle sagacité vous pénétrez les gens en un quart d'heure. — Voilà ce que c'est que de

connaître le cœur humain, comtesse!... Je crains que la petite Brumont ne soit déjà la dupe de ce jeune homme-là. — Bon? — Avant-hier, qu'est-elle devenue? — Elle a passé la journée chez son père. — En êtes-vous sûre? — Oui. — Mais hier, ce dîner à la campagne? cela ressemble furieusement à une partie fine, au moins. — Je ne sais pas ce que c'est qu'une partie fine, monsieur. — Madame, une partie fine... c'est une partie... C'était une partie fine, allez, je vous le dis. — Expliquez-moi donc... — Je vous l'explique aussi : c'est une partie... une partie à deux. — Nous étions trois. — Aussi je suis persuadé que vous les avez beaucoup dérangés en y allant. — Ai-je mal fait? — Vraiment, vous auriez dû auparavant me consulter. — Passons, monsieur. — Madame, j'ai déjà plusieurs preuves du penchant que ce jeune homme a pour cette jeune fille. — Voyons? vite! — Ses yeux sont rouges, parce que son âme s'est affectée; son âme s'est affectée, parce que sa maîtresse est tombée malade : Donc il aime mademoiselle de Brumont. — Votre logique est pressante, monsieur. — Et il faut que son âme soit profondément affectée, puisqu'il n'a pas voulu deviner mes charades! Ne riez pas, madame!..... ceci est sérieux... Éclaircissez la conduite de votre demoiselle de compagnie; donnez-lui son congé pour toujours, ou ne la quittez pas une minute. — Monsieur, mon choix est fait; j'aime mieux ne pas la quitter. — Quant à ce jeune homme, je vais le prier poliment de s'en retourner chez lui. — Non pas, monsieur..... — Mais, madame..... —

Point de mais ! je ne le veux pas. — Tant pis pour vous, madame, on vous attrape ; ces jeunes gens-là vous joueront quelque méchant tour, je vous en avertis.

Un peu mécontent de sa femme, mais très-content de lui, M. de Lignolle sortit de l'appartement. La comtesse alors fit les plus vifs remerciemens au vicomte : Vous m'avez, lui dit-elle, très-habilement tirée de l'embarras extrême où j'étais ; vous êtes, après Faublas, le jeune homme du monde le plus spirituel et le plus aimable. Il lui répondit : Croyez-moi, ne perdez pas votre temps à me complimenter : vous êtes encore menacée d'un danger prochain auquel il faut songer à vous dérober. Le comte est ici, le baron doit y venir : s'ils se rencontrent, ils peuvent avoir une explication dont vous devez redouter les suites. — Vous avez raison ; mais quel parti prendre ? — Faire dire à M. de Faublas de ne pas venir. — Ah ! je suis bien aise de le voir et de lui parler. — Cependant je prendrai la liberté de vous représenter. . . . — Tenez, monsieur, toute représentation est inutile ! si le baron ne devait pas venir, je l'enverrai chercher. — En ce cas, trouvez donc quelque moyen d'écartier M. de Lignolle.

Elle le fit appeler, et lui dit qu'elle désirait quelques pièces de gibier ; charmé de la demande, le comte se hâta de dîner et partit pour la chasse. La marquise, alors tout-à-fait tranquille, alla prendre, sur le lit de camp du cabinet, la place que madame de Lignolle y occupait une heure auparavant.

Il n'y avait pas un quart d'heure que la comtesse et moi goûtions les douceurs de tête à tête, quand on vint rudement frapper à la porte. Figurez-vous notre surprise et mes craintes; c'était M. de Lignolle déjà revenu de la chasse! Il criait : Ouvrez, ouvrez vite; je vous amène madame de Fonrose.... Oui, madame de Fonrose qui venait nous voir... Je l'ai rencontrée comme je sortais du parc.... quel bonheur! La comtesse courait à la porte.

Un moment, ma chère Éléonore, un moment que je te dise... — C'est madame de Fonrose... — Ne lui parle pas du vicomte. — Pourquoi! — Parce que.... Tiens, mon amie, j'aurais dû t'en prévenir plus tôt; mais j'étais si malade! je n'y ai pas songé.... Le vicomte et la baronne sont ennemis jurés. Il paraît que Florville, qui lui a fait sa cour, n'en a pas été maltraité; mais ils se sont fort mal quittés; ils se détestent... Ouvre maintenant, car on frappe encore. Surtout fais bien attention à ce que tu diras. Ne vas pas parler du vicomte! — Non, non, sois tranquille.

LE COMTE (*en entrant*). Où est donc le vicomte?

LA COMTESSE. Chut!

LE COMTE. Plaît-il?

LA COMTESSE. Taisez-vous.

LA BARONNE (*regarde madame de Lignolle d'un air étonné*). Est-ce que je vous dérange, comtesse?

LA COMTESSE. Point du tout.

LA BARONNE (*à Faublas*). Hé bien, cette chère enfant, comment va-t-elle?

LE COMTE. Ce n'est rien , je vous dis ! un peu de fièvre...

FAUBLAS. J'ai osé me flatter que mon père...

LE COMTE. M<sup>i</sup>. votre père est un homme fort étrange , mademoiselle.

FAUBLAS. Vous dites , monsieur ?...

LE COMTE. Comment ! il m'aperçoit de loin ! le voilà qui tout à coup descend de voiture , et s'enfuit à travers champs , comme s'il eût vu le diable ! On n'est point sauvage à ce point.

LA BARONNE. Nous vous avons déjà dit cent fois que M. de Brumont avait des affaires secrètes.

LE COMTE. Quoi ! dans ma terre ?

LA BARONNE. Non , mais dans les environs.

LE COMTE. Ah ! chez M. de Florville , peut-être.

LA COMTESSE. Paix donc !

FAUBLAS (*vivement à la baronne qui regarde madame de Lignolle d'un air étonné*). Par quel hasard madame la baronne est-elle dans ce pays-ci ?

LA BARONNE. La nuit dernière , un exprès est venu me dire que M. votre père avait le plus pressant besoin de mes services.

FAUBLAS. Ah ! oui... ma chère Adélaïde est-elle mieux ?

LA BARONNE. Beaucoup mieux.

LA COMTESSE (*à Faublas*). Ne parlez pas trop , ménagez-vous.

LA BARONNE. Comme une nuit l'a changé !

LE COMTE. Une nuit ! dites plusieurs , madame ; car ne vous y trompez pas : cette maladie-là vient de loin. Ces deux dames , pendant leur premier voyage ici , n'ont songé qu'à se divertir , et Dieu

sait comme on s'en est donné : toute la journée courir dans le parc ! revenir essouffées , hors d'haleine , et recommencer ici ! Madame , elles jouaient comme deux enfans ! elles se battaient comme des écoliers ! pas un meuble ne pouvait rester en place ! la nuit . . . oh ! c'était bien autre chose , la nuit !

LA COMTESSE (*en riant*). Monsieur , comptez-vous apprendre à la baronne quelque chose de nouveau ?

LE COMTE (*sans l'écouter*). La nuit , elles couchaient dans la même chambre . . . et croyez-vous qu'au lieu de dormir elles ne faisaient que chuchoter . Elles ne faisaient que ça ! . . . . Ce que je vous dis , madame , il faut le prendre au pied de la lettre ; elles ne faisaient que ça . . . je les entendais bien , parce que , voyez-vous ? . . . nous ne sommes séparés que par cette cloison . . . Or , toute personne raisonnable conçoit que faire toute la journée beaucoup d'exercice et se fatiguer encore la nuit , c'est le vrai moyen de se tuer . Aussi la comtesse , en revenant à Paris , s'en est-elle sentie fort incommodée : des migraines , des maux de cœur !

LA BARONNE. Des maux de cœur , comtesse ?

LA COMTESSE. Bon ! ce n'est rien .

LA BARONNE. Ah ! prenez-y garde !

LE COMTE (*enchanté*). N'est-il pas vrai qu'il faut qu'elle y prenne garde ? . . . Mademoiselle , plus fortement constituée , a résisté plus long-temps , et peut-être que , si elle se fut reposée chez nous , au lieu d'aller chez ce M. de Florville . . .

FAUBLAS (*vivement à la baronne qui paraît encore très-étonnée*). Madame la baronne ?

LA BARONNE. Eh bien ?

FAUBLAS. Un secret... (*Tout bas*) : Vous avez passé par Nemours ?

LA BARONNE (*à mi-voix*). C'est là que j'ai trouvé M. votre père. J'ai laissé ma femme de chambre auprès d'Adélaïde.

LE COMTE (*reprend*). Oui, je crois que, si elle n'eût pas diné chez le vicomte...

LA COMTESSE. Il ne se taira pas !

LA BARONNE. J'entends. Ces dames ne voulaient pas me mettre dans le secret ? Il faut donc les avertir que j'y suis. Oui, je sais qu'elles ont hier diné à Fontainebleau ; M. le comte me l'a dit.

FAUBLAS (*faisant à la baronne un signe d'intelligence*). Madame la baronne le connaît, le vicomte ?

LA BARONNE (*d'un air fin*). Si je le connais ! la bonne question que vous me faites là !... c'est un joli garçon..... qui a de la tournure..... de l'esprit....

LA COMTESSE (*bas à Faublas*). Il me semble qu'elle n'en dit pas trop de mal.

FAUBLAS (*bas*). C'est qu'elle dissimule ; attendez donc.

LA BARONNE. Le grand-père de son bisaïeul a monté dans les carrosses du roi.

LA COMTESSE (*bas*). Tu as raison. Je crois qu'il y a de l'ironie.

FAUBLAS (*bas*). Sans doute.

LA BARONNE. Avec tout cela, je lui connais un terrible défaut.

LA COMTESSE. Ah!

LE COMTE. C'est?

LA BARONNE. Au moins j'ai mon garant; c'est encore M. le comte qui me l'a dit: le pauvre jeune homme n'est pas fort sur l'article des charades.

LA COMTESSE (*riant aux éclats*). C'est peut-être pour cela que vous lui en voulez?

LA BARONNE (*regarde la comtesse et le chevalier*). Est-ce que je lui en veux?

FAUBLAS (*lui fait un signe d'intelligence*). Certainement, vous êtes brouillés! allez-vous en faire un mystère?

LA BARONNE (*d'un air fin*). Allons! nous sommes brouillés, j'en conviens; mais c'est qu'en vérité il a eu de grands torts avec moi.

FAUBLAS (*bas à la comtesse*). Vois-tu... (*Haut à la baronne*). Je ne voulais pas qu'on vous parlât de lui; mais puisque M. le comte...

LA BARONNE. Oui, nous ne sommes pas amis; (*au comte après un moment de réflexion*.) et franchement voilà ce qui m'a empêchée hier d'accompagner ces dames, car elles me l'avaient proposé.

FAUBLAS (*à mi-voix à la baronne*). A merveille?

LA COMTESSE (*du même ton*). Ceci n'est pas maladroît! je vous remercie.

LE COMTE (*à la baronne en se promenant dans l'appartement*.) Ces dames!... ces dames auraient bien fait si elles avaient fait comme vous. (*À la comtesse*.) Où est-il donc, ce monsieur?

LA COMTESSE. Il dort.

LE COMTE (*regardant à travers les vitres du cabinet*). Oui, vraiment. Le voilà sur le lit de camp : il s'y est jeté tout habillé.

LA BARONNE. Ne le verrai-je pas ?

LE COMTE. Si vous voulez le voir, entrez.

FAUBLAS (*avec impétuosité*). N'entrez pas ! il est excédé de fatigue, il repose.

LA BARONNE (*un peu étonnée*). Bon dieu, que de vivacité ! Mademoiselle, vous vous ferez mal.

FAUBLAS (*avec une tranquillité feinte*). Mais aussi quelle idée d'aller déranger ce jeune homme qui a passé la nuit !

LA BARONNE (*observant le chevalier*). Est-il impossible d'approcher de lui sans faire du bruit et sans vous faire de la peine ?

FAUBLAS (*d'une voix altérée*). Il n'est pas question de moi. . . . Mais si vous le réveillez ! Si. . . .

LA BARONNE. Si je le réveille, il se rendormira ! voilà tout le mal.

FAUBLAS (*embarrassé*). Voilà tout le mal ! voilà tout le mal ! . . . c'en est un grand.

LA BARONNE. Mademoiselle ! . . . vous direz tout ce que vous voudrez, je suis très-curieuse de voir votre intime ami. . . l'ami de votre enfance. . . que vous craignez si fort qu'on ne dérange. (*Elle se lève.*)

LA COMTESSE (*d'un air malin*). A quoi bon ? vous le connaissez très-bien.

LA BARONNE. Ah ! je veux savoir s'il n'a pas

beaucoup changé depuis que je ne l'ai vu. (*Elle s'approche du cabinet*).

FAUBLAS (*bàs à la comtesse*). Arrêtez-la donc.

LA COMTESSE (*bàs*). Pourquoi? Elle l'aime peut-être encore, elle veut du moins avoir le plaisir de le regarder; où est l'inconvénient?

FAUBLAS. Ne connaissez-vous pas la baronne? Elle va faire une scène.

LA COMTESSE. Hé bien, attends, je vais lui parler. (*Elle court à madame de Fonrose.*) Entrez, regardez, si cela vous fait plaisir; mais ne l'éveillez point, car il doit être las.

Qu'on juge de ma situation; il ne me reste pas une seule objection raisonnable à faire, et ma faiblesse me retient au lit! j'y suis piqué de cent mille épingles! Déjà la baronne est près de la porte vitrée, et j'ai peine à dissimuler mon inquiétude extrême. Quel heureux obstacle tout à coup me rassure! Le vicomte s'est enfermé dans le cabinet! La marquise est donc en sûreté?... Non.... Hélas!.... non, cette précaution ne la sauvera pas : madame de Liguolle vient de donner à madame de Fonrose un passe-partout.

Des que la baronne fut entrée, j'entendis ces riots : Qui, c'est justement celle que je connais?... Non.... oui.... point du tout!.... si fait!.... c'est cela! c'est cela même.... Hé bien, j'osais à peine le soupçonner! L'aventure me paraissait trop incroyable!.... Éveillez-vous, charmant jeune homme! venez, M. le vicomte! venez un peu voir la compagnie.... allons! allons donc!.... je vais vous donner la main.

Ce fut le bras qu'elle lui donna, car madame de B\*\*\*, dormant tout debout, se soutenait à peine.

Quiconque, seulement une fois dans sa vie, fut en sursaut tiré d'un sommeil très-profond, a bien senti ce que je vais mal décrire. On ne passe pas tout à coup et sans quelques douleurs de cet état de mort à un état de vie : les yeux d'abord s'ouvrent, mais ils demeurent obscurcis d'un nuage épais ; l'oreille entend, mais elle ne recueille que la moindre partie des mots qu'on lui confie et qu'elle dénature ; c'est surtout au cerveau que le trouble est extrême. Le cerveau se trouve en même temps chargé des idées récentes que lui laisse un rêve tout à l'heure interrompu, et des idées souvent contraires que lui transmet un cruel interlocuteur. De ce choc imprévu résulte une confusion totale. C'est dans ce moment de désordre qu'on regarde sans voir, qu'on écoute sans comprendre, qu'on parle sans penser ; et n'attendez pas que j'explique quel instinct machinal fait alors mouvoir un corps auquel il manque une âme.

Telle parut madame de B\*\*\*, lorsque, soutenue ou plutôt traînée par madame de l'ourose, elle arriva dans la chambre où nous étions.

D'abord elle jette autour d'elle et sur elle un regard stupéfait. Quel objet a frappé sa vue ! est-ce un rêve qui la tourmente ? . . . Sa bouche murmure quelques mots sans suite, et fatigués d'un premier effort, ses yeux se referment. Bientôt pour la seconde fois ses mains retombent et se promènent sur ses paupières appesanties qu'elle entr'ouvre : madame de B\*\*\* peut de nouveau considérer le

fantôme femelle dont la présence l'étonne. Enfin, elle a tout-à-fait repris l'usage de ses sens ; un dernier examen plus rapide l'assure qu'il n'est pas question d'un songe , et qu'elle est réellement tombée dans les mains de sa plus mortelle ennemie.

Au reste , il était moins malaisé de surprendre et d'attaquer madame de B\*\*\* , que de l'intimider et de l'abattre : ce fut elle qui commença le combat , ce fut madame de Fonrose qui reçut le premier coup.

LA MARQUISE. Quoique j'eusse besoin de repos plus que de visites , je suis , madame la baronne , enchantée de vous voir.

LA BARONNE. Enchanté me paraît fort. Je crois que M. le vicomte exagère.

LA MARQUISE. Madame est si modeste !

LA BARONNE. Monsieur est si poli !

LA COMTESSE (à la baronne). Vous ne l'êtes pas , vous ; pourquoi l'avoir éveillé ? Je vous avais priée. . . . . Madame , je vous avertis qu'il me déplairait fort que vous lui fissiez une scène chez moi.

LA BARONNE (en riant). Grondez-moi , je vous le conseille !

Cependant la marquise , étonnée de ce que la comtesse venait de dire , semblait par ses regards m'en demander l'explication. J'allais tout bas la lui donner , la baronne me prévint.

LA BARONNE (se jetant entre la marquise et Faublas). Non pas ! non pas , s'il vous plaît ! je ne doute pas que vous n'ayez bien des choses à vous

dire ; mais il faut parler tout haut. . . . Eh ! bien ? cela vous dérange ? Allons donc , M. le vicomte ! vous qui êtes plus ménagé !

LA MARQUISE. Madame va me le faire croire ; personne mieux qu'elle ne s'y connaît , son suffrage en vaut mille ; sa longue expérience. . .

LA BARONNE (*d'une voix altérée*). Longue ! ne dirait-on pas que j'ai cent ans ?

LA MARQUISE (*jouant l'intérêt*). Ah ! pardon , j'ai blessé madame ?

LA BARONNE. Blessé ? point du tout.

LA MARQUISE (*d'un ton railleur*). Si fait. Madame a reculé ! madame a quitté l'attaque pour s'occuper de la défense. Ah ! que je suis fâchée !

LA BARONNE. Ne le soyez guère , car le mal n'est pas grand. (*A Faublas*). Belle demoiselle , vous ne dites rien ?

FAUBLAS. J'écoute , je souffre et j'attends.

LA COMTESSE (*vivement*). Et moi aussi , j'attends très-impatiemment la fin de tout ceci.

LE COMTE. Jusqu'à présent , moi je n'entends pas grand'chose à la querelle : ce que je vois , c'est que votre âme à tous est affectée.

LA BARONNE (*à la comtesse et à Faublas*). Ce combat vous fatigue ? Prenez courage , il ne durera pas long-temps. (*En montrant le vicomte*). Je suis persuadée que monsieur voudra bien le finir tout à l'heure , en nous disant adieu.

LE COMTE. Enfin j'y suis. Vous êtes de mon avis : c'est une amourette de la jeune personne ?

LA COMTESSE. Madame , vous osez chez moi

traiter de la sorte quelqu'un à qui j'ai les plus grandes obligations!

LA BARONNE (*en riant*). Les plus grandes obligations!

LA COMTESSE (*très-étourdiment*). Oui, les plus grandes. Sans lui tout Montargis.... (*Elle s'arrête*).

LE COMTE (*avec curiosité*). Eh bien, tout Montargis?

FAUBLAS (*vivement*). C'est tout Fontainebleau que madame veut dire.

LA COMTESSE (*embarrassée*). Oui, oui..... tout Fontainebleau... tout Fontainebleau...

LA MARQUISE (*à la comtesse*). Bon! nous y aurions trouvé des secours pour mademoiselle. Sans doute il valait mieux quitter cette ville; mais, en vous donnant le conseil d'en sortir, je ne vous ai rendu qu'un très-léger service.

LA COMTESSE (*bas à la baronne*). Qu'il a d'esprit!

LA BARONNE. Oui; mais moi, comtesse, je veux, quoi que vous puissiez dire, m'acquérir des droits à votre éternelle reconnaissance: Je veux vous débarrasser de monsieur.

LA COMTESSE. Voilà un entêtement!...

LA BARONNE. Ne vous fâchez pas. Tenez, je m'en rapporte au vicomte; lui-même conviendra....

LA COMTESSE. Madame, votre conduite est étrange! inexusable! et monsieur vous eût-il fait cinquante infidélités...

LA BARONNE (*riant*). Des infidélités! lui?

LA COMTESSE. Certainement.

LA BARONNE. Des infidélités, à moi, lui?

LA COMTESSE. Hé! oui, lui, des infidélités, à vous. Croyez-vous que j'ignore qu'il a été votre amant!

LA BARONNE. Lui! mon amant?

LE COMTE. Chut chut, ne parlons pas de ces choses-là. Je n'aime pas ces sortes de conversations.

LA COMTESSE. Monsieur, je vous admire! Il est bien question de ce que vous n'aimez pas!

LA BARONNE. Lui! mon amant? Ah! voilà une plaisante histoire! (*En riant aux éclats.*) Comtesse, apprenez-moi donc qui vous a dit?..... La petite Brumont sans doute. (*A Faublas.*) Rusée demoiselle!... quoi, vraiment! vous observez si peu les convenances! vous avez eu le courage de me faire un pareil cadeau! Avez-vous la force de répéter devant moi cette burlesque accusation?

FAUBLAS. Pourquoi non? si vous m'y obligez.

LA BARONNE. Bien répondu!... Et vous, M. le vicomte, osez-vous aussi me le soutenir? En vérité, pour que l'aventure soit tout-à-fait comique, il n'y manque que cela.

LA MARQUISE. Madame, il y a des conquêtes qu'un jeune homme publie par vanité; il y a des bonnes fortunes que par pudeur il n'avoue pas: c'est à vous de décider si je puis être indiscret.

LA BARONNE. Vraiment? je conçois que vous seriez dans un étrange embarras, s'il vous fallait avouer toutes vos conquêtes! sans compliment,

je les crois déjà nombreuses; vous êtes à Versailles en beau chemin...

LE COMTE. Eh! justement! c'est là que je l'aurais vu.

LA BARONNE. N'est-ce pas par les femmes que vous avez accès et crédit chez le ministre?

LE COMTE (*à mi-voix à la baronne*). Oh! oh! s'il a du crédit chez le ministre, il ne faut pas lui parler comme vous faites; il faut le ménager.

LA MARQUISE. Telle ne croit pas cela, qui donne pourtant l'exemple d'y croire... Au reste, madame vient d'éluder ma question; elle n'a pas osé décider si je devais être indiscret.

LA BARONNE (*avec humeur*). Je décide que vous le devez.

LA MARQUISE. Vous y mettez de la modestie! je vous récuse, je demande qu'on recueille les voix.

LA BARONNE. J'y consens. Voyons: M. le comte, parlez d'abord.

LA MARQUISE. Non, non, vous ne m'entendez pas. Quand il s'agit d'une accusée telle que vous, ce n'est point en petit comité que doit se faire la difficile enquête; il faut, dans ce cas-là, interroger la cour, la ville et les provinces.

LA BARONNE. Ceci est trop impertinent.

LA COMTESSE. Vous méritez cela. Pourquoi l'avez-vous réveillé? Pourquoi voulez-vous le mettre à ma porte?

LA BARONNE (*à la comtesse*). Au fond, je ne devrais pas me fâcher, car il n'y a que de quoi rire, ce qui pourrait me divertir beaucoup, c'est de voir que vous preniez parti pour eux contre moi...

Cependant il faut que cela finisse.... je suis attendue... (*Elle tire sa montre*). l'heure me presse... M. le vicomte ne s'en irait pas à pied ; il est délicat, je le prie de me donner la main jusqu'à ma voiture,.... où il voudra bien accepter une place. Jem'engage à le reconduire jusqu'à Fontainebleau. Est-ce honnête cela ?

LA MARQUISE. Je suis très-sensible aux offres tout-à-fait obligeantes de madame la baronne ; mais, puisque madame la comtesse le permet, je reste ici.

LA COMTESSE. Vous avez raison.

LA BARONNE (*à la comtesse*). Il a raison sans doute, et vous faites bien de l'applaudir... (*À la marquise*). Parlez-vous sérieusement ?

LA MARQUISE. Très-sérieusement. Je reste ici tant qu'il y aura du danger pour mademoiselle, et tant que cela ne gênera pas madame.

LA BARONNE. Et vous espérez que je vous y laisserai ?

LA MARQUISE. Je ne vois pas du moins comment vous me forcerez d'en sortir.

LA BARONNE (*avec impétuosité*). Quelle audace ! mais songez donc que pour cela je n'ai qu'un mot à dire.

LA MARQUISE (*tranquillement*). Vous ne le direz pas.

LA BARONNE. Qui m'en empêchera ?

LA MARQUISE. Un peu de réflexion. Vous avez mon secret, je le sais bien ; mais regardez autour de vous, et dites-moi quel avantage en retireraient ceux à qui vous pourriez le confier..

LA COMTESSE (*bas à Faublas*). Qu'est-ce que cela signifie ?

FAUBLAS (*bas*). Cela regarde ton mari ; je te mettrai au fait.

LA MARQUISE (*à la baronne, tout bas et d'un ton amical*). La comtesse est une étourdie que sa petite fureur trahirait ; je vous demande grâce pour elle.

LA BARONNE (*bas*). Je trouverai moyen d'éloigner M. de Lignolle.

LA MARQUISE (*haut*). Je ne le crois pas.

LA BARONNE (*avec la plus grande vivacité et très-haut*). Qui m'en empêchera donc ?

LA MARQUISE. Madame, mademoiselle, et moi.

LA BARONNE. M. le vicomte, sortons ensemble.

LA MARQUISE. Non.

LA BARONNE. Je vais parler.

LA MARQUISE. Je vous en défie.

LA BARONNE (*étonnée*). J'avais entendu prodigieusement vanter votre incomparable mérite ; mais la renommée qui publie les faits galans dignes de mémoire, et qui ordinairement exagère....

LA MARQUISE (*avec ironie*). Ne me flattez pas. Cette renommée-là ne vous a rien dit de moi. Vous savez bien qu'elle n'a plus le temps de parler de personne, depuis que vous vous mêlez de lui donner de l'occupation.

LA BARONNE (*du même ton*). Cependant elle trouve encore quelques momens pour causer de vous. Elle dit qu'après avoir tiré de la foule l'heureux objet de vos affections...

LA MARQUISE. Tiré de la foule ! tant mieux pour ma maîtresse et pour moi. C'est un exemple que je donne à certaines femmes de ma connaissance. Celles-ci, quand elles prennent un amant, ne le tirent pas de la foule, elles l'y confondent.

LA BARONNE (*avec emportement*). Ce n'est pas vous que l'on y confondra jamais ; vous qui vous distinguez par tant de talens divers ; vous qui, suivant les circonstances, savez si bien changer et de ton, et de caractère, et de conduite, et de nom, et de sé...

LA MARQUISE (*vivement*). Chût !... prenez garde, madame la baronne, vous n'êtes plus de sang-froid, vous allez dire quelque... (*En regardant la comtesse et Faublas*). Vous allez nous compromettre, prenez garde. Il est rarement dangereux de se taire ; il y a souvent du péril à parler.

LA BARONNE (*d'un ton plus calme*). M. le comte, deux mots.

LA MARQUISE (*à la comtesse*). Croyez-moi, madame ; empêchez cette confidence.

LA COMTESSE (*à M. de Lignolle*). Je ne veux pas que vous lui parliez.

LA BARONNE (*à la comtesse*). Mais...

LA COMTESSE (*à la baronne*). Vous ne lui parlerez pas.

LA BARONNE (*à M. de Lignolle*). En ce cas... je vous demande pardon... mais il faut que je vous prie de vouloir bien nous laisser un moment.

LA MARQUISE (*à la comtesse*). Ne souffrez pas qu'il s'en aille.

LA COMTESSE (à M. de Lignolle). Je ne veux pas que vous vous en alliez.

LE COMTE (à mi-voix). Allez, allez, vous n'avez pas besoin de me le dire, rien ne m'échappe. Je vois bien, quoiqu'elle se contraigne, que la baronne a l'âme affectée; et, quant à ce jeune homme, puisqu'il a du crédit chez le ministre, je sens qu'il ne faut pas qu'il puisse se plaindre d'avoir été maltraité chez nous. Or, je connais le monde : un homme, le maître de la maison surtout, en impose toujours : (*Tout haut*). Je dois donc rester pour prévenir une scène.

LA MARQUISE. Oui, restez.

FAUBLAS. Restez.

LA COMTESSE. Restez.

LA BARONNE. Puisque tout le monde le veut, restez donc... ceci devient très-plaisant, je serais de trop mauvaise humeur, si je ne m'en amusais pas... (*Elle rit de toutes ses forces.*) Comtesse, donnez-moi la main. Donnez-moi la main, comtesse : on vous attrape et l'on me joue.

*Tous ensemble.* Expliquez-vous.

LE COMTE (*en se frottant les mains*). Oui, je le soupçonnais confusément, et je le disais à la comtesse : On l'attrape. (*À la baronne.*) Mais je ne serai pas fâché de savoir au juste comment : expliquez-vous.

LA BARONNE. Vraiment ! on sait très-bien que je ne peux pas m'expliquer... Je reconnais qu'il faut temporiser... Allons ! de la patience et du courage. (*Elle prend un siège*).

LA MARQUISE. Madame avait affaire, ce me semble ?

LA BARONNE. La remarque n'est pas honnête, monsieur; cependant, en faveur de votre embarras, je vous pardonne votre impolitesse. J'étais, je l'avoue, pressée de vous emmener avec moi; mais, puisqu'on ne peut se déterminer à vous laisser partir, je demande du moins qu'on me permette d'avoir le bonheur de rester avec vous.

LA COMTESSE (*avec humeur*). Comme il vous plaira.

LA MARQUISE (*à M. de Lignolle*). Monsieur ne se tiendra pas debout? (*Elle lui donne un siège*).

LA BARONNE. M. de Lignolle ne remarque pas cet excès d'attention ?

LE COMTE. Au contraire, j'y suis très-sensible. (*Il donne un siège à la marquise.*) Tous prennent place autour de mon lit, et c'est une chose à voir que la contenance de chacun.

La comtesse partage entre la marquise et moi ses soins affectueux; si quelquefois elle paraît se souvenir que madame de Fonrose est là, c'est pour lui marquer son mécontentement par un geste boudeur ou par un monosyllabe désobligeant. M. de Lignolle aussi néglige absolument la baronne; toute l'attention du courtisan se porte sur M. de Florville, sur ce jeune homme qui a tant de crédit chez le ministre: il s'en empare, il le caresse, il l'importune étrangement. Le vicomte reçoit avec modestie les remerciemens de *madame*, et presque avec dignité les avances de *monsieur*. A l'entière sécurité qu'il affecte, on dirait qu'il ou-

blie ses dangers et son adversaire; mais, moins il semble y songer, plus je présume qu'il s'en occupe. De temps en temps Florville jette sur la baronne un coup d'œil fier, impérieux, triomphant; cependant ne serait-il pas bien inconcevable que la marquise, s'exagérant ses avantages et s'aveuglant sur sa position, regardât comme entièrement battue l'ennemie qui n'a pas encore quitté le champ de bataille? Pour moi, guerrier timide, étonné du premier succès, je redoute le second choc; si le grand courage de mon alliée me rassure, l'infatigable opiniâtreté de son ennemie m'intimide; et, baissant devant l'une et l'autre un front humilié, j'espère, je tremble, j'admire, j'observe en silence.

Seule de son côté, la baronne s'amuse aux dépens de tous. Elle ne punit le comte, qui l'abandonne impoliment, qu'en louant avec enthousiasme tout ce qu'il dit; elle ne se venge de mes perfidies qu'en me lançant à la dérobée un regard à la fois improbateur et caressant, un regard qui semble en même temps m'apporter des félicitations et des reproches. Défendue par le témoignage de sa conscience, à l'injuste courroux de la comtesse elle oppose seulement de longs éclats de rire; et, quant au coup d'œil majestueux de sa superbe rivale, c'est par un sourire amer et menaçant qu'elle le repousse.

Enfin je la vois un instant se recueillir et méditer; puis elle se lève, va dans le corridor, appelle un de ses gens, lui donne quelques ordres, et

rentre en disant assez haut : Que mon cocher se tienne prêt !

*Que son cocher se tienne prêt !* L'ai-je bien entendu ! O mon bon génie ! ô génie protecteur de la marquise , je te rends grâce ! la victoire est à nous.

Puisque le comte le désire et que la baronne le permet , la conversation tombe sur un sujet cent fois rebattu. M. de Lignolle engage Florville à ne pas négliger les charades ; il lui fait un magnifique éloge des affections de l'âme et de l'âme d'un courtisan. Un quart d'heure s'est passé de la sorte : voilà que tout à coup nous entendons un coup de fusil tiré à quelque distance , et dans la cour du château quelqu'un s'écrie aux armes ! aux braconniers ! M. de Lignolle , à ce cri de guerre , oublie les charades , le vicomte et la cour ; il se lève , il s'élançe , il nous fuit. La comtesse , soit pour le calmer , soit pour le retenir , veut courir après lui : madame de Fonrose l'en empêche , et lui dit :

Ce n'est rien , rien qu'une ruse tout à l'heure imaginée pour éloigner votre mari malgré vous , et malgré vous chasser votre rivale.

LA COMTESSE. Ma rivale ?

LA BARONNE. Eh ! oui , malheureuse enfant que vous êtes ! Vous , vous laisser duper ainsi ! A sa taille , à ses traits pouvez-vous méconnaître une femme ? A son inconcevable audace , pouvez-vous méconnaître ? . . . .

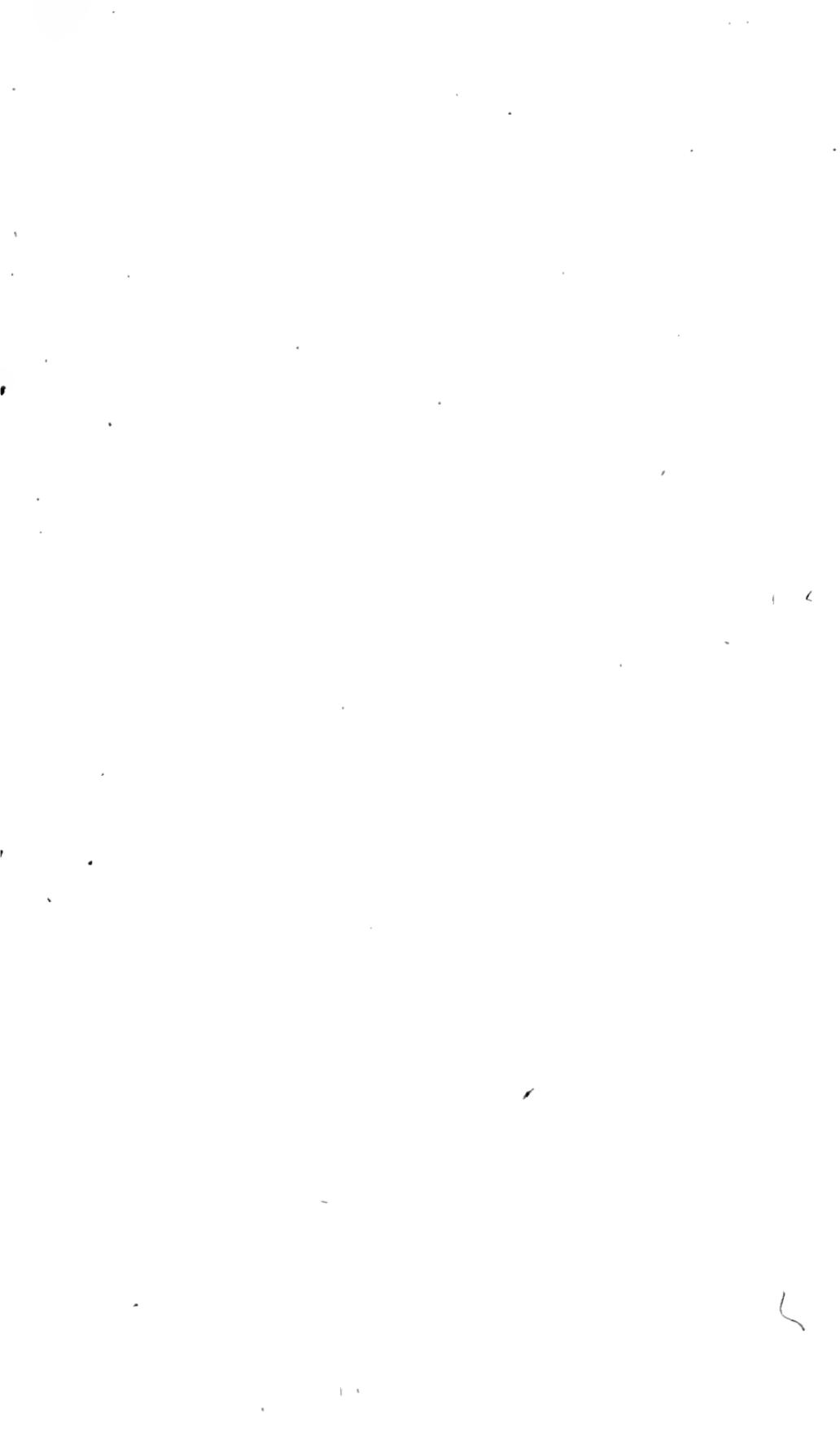
LA COMTESSE. La marquise de B\*\*\* ! grands dieux !

LA MARQUISE (à Faublas). Mon ami , je vous

quitte à regret; mais je saurai de vos nouvelles. (*A madame de Fonrose d'un ton menaçant.*) Baronne, comptez sur ma reconnaissance, et cependant respectez mon secret, gardez-vous d'essayer de me compromettre, en divulguant cette aventure. (*A madame de Lignolle.*) Adieu, madame la comtesse; si vous êtes assez raisonnable pour ne garder au vicomte de Florville aucun ressentiment, il vous promet de ne point révéler vos faiblesses à la marquise de B\*\*\*.

Elle sortit suivie de la baronne.

F I N D U T O M E S I X I È M E .





PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ  
1999  
L6A64  
1820  
t.6

Louvet de Couvrai, Jean  
Baptiste  
Vie du chevalier de  
Faublas

